
THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS






ŒUVRES

DE

PAUL DUPLESSIS.

OUVRAGES DE PAUL DUPLESSIS.

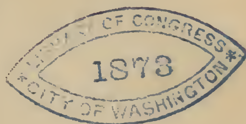
Les Boucaniers......................	4 vol.	4 fr.
La Sonora..........................	2 vol.	2 fr.
Les grands jours d'Auvergne.....	4 vol.	4 fr.

Le Batteur d'Estrade..............	2 vol.	6 fr.

PAUL DUPLESSIS.

AVENTURES MEXICAINES





PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

LE CAPITAINE BRAVADURIA.

I

Il était huit heures du soir : je devais partir de Mexico, le lendemain matin, à quatre heures, pour la Vera-Cruz, et comme à Vera-Cruz je m'embarquais pour retourner en Europe, j'avais une quantité considérable de courses à faire dans la soirée.

Commissions promises, visites en retard, adieux oubliés, doubles adieux, etc., etc. Enfin j'étais poursuivi par ce cortége d'ennuis inévitables à tout voyageur qui se trouve au moment de quitter un pays où il a longtemps séjourné.

Indécis et de fort mauvaise humeur, je parcourais à grand pas le large trottoir bordé de chaînes qui

encadre la cathédrale de Mexico, lorsque je me sentis frapper doucement sur l'épaule.

— Comment vous portez-vous, don Pablo? Voici un siècle que l'on ne vous a vu.

Je me retournai aussitôt, espérant que c'était du moins un adieu qui me venait et après lequel je n'aurais pas la peine de courir; mais je reconnus, non sans un léger désappointement et beaucoup de difficulté, un petit officier mexicain, nommé Salazar, avec lequel le hasard m'avait déjà fait trouver deux ou trois fois.

— Vous semblez bien affairé, me dit-il.

— Tellement affairé que je suis forcé de perdre la bonne aubaine de votre rencontre et de vous laisser tout de suite : il est impossible même, en y consacrant ma nuit, que je termine d'ici à demain le quart de ce qui me reste à faire.

Alors permettez-moi de vous donner un conseil, don Pablo, faites pour vos affaires ce que je fais pour mes créanciers.

— Je suis fort pressé, je vous le répète, et il faut que je vous quitte; cependant je voudrais bien savoir ce que vous faites pour vos créanciers.

— Ah! vous l'ignorez; c'est cependant fort connu. Eh bien, cher don Pablo, j'ai vingt créanciers qui n'ont point encore perdu tout espoir d'être payés — des gens bien optimistes! — et qui viennent me trou-

ver chaque fois que le *monte* (1) m'a favorisé. Depuis cinq ans je leur fais la même réponse que voici : Je suis, messieurs, trop caballero et trop homme d'honneur pour favoriser quelques-uns d'entre vous au détriment des autres, lorsque vous vous êtes tous également bien conduits à mon égard ; d'un autre côté je vous estime trop pour vous offrir des à-comptes, vous méritez mieux que cela, messieurs ; au plaisir de vous revoir. Voici, don Pablo, ajouta le petit officier, ma façon de procéder avec mes créanciers ; appliquez-la pour votre compte aux visites qui vous restent à faire et venez vous promener avec moi.

Ce conseil qui flattait ma paresse et mettait un terme à mes irrésolutions, me parut, je l'avoue, assez raisonnable, et je réfléchissais si je devais le prendre au sérieux, lorsque Salazar me dit :

— Si vous me consacrez cette soirée, je vous mènerai faire une partie de *loteria* (loto) avec les plus charmants et aimables caballeros du monde.

— Comment ! une partie de loteria !

— Eh bien, oui. Qu'y a-t-il là d'étonnant ! Chaque soir la jeunesse dorée de Mexico se réunit dans une maison commune, une espèce de cercle public, il est vrai, mais on ne peut mieux composé, et s'amuse,

(1) Jeu national du Mexique. — Espèce de lansquenet.

seulement pour tuer le temps, et tout en goûtant le charme d'une conversation spirituelle et de bon goût, à jouer quelques parties de loteria.

— C'est drôle, je n'ai jamais entendu parler de cette maison ! Je serais du reste curieux de savoir ce que vous entendez par la jeunesse dorée de Mexico.

— Je ne suis nullement étonné, cher don Pablo, que vous ignoriez l'existence de cette maison, car les étrangers n'y sont pas reçus ; et à ce propos, je vous prierai si, comme je n'en doute pas, vous agréez mon invitation, de ne point m'adresser la parole en français, lorsque nous serons arrivés. Le vent est à la guerre, comme vous le savez, et je ne voudrais pour rien au monde que l'on reconnût en vous un Français. Vous parlez espagnol beaucoup mieux qu'un Mexicain et aussi mal qu'un Andalou, votre rôle vous sera facile. Quant à la jeunesse dorée que vous allez voir, elle se compose d'officiers en non-activité, de contrebandiers honnêtes, et de gens qui n'ont pour toute profession qu'une foi obstinée dans l'avenir, un bon cheval et des armes toujours fort bien entretenues : les négociants n'y viennent jamais. En un mot l'ensemble de cette société est on ne peut plus satisfaisant.

Cette réponse du petit officier mit un terme à mes irrésolutions.

Puisqu'il y a encore quelque chose à voir à Mexico

que je ne connais pas, pensais-je, mieux vaut y consacrer ma dernière soirée que de me donner beaucoup de mal pour n'arriver à faire que des mécontents ; et puis, du reste, n'est-ce pas un devoir pour le voyageur de laisser toute considération de côté, dès qu'il s'agit d'une étude de mœurs?

— Vous êtes décidé, n'est-ce pas? me demanda Salazar.

— Je suis à vos ordres.

— Très-bien. Voilà qui est parlé! C'est à quelques pas d'ici. Venez.

Au coin de la rue *de los Plateros*, qui forme un des quatre angles droits de la place de la Cathédrale, mon ami Jose Salazar s'arrêta.

— Nous voici arrivés, me dit-il, surtout n'oubliez point ma recommandation de ne pas parler français.

— N'ayez aucune crainte.

— Ah! à propos, me demanda Salazar lorsque nous fûmes au milieu de l'escalier, j'espère que vous avez de l'argent sur vous?

— Une dizaine de piastres.

— C'est plus que suffisant. — Entrons.

Jose Salazar donna un coup de pied dans une grande porte verte matelassée, qui tourna sans bruit sur ses gonds, et nous nous trouvâmes dans ce club si vanté où se réunissait la jeunesse dorée de Mexico.

Le premier coup d'œil que m'offrit la réunion ne me fit pas regretter d'avoir suivi mon petit officier.

Les gens qui la composaient portaient un cachet de Bohême et offraient un pittoresque de costumes et de tournures, capable de donner à un savant et lourd naturaliste l'idée d'écrire un article de genre.

La pauvreté et les guenilles y vivaient dans la meilleure intelligence avec le luxe, les broderies d'or et les manteaux de velours ; une jeunesse précoce y coudoyait, en égale, la vieillesse blanchie dans le crime ; et le jeu, ce roi absolu et fantasque, courbait sous une même loi tous ces sujets indomptables qui devaient méconnaître si souvent les lois de la société.

Le lieu de la réunion se composait de trois grandes pièces plus longues que larges, dont les plafonds, éloignés à peine de sept à huit pieds du sol, condensaient en un nuage épais la fumée produite par deux ou trois cents cigares ou cigarettes; l'ameublement consistait en une trentaine de tables serrées les unes contre les autres, qui servaient aux joueurs à poser leurs cartons de loto.

Lorsque nous entrâmes, plusieurs amis et connaissances de mon cicérone le saluèrent amicalement et lui offrirent une place, pour la première, à une table large environ d'un pied et longue de deux, à laquelle il n'y avait que quatre joueurs d'installés.

Mon ami Salazar était évidemment un fidèle habitué de cette charmante réunion.

— J'espère, don Pablo, que je ne vous avais pas trompé en vous vantant notre cercle, me dit-il avec un certain orgueil.

— Loin de là, et ce que je vois dépasse mon attente.

— Voulez-vous que nous entrions dans la partie de loto qui va commencer? C'est la dernière et la plus intéressante de la soirée; — la mise est d'une piastre.

— Volontiers.

— Garçon! deux cartons, s'écria aussitôt Salazar; et lorsque le garçon nous les eut apportés: C'est deux piastres que vous devez, me dit l'officier en me faisant un gracieux salut.

En cet instant une certaine agitation se manifesta parmi les groupes de joueurs; les uns ôtaient la *toquille* de perle ou de galon qui entourait leurs chapeaux, d'autres sortaient de leurs poches des foulards soigneusement enveloppés dans du papier de soie; quelques-uns enfin détachaient la *faja* ou ceinture de crêpe de Chine qui leur serrait la taille: je remarquai même un grand gaillard, à la rude figure bronzée par le soleil des chemins, et ombragée par une formidable moustache tombante, qui retira de ses pieds une paire de bottines toutes neuves, en cuir de Cordoue, tout en

la remplaçant par une vieille paire de savates qu'il alla chercher, sous un mouchoir de coton tout usé, au fond du chapeau.

— Est-ce que l'on s'habille pour un bal ? demandai-je à mon ami Salazar, qui semblait absorbé dans la contemplation de son carton.

— Non, don Pablo, me dit-il, mais ces braves gens n'ont point de quoi fournir leur mise à cette dernière partie, et ils se livrent entre eux à de loyales transactions, afin de pouvoir ensuite tenter le sort. Si vous désirez acheter un chapeau ou une toquille, je vous conseille de profiter de cette occasion ; vous êtes certain de faire un bon marché.

— Merci, je n'ai besoin de rien : je pars demain pour Vera-Cruz.

— Ah ! vous partez demain pour Vera-Cruz, répéta Salazar étonné, c'est donc cela que vous aviez tant de visites à faire ! Puis après un moment de réflexion il reprit : — Mais si vous partez demain matin, vous devez avoir sur vous votre argent de voyage. C'est imprudent !

— Rassurez-vous, je n'ai, je vous le répète, qu'une dizaine de piastres dans mes poches ; j'ai laissé à l'hôtel, dans mon sac de nuit, l'argent destiné à mes frais de route.

— Ah ! vous me rassurez !... Mais silence, voici que l'on va appeler les numéros.

En effet, le bruit cessa aussitôt. Chacun s'assit, et une voix nasillarde, sortant de la dernière pièce, commença à crier les numéros. Chaque numéro était répété trois fois afin d'éviter toute erreur.

L'appel durait depuis à peu près vingt minutes, quand une voix sonore prononça au milieu du silence le mot redouté de *Loteria !* — Quine !

— Quel est le gagnant ? demanda-t-on de tous côtés.

— C'est moi, messieurs, répondit le grand gaillard que j'avais vu remplacer ses bottines de cavalier par de vieilles savates. C'est moi ! et cela ne pouvait manquer d'arriver ; car chaque fois que la fortune me réduit à jouer mes bottines, elle me prend alors en pitié et me rend ses bonnes grâces ; c'est la troisième fois que je gagne dans de semblables circonstances.

On apporta aussitôt à l'heureux joueur le produit de son quine, soit le prélèvement fait des frais du cercle, sept à huit cents francs ; mais il refusa de les prendre.

— Donnez-moi un simple reçu, dit-il au maître de l'établissement et gardez votre argent. Demain je viendrai le vérifier à loisir. La dernière fois, dans un

sac de cent piastres que j'avais emporté de confiance, il ne s'en est trouvé que quatre de bon aloi, qui évidemment s'y étaient glissées par erreur, et j'ai été obligé de vendre mon gain à un employé de la Monnaie à 50 pour 100 de perte. Ah ! veuillez cependant m'avancer deux réaux (1) pour mon souper de ce soir, mes cigares et mon déjeuner de demain matin !

Pendant que je m'amusais à observer cet étrange joueur, un nouvel arrivant s'était arrêté à notre table.

C'était un beau et grand jeune homme, à la tournure élégante et martiale.

Sa calzonera, doublée en cuir, contrastait par son usure et ses longs services avec les deux bandes brillantes de galons d'or faux qui y étaient collées.

Son chapeau, moyen âge, incliné crânement sur le côté droit, était recouvert d'une coiffe de toile cirée, crevassée par le soleil et déchirée par les épines des grandes routes ; mais, en compensation, une élégante toquille en perles, parsemée de colombes et de cœurs enflammés, œuvre évidemment allégorique et féminine, l'entourait à sa base.

(1) 25 sous.

Son doliman, plutôt brillant de propreté que de jeunesse, portait des attentes de capitaine.

De dessous ce doliman sortait une chemise, heureusement de couleur, à la boutonnière de laquelle étincelait un gros morceau de verre mal taillé, qui n'affectait même pas d'imiter une imitation de diamant.

Le détail de cette toilette ne trahissait certes guère une grande opulence ; mais son ensemble, grâce à l'air intelligent, brave et aisé de celui qui la portait, était loin de paraître aussi ridicule et délabré que le montrait l'analyse.

Toujours est-il que tous les joueurs saluaient fort courtoisement le nouvel arrivant, et que ceux qui étaient assez liés avec lui pour pouvoir lui serrer la main, semblaient fiers d'un pareil honneur.

Le jeune homme ayant même laissé tomber sa cigarette, un vieux colonel se précipita aussitôt pour la ramasser, et la lui rendit en s'inclinant presque humblement.

— Merci, colonel, lui dit le jeune homme, si j'ai besoin de vos services je me souviendrai de vous. Du reste, ce sera peut-être bientôt.

— Bien obligé, capitaine! répondit le colonel dont la figure rayonna de joie. Le plus tôt sera le mieux. Je suis, vous le savez, tout à fait à vos ordres.

J'étais, je dois l'avouer, très-étonné de voir tant de prévenances pour un tel personnage, et j'allais prier mon ami Salazar de me donner l'explication de cette énigme, lorsque le petit officier, comme s'il eût deviné mon désir, prenant la parole :

— Permettez-moi, capitaine Bravaduria, dit-il au nouvel arrivé, de vous présenter mon ami don Pablo, jeune homme du département de Jalisco.

Nous nous saluâmes le capitaine et moi.

— Garçon, un double punch ! s'écria Salazar.

Le garçon s'empressa d'obéir, et mon ami Salazar répétant sa manœuvre du carton de loto, me salua de nouveau très-honnêtement en disant :

— Don Pablo, voici votre punch !...

Le capitaine Bravaduria s'assit alors à notre table devant le verre consciencieusement rempli que lui offrit Salazar.

La joie de ce dernier en voyant qu'il avait accaparé Bravaduria, se traduisit aussitôt, chez lui, par un orgueilleux sourire de triomphe.

En effet, à peine le considéré capitaine était-il assis, qu'un groupe nombreux d'habitués se forma autour de nous.

— Voici bien longtemps, capitaine, que nous sommes non-seulement privés de votre présence, mais bien encore de vos nouvelles, dit un des joueurs,

m'est-il permis de vous demander à quoi vous avez sacrifié vos nombreux amis ?

— Au jeu et à l'amour, répondit Bravaduria.

— C'est-à-dire que vous avez été doublement heureux ?

— Tout au contraire : j'ai donné un démenti au proverbe. Depuis dix jours, j'ai perdu 6,000 piastres (1), en outre de ma garde-robe, et la femme que je poursuivais n'a pas même paru s'apercevoir de mes assiduités. Cependant, je m'étais fait son ombre.

Un murmure d'étonnement accueillit cette confession.

— Et pourrait-on savoir le nom de cette dédaigneuse beauté ? demanda Salazar.

— Certainement, répondit le capitaine ; je ne cache jamais ces sortes de choses. C'est la señora Jesusita Moratin, la femme du sénateur de Tabasco.

— Doña Jesusita Moratin, répéta mon ami Salazar ; je vous savais friand de difficultés, mais cependant je n'aurais pas deviné ce nom-là.

— Pourquoi donc, Salazar ?

— Parce que la señora Moratin est non-seulement reconnue comme la reine de la beauté parmi les plus

(1) 30,000 fr. environ.

belles de Mexico, mais aussi comme la plus vertueuse d'entre les sages. Savez-vous bien que l'on raconte d'elle d'admirables résistances et que la chronique ne lui a jamais prêté une défaite ?

— Bah ! Salazar, dit Bravaduria, il en est de même pour les femmes que pour les chevaux : quand on nous en dit trop de bien ou trop de mal, il ne faut rien croire. Je suis persuadé, voyez-vous, que, sans la perte de ma garde-robe, cette inflexible dame aurait fini par m'écouter.

— Et pourtant, vous venez de nous avouer, capitaine, que la señora n'a jamais paru s'apercevoir de vos assiduités.

— Ce qui vous prouve qu'elle n'en a pas perdu une seule, répondit le capitaine.

Salazar hocha la tête en signe de doute, et il y eut un moment de silence : il était évident que les auditeurs partageaient la conviction du petit officier.

Le beau visage ordinairement pâle du capitaine Bravaduria se teignit d'une légère rougeur, et son regard s'anima d'un éclat tout nouveau.

— Caramba, mes chers enfants, dit-il d'une voix calme, je ne vous savais pas aussi naïfs et aussi ingénus, vraiment cette conversation vous concilie au plus haut point mon estime.

Bravaduria se tut pendant quelques secondes.

puis, fixant d'un regard hautain et provocateur ceux qui l'entouraient.

— Quel est celui d'entre vous, s'écria-t-il, qui veut parier cent piastres, contre moi, qu'avant deux jours d'ici la señora Jesusita sera ma maîtresse. Voyons qui parie?

— Moi ! dit une voix qui sortit du groupe des auditeurs.

Tous les yeux se retournèrent vers celui qui venait de relever aussi lestement et avec si peu d'hésitation le défi du capitaine: je reconnus l'homme aux bottines, le gagnant de la dernière partie de loto.

— Vous tenez mon pari? lui demanda Bravaduria un peu étonné.

— Je crois bien que je le tiens! répondit le joueur. Seulement, veuillez, je vous prie m'apprendre ce dont il s'agit.

— N'avez-vous pas entendu?

— Rien, si ce n'est que vous proposiez un pari. Or, je me suis fait un cas de conscience d'accepter, toutes les fois que je suis en gain, tous les paris que l'on propose. Puis-je à présent savoir sur quel sujet porte notre pari?

— Sur la vertu d'une femme, dit le capitaine.

— Ah! diable! Je n'ai pas eu la main heureuse.

Après tout, qui sait... elles sont parfois si drôles! Du reste, ce qui est dit est dit, il ne nous reste plus à présent qu'à remettre les fonds en mains tierces.

L'homme aux bottines regarda autour de lui ; mais il paraît que son examen modifia sa résolution première, car il reprit :

— Il vaudrait mieux, j'y pense, déposer ces fonds demain matin dans une maison de commerce respectable.

— Soit, dit le capitaine, à six heures je ferai porter mes cent piastres chez don Antonio Z***.

— Très-bien : les miennes y arriveront à la même heure.

— Par Dieu! vous me plaisez beaucoup, s'écria Bravaduria en secouant la main de son adversaire en signe de marché conclu. Pouvez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien? Peut-être aurais-je une affaire à vous proposer qui nous fera faire plus ample connaissance. Vous pouvez disposer de votre temps?

— De mon temps et d'un excellent cheval que j'ai acheté dans une veine de bonheur, et que je ne vendrai jamais dans un jour de misère.

— Très-bien.

Le capitaine Bravaduria passa son bras autour de

celui de sa nouvelle connaissance, puis nous saluant poliment il s'éloigna.

Il n'était pas encore arrivé à l'extrémité de la salle, que je demandais déjà pour la seconde fois à mon ami Salazar, qui semblait ne pas m'entendre :

— Qu'est-ce donc que ce capitaine Bravaduria ?

— Parbleu ! me répondit-il enfin, c'est Bravaduria !

— Je le sais. Mais qui est-il ? que fait-il ?

— Il est capitaine et il ne fait rien.

— Alors pourquoi ces égards et cette considération qu'on lui témoigne ?

— Parce qu'il est Bravaduria. Mais, *à propos*, ajouta Salazar en coupant court à mes interrogations, il doit vous rester encore sept piastres ?

— C'est vrai. Eh bien ?

— Eh bien ! nous allons les jouer en compte à demi au petit monte qui s'établit chaque soir ici, après la dernière partie du loto, dans la pièce voisine.

— Comme vous voudrez.

— Allons, partageons.

Je présentai mes sept piastres à Jose Salazar qui se contenta d'en prendre cinq.

— A présent, passons dans la salle d'à côté, me dit-il.

Une triple rangée de joueurs debout entourait la table du monte.

Tous ces braves *caballeros* regardaient avec des yeux brillants de convoitise les cent piastres qui formaient le chétif enjeu de la banque.

Je dois l'avouer, la jeunesse dorée de Mexico ne justifiait que fort mal cette superbe désignation.

Il y avait là, pour un observateur, de curieuses études à faire.

Parfois, l'on voyait l'un des gagnants combattu par deux sentiments puissants, hésiter à exposer une seconde fois son faible gain aux chances d'un nouveau hasard. Sa conscience de joueur lui montrait la retraite comme une action lâche et infâme, (car le Mexicain, semblable à l'énergique Fernand Cortez brûlant ses vaisseaux, ne retire jamais sa mise qu'après lui avoir fait subir au moins six fois, en entier, le caprice de la taille), tandis que d'un autre côté une rude abstinence de plusieurs jours le disposait à la faiblesse. L'issue de ces combats intimes était diverse, mais le joueur l'emportait cependant presque toujours sur l'homme. La nécessité cédait à la passion. J'éprouvai presque malgré moi un sentiment pénible, en voyant parfois un pauvre diable, à la figure pâle et amaigrie, aux yeux cerclés d'un profond sillon,

faire un violent effort sur lui-même pour sourire doucement à la carte qui venait lui faire perdre son dernier espoir. Il n'y a réellement que les gens qui sont parvenus à se faire, à leurs yeux, d'un vice une vertu, capables de tant de rigidité dans l'accomplissement de ce qu'ils considèrent comme un devoir. Du reste, pour bien faire comprendre jusqu'à quelles héroïques proportions le Mexicain laisse grandir la nécessité, je ferai observer que, grâce à un rayon de soleil et à une centaine de cigarettes, il oublie complètement pendant trois jours toutes exigences de la vie animale : encore passe-t-il souvent ce troisième jour à réfléchir s'il est bien urgent qu'il se mette le lendemain au travail.

L'attention que je mettais à examiner les joueurs m'avait complètement fait oublier mon ami Salazar : le petit officier se rappela de lui-même à mes souvenirs en me frappant sur l'épaule.

— Eh bien, don Pablo, me dit-il, avez-vous été heureux? quant à moi, j'ai perdu mes cinq piastres.

— Ma foi, mon cher Salazar, je vous avouerai que j'ai oublié de jouer.

— Je ne puis m'expliquer une pareille distraction, que par la préoccupation que doit vous causer votre prochain départ, me dit Salazar assez étonné. Après tout, ceci peut se réparer. Mais permettez-moi, don

Pablo, de vous donner l'*abrazo* d'adieu, et de vous souhaiter un bon voyage, car j'ai un rendez-vous important qui m'empêche de rester plus longtemps ici.

— Je descends avec vous.

— Du tout! du tout! s'écria Salazar avec feu, vous ne pouvez pas ainsi quitter, à tout jamais, le Mexique, sans faire une dernière politesse au monte, je tiens à ce que vous entriez dans la partie.

Comme je n'étais pas au fond extrêmement désireux de prolonger mon entretien avec le seigneur Salazar, je me précipitai dans ses bras, selon l'inexorable usage mexicain, avec les démonstrations d'une chaleureuse et inébranlable amitié.

— S'il m'est possible de me rendre demain au départ de la diligence, vous pouvez compter que je n'y manquerai point, me dit-il.

J'eus beau insister pour que le petit officier ne se dérangeât pas, il ne voulut rien entendre.

— Oh! je m'arrangerai de façon à vous voir encore, me dit-il; mais, à propos, où donc coucherez-vous cette nuit?

— A l'hôtel des Diligences.

— *Callejon de Dolores?*

— C'est cela même.

Salazar ne partit qu'après m'avoir exprimé par de

magnifiques hyperboles tous les souhaits qu'il faisait pour mon retour en France, dans le cas où il ne pourrait venir assister à mon départ du lendemain.

Soit désœuvrement, soit pour complaire à la recommandation du petit officier, je jetai alors mes deux dernières piastres sur le tapis vert du monte.

— Sur quelle carte joue votre seigneurie? me demanda le croupier en me regardant avec une certaine considération, car les entrées de medios (1) étaient plus fréquentes à cette partie de nécessiteux que celles des piastres.

— Cela m'est parfaitement égal.

Le croupier plaça aussitôt mes deux piastres près de la *sota de copa*.

Je suivais, comme on peut le penser, la marche de la partie avec un très-médiocre intérêt, lorsque j'aperçus, à quelques pas de moi, Bravaduria de retour et causant avec le vieux colonel que j'avais entendu lui faire des offres de service. J'allais me diriger vers le mystérieux capitaine, lorsque le croupier me tira par la manche de mon doliman.

— La sota de copa est sortie, et vous avez gagné, señor.

(1) Le medio, petite pièce d'argent, vaut environ 30 centimes : le seizième de la piastre.

— Eh bien, tant mieux, mais ne me retenez pas, lui dis-je en voyant que Bravaduria se dirigeait de nouveau vers la porte.

— Vous laissez donc courir votre argent à la *double?*

— Tout ce que vous voudrez, répondis-je en m'en allant au croupier, dont je n'avais pas même entendu la technique demande. Je rejoignis Bravaduria au moment où il mettait la main sur le bouton de la Porte.

— Ah! vous voici, caballero! me dit-il. Est-ce que Salazar n'est point parti? Je viens de le chercher en vain dans dans toutes les salles.

— Je vous demande pardon, capitaine, Salazar avait un rendez-vous qui l'a fait quitter le jeu.

Bravaduria sourit.

— Salazar n'a point de rendez-vous tant qu'il est au jeu et qu'il peut disposer de quelques piastres, me dit-il. C'est un garçon de fort bons principes et d'une nature charmante.

— Je partage votre opinion, capitaine; mais il n'avait plus de piastres.

— C'est différent. Je suis du reste contrarié de ne plus le retrouver ici, car j'avais à lui parler d'une affaire urgente et qui me tiendra probablement levé toute la nuit.

Le temps me pressait, je n'avais plus guère de chance pour satisfaire ma curiosité que dans une inconvenance.

— Est-ce que vous êtes dans les affaires ? demandai-je hardiment à Bravaduria. Celui-ci, sembla surpris et me regarda fort attentivement. Il y eut un moment de silence assez embarrassant pour moi et rempli de doute et d'incertitude pour le capitaine, à en croire le jeu de sa physionomie intelligente et mobile. Deux ou trois fois il me parut au moment de m'adresser une question intéressante, mais il garda pourtant le silence.

— Je suis peut-être bien indiscret de vous interroger ainsi, capitaine ? dis-je enfin.

Bravaduria me considéra encore pendant quelques instants.

— Me permettez-vous, señor, me dit-il, de ne répondre à votre question que par une autre question ?

— Certainement.

— Avez-vous quelquefois entendu parler de moi ?

— Jamais.

— Alors d'où peut venir votre curiosité à mon égard ?

— Elle vient, capitaine, de ce que je ne puis m'expliquer l'immense influence que vous semblez exercer sur tous les habitués de cette réunion, gens d'une nature assez peu docile et endurante, à ce que je crois,

et qui cependant semblent n'être que vos très-humbles serviteurs.

Dès que j'eus donné cette explication à Bravaduria, sa figure changea tout à fait d'expression : l'air d'irrésolution, d'inquiétude même qui s'y peignait naguère, fit place à un sourire équivoque dans lequel se peignaient à doses égales la moquerie et la bienveillance.

— J'avoue à présent, caballero, me dit-il, que je vous dois une explication. Malheureusement, elle ne vous apprendra rien de bien curieux. Vous n'ignorez pas que notre gouvernement a l'habitude de ne payer, parmi ses employés, que ceux qui se payent eux-mêmes, c'est-à-dire les gens attachés aux douanes. Quant à nous autres, malheureux officiers qui versons chaque jour notre sang pour le salut de la patrie, il nous laisse exposés, sans défense, à toutes les nécessités de la vie. Quelquefois pourtant, car il faut rendre justice à tout le monde, le gouvernement nous rachète nos soldes arriérées à raison de 10 ou 15 pour 100 ; mais, au total, un officier ne peut vivre avec le peu qu'il reçoit. Tous ceux qui portent l'épaulette sont donc obligés, afin de ne pas mourir de faim, de pratiquer quelque industrie particulière : les uns sont croupiers ou tailleurs de cartes dans les montes publics ; les autres, brocanteurs de marchan-

dises; ceux-ci, maquignons de chevaux; ceux-là, courtiers de mariage; enfin, tous vivent le plus honorablement du monde, grâce à une industrie accessoire; quant à moi, je suis contrebandier. Vous devez comprendre, sans peine, combien ma position me permet d'être utile aux nécessiteux. C'est là tout le secret de l'espèce de popularité dont je jouis.

En effet, cet éclaircissement me parut des plus satisfaisants, et j'allais remercier Bravaduria de la bonne volonté qu'il avait bien voulu mettre à satisfaire ma curiosité, lorsqu'à mon grand étonnement je vis tous les joueurs de la partie de monte se retourner vers moi, tandis que le croupier ne cessait de s'écrier en me désignant du doigt :

— C'est ce caballero ! c'est ce caballero !

Ma première pensée fut que j'avais été reconnu comme Français, et je songeai d'abord à gagner la porte de sortie ; mais je dus renoncer à cet espoir, car malgré une énergique et intelligente distribution de coups de coudes et de coups de poings, je me trouvai bientôt entouré par une foule compacte de joueurs. Une retraite honorable et savante ne m'était plus permise, et une fuite honteuse même me paraissant impraticable, il ne me restait plus qu'un parti à prendre : d'être héroïque. Laissant donc glisser adroitement mon zarape, ou manteau de laine, de mes

épaules sur mon bras gauche, et de ma main droite saisissant un poignard que je portais à la ceinture de mon pantalon, je pris une pose digne du Cid, et, relevant fièrement la tête, je contemplai d'un air hautain et féroce mes ennemis. Dieu sait pourtant l'admirable strophe que je composais alors mentalement en l'honneur de la police, et la joie que m'eût causée l'apparition du plus modeste et du plus débraillé sereno ou gardien de nuit, de tout Mexico. Cependant, comme on s'habitue à tout, même à être héroïque, je me trouvai après une demi-minute — un siècle — bien plus à mon aise pour me rendre compte de ma position. Ce fut alors seulement queje remarquai que parmi tous les joueurs de ce club, si vanté par mon ami Salazar, j'étais le seul dont la contenance annonçât de belliqueuses dispositions. Mes prétendus ennemis me regardaient tous d'un air humble et suppliant, et semblaient être mes très-humbles esclaves. La joie que me causa cette découverte me fit tellement exagérer ma pose théâtrale, que les joueurs effrayés reculèrent spontanément d'un pas; le Cid Campéador dut tressaillir d'indignation dans sa tombe, de se voir ainsi surpassé.

— A qui diable donc en voulez-vous, señor don Pablo? s'écria derrière moi une personne dont je crus reconnaître la voix. Je me retournai et me

trouvai face à face avec le capitaine Bravaduria.

— Ah! c'est vous, capitaine, lui dis-je, mais je n'en veux à personne... Seulement je désire m'en aller, et je vous avouerai que je ne devine pas plus pourquoi tous ces caballeros semblent s'y opposer, que la pantomime et les cris de ce croupier qui s'évertue à me désigner à l'attention publique..... et ne cesse de répéter en me montrant du doigt: C'est ce caballero! C'est ce caballero!

— Parbleu, señor don Pablo! me répondit Bravaduria en riant, cette curiosité dont vous vous plaignez n'est cependant que fort honorable pour vous...

— En quoi donc, je vous prie, capitaine? Et qu'ai-je donc fait de si merveilleux?

— Mais vous venez de faire sauter la banque.

— Moi, j'ai fait sauter la banque?

— Certainement, señor, me dit le croupier, et cela grâce aux deux piastres que vous avez laissées en m'ordonnant de jouer pour vous à la double. C'est cent trente-cinq piastres (1) qui vous reviennent! Tout l'argent, en un mot, qui se trouve sur le tapis.

— Quant à ces caballeros qui se pressent autour de vous avec déférence, ajouta Bravaduria en me parlant à l'oreille, ils implorent votre générosité et

(1) Environ 675 fr.

songent qu'ils pourraient bien souper ce soir. C'est un usage en vigueur ici, que lorsqu'un joueur démonte la banque, il paye son bonheur.

— Mais, capitaine, je ne demande pas mieux que de me conformer à l'usage. Seulement, si je dois faire droit à toutes ces demandes, mon bonheur me coûtera plus de cent piastres en sus de mon gain, et je ne puis disposer de cette somme.

— Voulez-vous me laisser agir en votre nom? me dit Bravaduria.

— Oh! fort volontiers.

Le capitaine Bravaduria prit aussitôt une dizaine de piastres en monnaie sur le tapis de la table de jeu, puis, avec une rapidité qui montrait combien il connaissait ceux à qui il avait affaire, il termina en un clin-d'œil sa distribution.

— Colonel, je vous demande bien pardon de ne vous *avancer* qu'un réal (1), dit-il, en déposant la petite pièce de monnaie qu'il venait de nommer dans la dernière main tendue, mais c'est tout ce qu'il me reste.

— Bien obligé, seigneur capitaine, répondit modestement le colonel, ce n'est pas de refus; un réal vaut toujours un réal, à moins toutefois qu'il ne vous

(1) 12 sols.

arrive à onze heures du soir, lorsqu'on ne s'y attend pas, et qu'on a femme et enfants au logis, qui vous attendent!... car alors il vaut une once d'or.

Le colonel, après avoir fait cette réponse qui décelait une grande philosophie pratique, s'en alla avec tous les autres joueurs, me laissant seul en tête-à-tête avec Bravaduria.

— Si onze heures ne venaient pas de sonner, seigneur don Pablo, me dit-il, je vous parlerais de la dernière course de taureaux, du dernier vol de diligence ou de tout autre sujet aussi intéressant, mais il se fait tard, et l'heure avancée me prive du secours des transitions, j'ai besoin de vous parler sans préambule.

— Je vous écoute, capitaine.

— Voici le fait en deux mots: j'ai besoin d'argent pour cette nuit même, et vous, vous venez de gagner de l'argent sur lequel vous ne comptiez point.

— Eh bien, capitaine, cela s'arrange, vous le voyez, à merveille.

— Comment, cher Pablo! vous consentiriez à me prêter les cent vingt-cinq piastres que l'on vous doit au monte? me demanda Bravaduria avec surprise.

— Oh! de tout mon cœur!

— Seigneur don Pablo, me dit Bravaduria en me prenant la main, vous êtes un vrai caballero. A pré-

sent quelles garanties exigez-vous de moi en échange du prêt que vous êtes assez bon pour me faire?

L'histoire racontée par l'homme aux vieilles savates, au sujet des piastres fausses, me revint à l'esprit; et persuadé que je devais être payé, par le monte, en monnaie plus que suspecte, je répondis magnanimement et sans hésiter :

— L'assurance d'être agréable à un galant homme me suffit, capitaine.

Cette réponse sembla surprendre mon interlocuteur; il se découvrit respectueusement, puis, gardant son chapeau à la main, il me dit d'un ton fort sérieux :

— Seigneur don Pablo, j'ai des excuses à vous présenter.

— A moi? Et pourquoi donc?

— Parce que, naguère, je vous prenais pour un provincial simple et naïf, et que mon intention, en vous empruntant de l'argent, n'était de vous le rendre qu'autant que le hasard s'en serait mêlé. A présent, je vois que ce que je prenais pour de la simplicité est tout bonnement de la grandeur; et le triste et brutal aveu que je vous fais de mes mauvaises intentions vous prouve l'estime particulière que vous m'inspirez. J'accepte néanmoins votre prêt, seulement je vous engage ma parole d'honneur qu'avant

quatre jours d'ici vous serez remboursé de cette avance. Veuillez, je vous prie, me laisser votre adresse et votre nom.

— Mon nom et mon adresse sont inutiles, capitaine, lui répondis-je, car je pars demain matin pour Vera-Cruz. Cependant, puisque vous semblez y tenir, et comme je serais au désespoir de blesser votre susceptibilité, vous pourrez vous adresser au correspondant que je conserve à Mexico, le banquier Antonio B***.

— Comment ! Vous partez demain pour Vera-Cruz? s'écria Bravaduria avec un étonnement pareil à celui qu'avait déjà montré Salazar, lorsque je lui avais également annoncé mon départ.

— Oui, capitaine, demain matin.

— En voiture ou à cheval?

— En voiture; par les diligences du callejon de Dolores.

— Très bien; donnez-moi donc l'adresse de votre correspondant, reprit Bravaduria d'un ton naturel ; je mettrai, n'en doutez pas, autant d'exactitude, vous absent, que si vous étiez présent. Seulement, votre prochain départ, tout en montrant la mauvaise opinion que vous aviez de moi, double le prix de votre générosité. Je ne l'oublierai point. Mais j'y pense, ajouta Bravaduria en revenant vers moi, après avoir

été recevoir du monte mes cent vingt-cinq piastres, la diligence part demain au point du jour et c'est à peine s'il vous reste quelques heures pour vous reposer... Veuillez donc me permettre de vous reconduire jusqu'à votre hôtel.

— Merci, capitaine; l'hôtel est à dix minutes de chemin d'ici, la lune resplendit à faire honte au soleil, et vous devez, m'avez-vous dit, passer la nuit sur pied... J'irai seul.

— Du tout! du tout! s'écria Bravaduria, je tiens à jouir jusqu'au dernier moment de l'honneur de votre compagnie.

— Mais, capitaine...

— Je n'écoute rien, venez.

Je n'insistai plus, et nous sortîmes tous les deux, les derniers, du club de la jeunesse dorée de Mexico.

— Savez-vous bien, don Pablo, me dit Bravaduria lorsque nous fûmes à moitié chemin, que je n'ai réellement point de chance!

— Pourquoi donc cela, capitaine?

— Mais parce que vous êtes le seul honnête et galant caballero que j'ai rencontré jusqu'à ce jour, et que je fais justement votre connaissance la veille de votre départ.... Mais, à propos de départ, le vôtre pour Vera-Cruz est-il bien urgent?

— Très-urgent.

— Là, tout à fait urgent ?

— Oui, tout à fait.

— Ainsi vous ne pourriez le remettre d'une huitaine.

— Non, capitaine, cela me serait impossible, lui répondis-je assez étonné de son insistance à vouloir me retenir à Mexico.

— Si je me permets de vous adresser toutes ces questions, reprit Bravaduria, c'est que j'ai entendu dire que la route de Mexico à Vera-Cruz est assez dangereuse en ce moment.

— Par quel motif ?

— Elle est exploitée par un *cuadrilla* ou bande de voleurs, qui pille toutes les diligences et met les cavaliers à contribution.

— Eh bien ! peu m'importe : on me volera.

— Oh ! si vous êtes plein de résignation, mon conseil vous devient inutile, me dit-il en riant.

En cet endroit de notre conservation, nous arrivions au coin de la calle del Coliseo, située à deux ou trois minutes à peine de l'impasse ou callejon de Dolores.

— Capitaine Bravaduria, lui dis-je en lui tendant la main, mille remercîments pour votre toute gracieuse conduite ; me voici arrivé à l'hôtel, et je ne

voudrais pas vous déranger plus longtemps de vos affaires.

— Laissez-moi vous accompagner jusqu'à votre porte, me dit Bravaduria en regardant autour de lui avec autant d'attention que d'étonnement.

— Inutile, je vous le répète, de perdre ainsi votre temps pour moi... Mais que regardez-vous donc, capitaine ?

— Moi ?... rien. A revoir, don Pablo, recevez de nouveau l'assurance de toute ma gratitude et de toute mon amitié.

Bravaduria me serra la main à plusieurs reprises, puis s'en alla à petits pas, tout en sifflant un air de fandago. Je venais de tourner à peine l'angle de la rue du Coliseo, et déjà j'apercevais la façade de l'hôtel des Diligences, quand une dizaine d'individus sortirent d'un zagal (1) et m'entourèrent brusquement. — Un seul mot, et vous êtes mort, me dit l'un deux en m'appuyant la pointe de son couteau sur la poitrine. J'étais si loin de m'attendre à une pareille attaque, quoique beaucoup d'événements semblables aient lieu chaque jour dans les rues de Mexico, que

(1) Corridor qui se trouve renfermé entre les deux portes d'entrée dans presque toutes les maisons de construction espagnole.

je restai sans parole et sans mouvement : le Cid fut vengé. — Votre argent, me demanda de nouveau le même homme qui déjà m'avait ordonné de garder le silence.

Cette interpellation me fut faite d'un ton tellement impérieux, que je jugeai inutile d'y répondre par des paroles : il ne me restait qu'à obéir. Je maudis alors Bravaduria, en songeant que, grâce à son aimable rencontre, je me trouvais dans l'impossibilité de satisfaire mes voleurs : j'eusse emprunté, en ce moment, de l'argent à deux cents pour cent d'intérêts et à un quart-d'heure d'échéance. Je ne savais trop comment sortir de cette position critique, et je voyais approcher avec un effroi bien naturel le moment des explications, lorsqu'une intervention, à laquelle j'étais loin de m'attendre, vint me tirer fort heureusement d'embarras. — *A tras, canallas* (arrière, canailles) ! s'écria d'une voix vibrante un jeune homme qui se précipita le sabre à la main au milieu de mes agresseurs. Ces derniers, à l'aspect de l'étranger, montrèrent plus de soumission que de peur; ils s'éloignèrent de moi, il est vrai, mais sans précipitation et comme à regret.

— A présent, coquins, rentrez chez vous et laissez passer ce caballero en paix, reprit l'étranger de sa même voix vibrante et de commandement, qui me

parut celle d'un héros, — par mon âme ! je tuerai comme un chien le premier d'entre vous qui osera le regarder en face.

Mes voleurs, dont je craignis un instant que cette apostrophe plus héroïque que prudente n'enflammât la colère, se retirèrent aussitôt, et je me trouvai seul avec mon libérateur.

— Eh bien ! don Pablo, me dit-il en riant, avais-je tort de vouloir vous accompagner jusqu'à la porte de votre hôtel ?

— Tiens, c'est vous, capitaine ! m'écriai-je tout ahuri en reconnaissant Bravaduria.

— Oui, cher ami, moi-même, qui après avoir démenti, au sujet de la señora Moratin, le proverbe : « Malheureux au jeu, heureux en amour, » suis venu en confirmer un autre par votre entremise : « Qu'un bienfait n'est jamais perdu; » mais à présent que rien ne me retient plus, bon voyage et mille nouveaux remercîments.

— Capitaine, un seul mot : quels étaient donc ces voleurs dont vous m'avez débarrassé si à propos?

— Ce n'étaient point des voleurs, don Pablo!

— Vous plaisantez !

— Nullement, ces gens étaient de courtois caballeros que les habitués du cercle que nous venons de quitter vous avaient probablement envoyés en dépu-

tation pour vous complimenter sur votre bonheur de ce soir au jeu! me répondit-il en souriant d'un air narquois et ironique. Puis, après m'avoir fait cette réponse, Bravaduria s'en alla fort tranquillement, et tout en continuant de siffler son fandango interrompu. Quant à moi, en deux bonds je fus à la porte de l'hôtel, dont je franchis le seuil avec un plaisir que le Cid n'aurait pu comprendre.

Cette dernière soirée que je passais à Mexico, soirée déjà si bien, ou pour mieux dire, trop bien remplie d'aventures, devait cependant me présenter encore un incident nouveau et imprévu. Lorsque j'entrai dans la salle commune de l'hôtel, une exclamation universelle salua mon arrivée. Le voici! s'écria-t-on de tous côtés.

Le propriétaire de l'hôtel, un Français de ma connaissance, accourut aussitôt à ma rencontre.

— Eh! arrivez donc, señor! me dit-il en espagnol.

— Qu'y a-t-il?

— Est-ce vrai que vous ne deviez point coucher cette nuit ici?

— Pas le moins du monde : je suis en retard, mais voilà tout.

— Et vous comptez toujours partir demain matin?

— Certes : mais à quoi bon, je vous prie, toutes ces questions?

— Ah! voilà... c'est qu'il est venu, il y a une demi-heure, un jeune homme de votre connaissance, du moins à ce qu'il prétend, qui voulait à toute force emporter votre sac de nuit, dont vous aviez, a-t-il assuré, besoin pour ce soir même. Inutile d'ajouter que nous nous sommes opposés à ses prétentions..... votre présence ne peut manquer de terminer cette discussion, voilà pourquoi j'attendais votre retour avec tant d'impatience.

— Où est donc ce jeune homme? demandai-je très-étonné.

— Tenez, là, dans ce coin, derrière le comptoir où il semble chercher la solitude et l'ombre, me répondit à haute voix, et toujours en espagnol, l'hôtelier.

Je me retournai aussitôt du côté que l'on me désignait, et j'aperçus Salazar. Le petit officier se voyant découvert paya bravement de sa personne et ne perdit point contenance. Il s'avança joyeusement vers moi, le sourire sur les lèvres : — Parbleu, oui, c'est bien votre cher Salazar lui-même, excellent ami, me dit-il; puis il ajouta en toisant le maître de l'hôtel d'un air de profond mépris : — Croiriez-vous, Pablo, que cet homme a osé douter de ma parole, un peu plus, Dieu me damne! et il m'accusait de vouloir voler votre valise!

Cette impudence, je le confesse, me causa une telle admiration que je restai sans répondre.

— Eh bien! me demanda mon hôte que mon silence inquiétait, car il commençait à craindre d'avoir commis une fâcheuse méprise.

— Eh bien? répondis-je, je n'avais nullement chargé le seigneur Salazar, ici présent, de venir chercher ma valise, et je ne comprends rien à son excès de complaisance.

Ma déclaration, prévue par tous ceux qui assistaient à cette scène, n'en produisit pas moins son effet : vingt voix s'élevèrent contre Salazar, mais le vaillant officier ne sourcilla point.

— Seigneur don Pablo, me dit-il avec dignité et d'une voix mélancolique, j'avais jusqu'à ce jour considéré l'amitié non comme un vain mot, mais comme un fait réel : votre étrange conduite à mon égard me fait perdre cette belle illusion... que Dieu vous pardonne d'avoir le premier porté atteinte à la candeur de mon âme... quant à moi, si je vous renie pour ami, je ne vous en pardonne pas moins comme chrétien.

Salazar, vivement affecté, porta son mouchoir sur ses yeux et se dirigea vers la porte de sortie; je l'arrêtai aussitôt en lui saisissant le bras : — Pardon, cher ami, lui dis-je en prenant le foulard dont il se

couvrait le visage : voici un foulard des Indes que l'on m'a donné hier en souvenir, et que je croyais avoir perdu ce soir, dans le club de la jeunesse dorée de Mexico. Recevez mes remercîments pour me l'avoir rapporté à l'hôtel. En parlant ainsi je remis le foulard dans la poche de côté de mon dcliman.

Salazar, qui, jusqu'à ce moment avait supporté si stoïquement le malheureux épisode de la valise, ne put cacher la colère que lui causa l'incident du foulard : — Don Pablo, don Pablo, s'écria-t-il les yeux brillants de colère, votre cœur d'étranger, de Français est donc insensible à tout beau sentiment!... La délicatesse ne s'explique point, elle s'apprécie; tant pis pour vous si votre brutalité me force à des explications... ma justification fera votre honte. Non, aini ingrat, vous ne m'aviez point chargé de venir chercher votre valise, mais vous m'aviez avoué que cette valise renfermait votre argent de route, et je craignais, dans ma sollicitude pour vous, qu'elle ne s'égarât à l'hôtel. Non, vous ne m'aviez point donné ce foulard des Indes; mais je savais que vous deviez partir demain pour un long voyage, et, quoique mon cœur fût affecté de la froideur de vos adieux, je tenais cependant à conserver un souvenir de vous...... voilà pourquoi j'avais pris votre foulard... A présent, adieu pour toujours.

Salazar, après avoir fourni ces victorieuses explications, se dirigea de nouveau, mais cette fois d'un pas triomphant, vers la porte de sortie; arrivé sur le seuil, il sembla hésiter, puis, se tournant de mon côté, le visage inondé de larmes : — Cher don Pablo, ami de mon cœur, s'écria-t-il en se précipitant vers moi les bras ouverts, le courage me manque quand je songe que je ne vous reverrai peut-être plus jamais... non, nous ne pouvons nous séparer ainsi avec la haine au cœur..... vous m'avez méconnu, cruellement méconnu... mais j'oublie tout en ce moment solennel... Adieu, adieu, don Pablo!

Quoique cette comédie, essentiellement mexicaine, commençât à m'ennuyer, je n'en rendis pas moins à Salazar son chaleureux *abrazo :* c'était le meilleur moyen de me débarrasser de lui. En effet, mon petit officier s'en alla aussitôt après, sans ajouter une seule parole, et comme abîmé dans sa douleur.

Minuit sonnait au couvent voisin, je n'avais donc plus que quatre heures devant moi jusqu'au départ de la diligence; aussi me fis-je indiquer, sans perdre de temps, la chambre qui m'était destinée, mes émotions de la soirée me rendant le repos nécessaire. Quelque précipitation que je misse à me déshabiller, je n'en remarquai pas moins, en retirant mon doliman, que les poches en étaient parfaitement plates.

Mon beau foulard des Indes ne s'y trouvait plus : cette disparition m'expliqua le sentimental retour de mon cher Salazar, ainsi que son chaleureux abrazo ; et je m'endormis en rêvant que ce modèle des amis me ferait pendre pour hériter de mon chapeau.

II

A quatre heures du matin, l'on vint me réveiller en m'annonçant que la diligence allait partir. Je m'habillai à la hâte, et, mon sac de nuit sous le bras, je descendis dans la cour. Il était temps, on commençait l'appel des voyageurs.

— Don Esteban Camote, cria l'employé des diligences.

— C'est moi, l'ami, répondit un *ranchero*, ou habitant et fermier de l'intérieur des terres, qui s'avança en boitant et avec précaution comme s'il souffrait d'une blessure récente.

— Dépêchez-vous! doña Lucinda Flores!

— Ah! Jésus! et Amador qui n'est pas venu.... et Amador qui ne m'a pas fait ses adieux... ne pourrait-on pas, conducteur, retarder le départ de la diligence... d'une heure seulement.

— Restez si bon vous semble, dit assez brusquement l'employé, que m'importe à moi votre señor Amador!

— Peut-on parler aussi brutalement à une femme! s'écria doña Lucinda Flores. Voyons, ne vous impatientez pas... je monte... Ah! si Amador était ici, vous seriez certes plus courtois.

Doña Lucinda Flores, qui était affreusement laide et d'un âge fort respectable, autant que j'en pus juger à la faible clarté projetée par une mince chandelle que l'employé tenait à la main, et qui éclairait assez imparfaitement cette scène de départ, fit gémir sous son poids la banquette de la diligence lorsqu'elle se décida à s'asseoir.

— Le sénateur don Andres Moratin et son épouse, reprit l'employé, mais cette fois d'une voix moins impérieuse.

Je tressaillis : mes aventures de la veille, le pari du capitaine Bravaduria, et la conversation qui avait eu lieu au club de la jeunesse dorée de Mexico sur le compte de la señora Jesusita Moratin, me revinrent

naturellement à l'esprit, et j'étais encore sous l'empire de l'étonnement que me causait cette rencontre si inattendue, du sénateur Tabasco et de sa femme, lorsque l'homme chargé d'appeler les voyageurs cria d'une voix retentissante : — Don Pablo Douplaicicé... don Pablo Douplaicicé. Ce nom pouvant passer à la rigueur pour le mien, je m'élançai à ma place, et la diligence partit aussitôt emportée par le rapide galop de six chevaux à peu près indomptés.

Les diligences qui desservent la route de la Vera-Cruz à Mexico sortent des ateliers des États-Unis, et contiennent neuf voyageurs : d'une construction légère et solide tout à la fois, elles sont attelées de quatre à six chevaux selon les difficultés que présente le terrain, et conduites par des Américains du nord. Dire la brutale imprudence de ces cochers serait dépasser les bornes du croyable : ne tournant jamais un obstacle et le franchissant toujours, ils ne tiennent aucun compte des tristes accidents passés, et se font un jeu de la sécurité des voyageurs : les chevaux, quel que soit l'état du chemin, sont toujours lancés à fond de train : du reste, si les Américains du nord sont imprudents, les Mexicains, par une triste compensation, trouvent encore moyen de les surpasser, grâce à une témérité qui atteint presque les limites de la folie. Le cocher Yankee, chargé ordinairement

de conduire la diligence, étant malade lors de notre départ, avait été remplacé par un Poblano ou habitant de la ville de Puebla, qui, dès notre sortie du callejon de Dolores, ne manqua pas, ainsi que je m'y attendais bien, de confirmer cette remarque par la vitesse furieuse qu'il communiqua à son attelage. Aussi, une heure après notre départ de Mexico, nous trouvions-nous déjà à plus de cinq lieues de cette capitale. Mon premier soin, lorsque le jour pénétra à travers les stores de la diligence, fut, comme on doit le penser, d'examiner à la dérobée la señora Jesusita Moratin. Un seul coup d'œil me suffit pour me ranger complètement de l'opinion de mon fidèle ami Salazar et de ses dignes acolytes du cercle de la jeunesse dorée de Mexico, c'est-à-dire que la señora Moratin était la plus belle et la plus jolie femme de Mexico, et qu'elle en semblait la plus sage. Le capitaine Bravaduria, avec son pari qui devait se terminer en quarante-huit heures, me parut, après mon examen de cette adorable señora, un abominable présomptueux. Don Andres Moratin, le sénateur de Tabasco, pouvait avoir trente-cinq à quarante ans; maigre, jaune, chétif, ayant d'étroites épaules et le dos légèrement voûté, il représentait assez bien le type du Mexicain sédentaire. Du reste le respectable législateur avait un air de gravité fort imposant, et semblait parfaite-

ment convaincu de son propre mérite. La vue du mari servait à faire briller d'un éclat plus vif la vertu de la séduisante Jesusita. Quant à la tendre Lucinda Flores, à qui l'absence de l'ingrat Amador avait permis de montrer, lors du départ de la diligence, toute la sensibilité de son cœur, elle me parut plus affreuse encore au grand jour qu'à la lumière. Néanmoins doña Lucinda Flores était habillée ou pour mieux dire costumée avec toute la prétention possible, et son corps énorme ressemblait, par suite d'un malheureux et inintelligent emprunt fait aux modes d'Europe, à un ballot de rubans renversé : par la raison que doña Lucinda était luxueusement vêtue, doña Jesusita Moratin portait un négligé d'une extrême simplicité. Le quatrième voyageur, le ranchero blessé, que l'on avait appelé le premier sous le nom d'Esteban Camote, n'attira point mon attention. Le digne habitant de l'intérieur des terres, depuis notre départ de Mexico, en était à sa dixième cigarette : il semblait, placé à côté du sénateur, parfaitement à son aise et ne s'occupait en rien des voyageurs. Le type du ranchero mexicain tient beaucoup de celui du Mohican : toujours digne et impassible, rien ne l'étonne ni ne l'émeut ; seulement le ranchero l'emporte sur le Mohican en ce que sa gravité n'est point imperturbable dans le plaisir, et que, grâce au sang

andalou que lui ont légué ses ancêtres, il apporte sa quote part de malice et de gaîté dans les fêtes auxquelles on le convie. En un mot, un sang croisé de Gascon et d'Indien donnerait un ranchero.

Le soleil, qui anime la nature, fait ordinairement, en diligence, naître les conversations : ce fut cette fois la señora Lucinda Flores qui prit l'initiative.

— Monsieur est sénateur ? demanda-t-elle à don Andres Moratin.

— Oui, madame, répondit celui-ci avec orgueil, sénateur mexicain, c'est-à-dire représentant du peuple le plus libre et le plus magnanime du monde entier.

— Ah ! monsieur, personne ne conteste votre mérite et les services que rend la Chambre... Cependant, il est une loi dont vous avez toujours oublié de vous occuper.

— Quelle loi, madame?

— Une loi pour détruire les voleurs qui infestent les grandes routes. Savez-vous bien, seigneur sénateur, que les deux dernières diligences ont été pillées ?

— Señora, j'excuse votre ignorance, répondit majestueusement le sénateur, mais sachez que nous avons déjà défendu le vol.

— C'est possible, señor, mais vous avez oublié de

défendre ceux que l'on vole... et l'on vole tous les jours.

— Madame, répondit don Andres en me regardant, vous ne devriez point dire de pareilles choses devant monsieur, qui est un étranger. C'est lui donner une triste idée de notre belle patrie, la patrie des grandes choses et de la liberté.

— Mais du tout, seigneur Moratin, dis-je au sénateur, il y a des voleurs partout, même chez les peuples les plus civilisés... et cela ne rejaillit en rien sur l'honneur d'une nation.

— Ce que vous dites là, caballero, est fort sensé, répondit Moratin, en me saluant; du reste, vous devez savoir que l'Europe elle-même est loin d'être aussi avancée que le Mexique en civilisation. Puis-je vous demander à quelle nation vous appartenez?

— Je suis Français.

— Ah! vous êtes Français. — Eh bien, avouez, caballero, que votre patrie était aussi peuplée de voleurs que peut l'être actuellement le Mexique, lors de l'avénement au trône de votre roi le grand Frédéric.

— Le grand Frédéric? répétais-je tout étonné.

— Oui, le grand Frédéric, reprit imperturbablement le sénateur de Tabasco, puis il ajouta en souriant avec bonhomie et finesse: Vous semblez tout

étonné, señor, de ce qu'un Mexicain connaisse votre histoire.

Je m'inclinai avec déférence, et le plus bas qu'il me fut possible.

— Et que pensez-vous de votre roi Henri VIII, cet hérétique odieux, ce bigame effronté, que notre Très-Saint Père excommunia, puis fit mettre en prison? Cherchez dans toute notre histoire, et vous ne trouverez pas, je vous le jure, une pareille monstruosité.

Le grand Frédéric avait déjà porté atteinte à mon sérieux, Henri VIII me le fit perdre tout à fait, et je fus obligé de mettre la tête à la portière.

— Que regardez-vous, señor? me demanda doña Lucinda Flores d'une voix émue.

— Rien, señora ; je prends l'air.

—Ah! vous m'avez fait peur! je croyais que nous étions attaqués.

— Et quand cela arriverait, señora, répondis-je en faisant résonner dans ma poche une trentaine de piastres, en petite monnaie, que l'on m'avait conseillé de garder sur moi, afin de pouvoir, en cas d'attaque, offrir mon humble contingent aux voleurs et ne point encourir leur colère; au total, il n'y aurait là rien de bien terrible; c'est une halte à faire, quelques cris sauvages à entendre et quelques piastres à sacrifier.

— Oui, pour vous qui êtes un homme, mais pour moi.....

Dona Lucinda Flores sembla hésiter.

— Eh bien! pour vous, madame, quel autre danger peut-il exister? demandai-je avec beaucoup de naïveté.

— Je suis femme, señor, répondit la timide Lucinda en baissant modestement les yeux et en essayant de rougir.

— Mais il y a donc réellement du danger? demanda d'une voix douce et fraîche doña Jesusita Moratin, qui ne s'était point jusqu'alors mêlée à la conversation.

— Ah! madame, ces brigands sont si entreprenants! s'écria Lucinda; puis après un moment de silence, la grosse femme ajouta avec un soupir: — J'ai cependant déjà parcouru vingt fois cette route sans avoir jamais été attaquée.

— Ma foi! si j'y avais songé plus tôt, dit à son tour le sénateur, j'aurais demandé une escorte de dragons..... Vous ne pouvez vous figurer, monsieur, ajouta le seigneur Moratin en m'adressant directement la parole, quelles excellentes troupes nous avons au Mexique: quant à nos officiers, il est inutile d'en parler, leur réputation admirable dépasse tous les éloges..... Il y a tel capitaine de notre ar-

mée qui vaut à lui seul le célèbre empereur romain, le grand Alexandre et son illustre lieutenant don Julio César.....

— Vous me citez là d'illustres conquérants! seigneur Moratin.

— Je le sais, señor, d'illustres conquérants et d'intrépides soldats qui ne craignaient ni boulet ni mitraille. Et bien, il y a deux mille officiers subalternes, dans notre armée, qui les égalent en valeur... Tenez, je veux vous raconter un fait comme preuve de ce que j'avance. Il y a à peu près un an qu'un grito (1) éclata à Tabasco : les insurgés fédéraux se rendirent maîtres d'une partie de la ville, et occupèrent plusieurs couvents. Le gouvernement envoya aussitôt, pour les réduire, un détachement de 80 dragons commandés par un capitaine. Le jour même de son arrivée, cet officier reprit aux insurgés les couvents dont ils s'étaient emparés; puis, la nuit venue, il bivouaqua tranquillement au beau milieu de la ville. Le lendemain, dès le lever du soleil, l'intrépide capitaine fit ranger ses troupes en bataille, et se dirigea vers la plaza. Or la Plaza était tout bonnement occupée par 200 insurgés, qui, disséminés et abrités dans les maisons, dont ils avaient percé les murailles, fai-

(1) Soulèvement.

saient feu de quatre côtés à la fois. De plus, à chacun des quatre angles de la Plaza, il y avait une formidable barricade. Je puis d'autant mieux vous raconter tous ces détails, que je demeurais moi-même sur le lieu du combat et que j'ai assisté à toute cette affaire. Arrivé à vingt pas de la première barricade, le capitaine qui marchait en avant de sa troupe, le cigare à la bouche et le sabre dans le fourreau, s'arrêta, puis s'adressant aux insurgés : Holà ! canallas, leur cria-t-il, retirez-vous ou je vous fais fusiller.

Pour toute réponse, les fédéraux firent sur lui une décharge.

— Maladroits, dit tranquillement l'officier en secouant la cendre de son cigare, et d'un pas toujours aussi tranquille, sans sortir son sabre de son fourreau, il franchit la barricade et chassa ceux qui l'occupaient à grands coups de canne. Les quatre-vingts dragons applaudirent à outrance l'exploit de leur chef, et, voyant qu'il pouvait se passer de leur concours, restèrent immobiles, au port d'armes, afin de ne pas envenimer davantage les affaires. Le capitaine, sans s'inquiéter s'il était suivi, se dirigea vers la seconde barricade et refit sa sommation. Une nouvelle décharge y répondit. Cinq minutes après, on vit les assiégés qui fuyaient dans toutes les directions, tandis que le capitaine apparaissait sur le sommet de la

barricade; il fumait toujours son cigare et son sabre reposait dans le fourreau, seulement sa canne était cassée. — Diable, dit-il en en considérant les débris avec peine, voilà une révolte qui me coûte cher et une perte qui demande vengeance. Dégaînant alors, il se précipita furieux sur la troisième barricade; ses défenseurs l'avaient déjà abandonnée, et le capitaine, pour s'en rendre maître, n'eut que la peine de fendre le crâne à un traînard. Dès ce moment la révolte fut domptée, d'autant plus que les dragons, électrisés par l'exemple de leur chef, s'élancèrent à corps perdu sur les fuyards, dont ils tuèrent une trentaine. Voilà, seigneur étranger, un fait dont j'ai été témoin et qui vous prouve de combien nos troupes sont supérieures à celles de l'Europe, et même du monde entier.

J'étais trop familiarisé avec l'exagération mexicaine, pour que le récit de don Andres Moratin me causât la moindre surprise, aussi me contentai-je de répondre simplement :

— En effet, seigneur, cet exploit est admirable !... Et cet officier vit-il encore ?

— Certainement, senor, me répondit don Andres. C'est un fort élégant caballero, beau joueur, écuyer admirable, et excellent musicien : on le nomme Bravaduria.

— Bravaduria ! répétai-je tout étonné.

— Est-ce que vous le connaissez ? me demanda le sénateur.

— Mais... nous nous sommes rendu mutuellement quelques services.

La señora Moratin, qui semblait assoupie, ouvrit ses grands beaux yeux et me regarda avec attention.

— Toutes les femmes en raffolent, reprit le sénateur de Tabasco, excepté toutefois la señora Moratin, que j'ai toujours trouvée d'une partialité incroyable à son égard, probablement parce qu'il aura oublié de lui faire sa cour.

A cette réponse qui sentait le mari d'une lieue, dona Jesusita haussa imperceptiblement les épaules et retomba endormie.

La conversation s'arrêta alors; la femme du sénateur, ainsi que je viens de le dire, semblait dormir, son mari suivit bientôt son exemple; le ranchero Camote allumait toujours une nouvelle cigarette et doña Lucinda Flores, les yeux levés vers le ciel, paraissait absorbée par de graves pensées et souriait aux nuages; quant à moi, je réfléchissais aux événements qui m'étaient survenus si à propos depuis la veille pour donner de l'intérêt aux derniers moments que je devais passer au Mexique, je m'étonnais de ce curieux hasard qui me faisait me trouver avec doña Jesusita Moratin, dont le mari était justement un admi-

rateur de Bravaduria. Laissant peu à peu l'imagination l'emporter sur le souvenir, et la fiction sur la réalité, j'arrivai, sans m'en douter, à composer dans mon esprit, avec tous ces événements et ces rapprochements divers, un petit roman fort bien intrigué. Au moment où je cherchais, en poursuivant ce travail, un prétexte plausible pour bien motiver la vertu de l'aimable Jesusita, dont le maître et seigneur, soit dit en passant, ronflait à deux pas de moi d'une abominable façon, une exclamation poussée à mon côté me rappela à ma position présente.

— Mon Dieu, que je voudrais connaître ce Bravaduria! s'écriait doña Flores, que, n'eût été son extrême laideur, j'eusse comparée, en cet instant, à sainte Thérèse en extase.

Vers onze heures, la diligence s'arrêta à Rio Frio. Rio Frio, avec ses sombres forêts de sapins, sa végétation riche, mais d'une couleur froide et criarde, et surtout sa température marquant parfois un et deux degrés au-dessous de zéro, ressemble à un village suisse encaissé en pleines terres tropicales. La ferme ou rancho dans laquelle nous entrâmes pour déjeuner rappelait également, par sa construction, les pittoresques chalets de l'Helvétie.

A notre grand étonnement, nous vîmes debout autour d'une table assez bien dressée une dizaine de

voyageurs qui semblaient contempler avec envie et désespoir les plats servis devant eux. La plupart de ces voyageurs étaient fort pâles de visage, et très-débraillés dans leurs habillements. Le sénateur Moratin, préférant sans doute l'action à l'observation, fit asseoir sa femme près de lui, puis, apostrophant le domestique chargé du service, se mit à déjeuner du meilleur appetit du monde, et sans dire un mot. Doña Lucinda Flores, fascinée par la gracieuse image que lui représentait un vieux morceau de glace suspendu au mur de la chambre, se souriait à elle-même avec une grande complaisance, et tâchait de mettre un peu d'ordre dans ses rubans. Quant à l'estimable et silencieux Camote, dédaignant un déjeuner régulièrement servi, il s'était assis dans un des coins de la salle et mangeait un plat de frijoles, ou haricots rouges, placé devant lui sur un petit banc de bois : après chaque bouchée le digne ranchero humait une bouffée de sa cigarette. Les voyageurs déjà présents et qui, lors de notre entrée dans le rancho, m'avaient paru nous implorer du regard, restaient toujours immobiles autour de la table.

— Pourquoi donc, señor, ne déjeunez-vous point? demandai-je à celui qui se trouvait le plus près de moi ; il y a dix places vides et dix couverts prêts qui vous attendent.

— Nous ne déjeunons point, señor, parce que nous n'avons point d'argent, me répondit le voyageur.

— Comment, vous n'avez point d'argent! m'écriai-je avec étonnement.

— Non, señor, à nous tous nous ne pourrions pas réunir un réal. Nous avons été dévalisés par une cuadrilla de voleurs, à environ deux lieues d'ici, il y a de cela à peine une heure.

A cette réponse, faite à haute et intelligible voix, en forme d'appel à notre générosité, le sénateur Moratin releva la tête.

— Ce que vous racontez là, señores, m'étonne beaucoup, dit-il, car j'ai voté, il y a tout au plus quinze jours, en ma qualité de sénateur, pour la suppression des vols de grande route.

Le seigneur Moratin, après avoir fait cette réponse, reprit avec ardeur son déjeuner interrompu.

J'avais emporté avec moi, je l'ai déjà dit, une trentaine de piastres pour mes dépenses de route: j'hésitais donc si j'inviterais ces dix voyageurs à déjeuner, ce qui m'eût enlevé d'un seul coup le tiers de mon capital, lorsque le calme et silencieux Camote, repoussant son plat de frijoles loin de lui, se leva, et prit pour la première fois la parole.

— Holà! huesped, s'écria-t-il en s'adressant à l'hôtelier, venez ici et arrangeons ensemble cette af-

faire. Que les voleurs pillent les diligences, rien de mieux, car chacun doit exercer un métier pour vivre, mais il ne s'ensuit pas de là qu'il faille laisser des voyageurs souffrir la faim. Combien vaut un déjeuner *à table.*

— Une piastre par tête, répondit l'hôtelier.

— Voici deux onces d'or (1), reprit le magnanime Camote, vous voyez que je puis vous payer, n'est-ce pas?

— Si señor, dit l'hôtelier.

— Eh bien, cher ami, allez me chercher un jeu de cartes, et nous allons jouer ces dix déjeuners au premier *caballo* sortant.

— Ma foi, pourquoi pas! répondit celui-ci, qui avant d'être hôtelier était Mexicain.

Les voyageurs, après avoir chaleureusement remercié Camote de sa généreuse intervention, s'assirent à table et se hâtèrent de rattraper le temps perdu.

Une minute plus tard, Camote jetait un réal sur son banc et disait à l'hôtelier :

— Cher ami et caballero, j'ai gagné les déjeûners de ces messieurs; voici pour mon plat de frijoles. Soyez donc assez bon pour me donner une cigarette.

(1) L'once d'or vaut de 80 à 85 francs, selon le change.

En ce moment, un bruit de cliquetis de sabres et de chevaux au galop se fit entendre sur la route. Les regards se portèrent du côté d'où venait ce bruit, et nous aperçumes un alferez, ou sous-lieutenant de dragons, suivi par six soldats, qui se dirigeaient vers le rancho où nous nous trouvions.

— Dieu soit loué, s'écria le sénateur Moratin en se levant de table pour se rendre à la rencontre de l'officier, qui venait de descendre de cheval, nous n'avons plus rien à craindre des voleurs. Un lieutenant et six soldats mexicains peuvent braver cent brigands.

Le lieutenant de dragons, après avoir répondu assez lestement aux politesses du sénateur, s'avança vers les voyageurs.

— Eh bien, señores, leur dit-il, vous voici sains et saufs à Rio Frio. Le reste du voyage, c'est-à-dire le parcours d'ici à Mexico, n'offre plus guère de dangers. Vous devez être contents !

— Contents ? répéta un des voyageurs d'une voix furieuse. Et de quoi donc ? d'avoir été dévalisés il y a une heure ?

— Comment ! vous avez été volés ? s'écria l'officier.

— Parbleu ! vous devez le savoir mieux qu'un

autre, reprit le voyageur, puisqu'au moment où les voleurs nous ont attaqués vous avez pris la fuite.

— J'ai pris la fuite, moi, señor? s'écria l'officier hors de lui et portant la main à la garde de son sabre, j'ai pris la fuite... moi, moi officier mexicain!... Pardieu! répétez-moi donc cela en face, et je vous cloue à votre place d'un coup de sabre à travers le corps.

— Bah! dit le voyageur, qui était un Américain du nord, aux formes athlétiques, vous ne clouerez rien du tout, et je répéterai jusqu'à satiété, si bon me semble, que vous vous êtes conduit comme un poltron.

— Il ne te reste plus qu'à prier, puis à mourir! s'écria l'officier en dégaînant son sabre et en se précipitant vers l'Américain.

Le grand Yankee, nullement intimidé par cette brusque attaque, se leva d'un bond et saisit sur la table, de sa main gauche, une lourde bouteille, et de sa droite, un long couteau à découper.

— Tiens, voilà que vous devenez brave à présent! dit-il avec sang-froid en faisant un pas pour se rapprocher de son adversaire. Eh bien! vrai! je ne me serais pas attendu à cela de votre part! Voyons, que clouez-vous?

— Cet homme est fou et ne mérite pas qu'on s'occupe de lui, murmura l'officier en remettant son sabre dans le fourreau.

— Bien, très-bien ! seigneur alferez ! s'écria le sénateur Moratin, qui pendant cette scène de violence était resté sur sa chaise. Votre conduite est digne d'un officier mexicain. Brave et patient, c'est très-bien.

Le lieutenant regarda un moment le sénateur; mais s'apercevant que celui-ci parlait sérieusement, il lui répondit avec une noble simplicité : Cet homme est étranger, il foule le sol de notre glorieuse patrie› et je ne dois voir en lui qu'un voyageur confié à mon hospitalité.

— Voilà qui est parler en vrai Mexicain, dit le sénateur Moratin; mais je vous prie, seigneur alferez, racontez-moi donc comment tout cela s'est passé.

— Je vais vous le dire, moi ! s'écria le Yankee, qui conservait toujours dans ses mains sa bouteille et son couteau. A environ une lieue d'ici, dix voleurs se sont précipités sur notre diligence en poussant des cris de démons; ce lieutenant s'est honteusement sauvé avec ses hommes, et les voleurs, après nous avoir fait descendre de voiture, car nous étions sans armes pour nous défendre, nous ont scrupuleusement visités et dévalisés ensuite avec un calme infini, et qui prouvait combien ils craignaient peu d'être dérangés dans l'exercice de leur industrie.

— Voici le fait, dit à son tour l'officier. A une lieue

d'ici, dix voleurs, montés sur d'excellents chevaux, sortent en effet tout à coup de la forêt... Ne pouvant m'imaginer, ce qui dépasse toute croyance, que dix voleurs oseront attaquer six dragons commandés par un officier, je me figure que ces gens-là ne se présentent si hardiment que pour opérer une diversion, et j'ordonne à ma troupe, en vrai tacticien, de se précipiter dans le bois afin de tomber sur le derrière de l'ennemi. Mes soldats m'obéissent avec promptitude et un courage sans pareils... et nous ne recevons pour tous remercîments que des outrages.

— Señor Inglès, dit le sénateur en se retournant vers le Yankee, vos récriminations sont tout à fait injustes. La conduite de ce digne alferez ne prouve qu'une seule chose : c'est que le Mexicain unit au courage du lion la prudence du renard. Cette question de stratégie, que vient de développer si clairement ce brave officier, dénote de sa part une grande connaissance de l'art de la guerre.

— Vous me la donnez belle, avec votre prudence de renard, répondit le Yankee, moins convaincu que jamais de la bravoure de son adversaire. Dites plutôt de celle du lièvre ou du mouton ; puis, sortant de son calme, le Yankee ajouta : — Que vous nous ayez abandonné au moment du danger, il n'y a là rien qui me surprenne... Mais ce que je ne puis comprendre,

c'est que vous ayez osé vous représenter devant nous. Voyons, que venez-vous faire ici? que demandez-vous?

— Ce que je demande, répondit l'alferez, mais simplement ce qui m'est dû. Les six piastres que vous avez promises à moi et à mes soldats, pour vous servir d'escorte.

— Ah ça! c'est de l'impudence poussée jusqu'à la folie! s'écria le Yankee.

— Mais non: ce n'est que de la justice! Après tout, si vous n'avez plus d'argent, on pourra vous faire crédit.

— Nous faire crédit!... répéta l'Américain stupéfait.

— Pourquoi pas... si vous nous offrez quelque bon gage!

L'alferez, après avoir fait cette réponse, se saisit du beau manteau de caoutchouc appartenant au Yankee, sortit rapidement de la salle à manger; puis, enfourchant aussitôt son cheval, qui l'attendait tout sellé à la porte, partit au galop, suivi par ses soldats.

Quant à l'Américain du nord, furieux, hors de lui, en proie à un accès de rage impossible à décrire, il se mit à jurer avec une telle énergie, que doña Jesusita se sauva épouvantée. Nous remontâmes aussitôt en voiture.

III

Le même jour, à cinq heures du soir, nous arrivâmes sans accident à la Puebla de los Angeles, où la diligence s'arrêta. Nous devions repartir le lendemain matin à quatre heures. Après une nuit d'un sommeil fort agité, l'on vint m'éveiller. Je montai machinalement dans la diligence; il faisait un froid piquant; je m'enveloppai le plus commodément que je pus dans mon zarape, sans m'inquiéter de mes compagnons de voyage, et je repris mon somme interrompu. Lorsque je me réveillai, il faisait grand jour. Je regardai ma montre, elle marquait dix heures.

— Où sommes-nous donc, señor? demandai-je à Camote qui fumait à mon côté.

— Nous sommes dans le Pinal, à une lieue environ de Huamantla, me répondit-il.

Je mis aussitôt la tête à la portière, ces parages, la première fois que je les avais vus, cinq ans auparavant, m'avaient vivement impressionné. En effet, le Pinal (1) est l'endroit le plus horriblement beau que puisse rêver une imagination exaltée à la manière de Salvator-Rosa. A la droite du voyageur qui vient de Mexico, s'élève une haute montagne, droite, rocailleuse et couverte d'une forêt de sapins archi-centenaires : on dirait une monstrueuse tête de géant à l'épaisse chevelure. Ces sapins que la vieillesse et surtout les orages n'ont pas plus respectés que la hache de l'homme, présentent un désordre inextricable. Les rois d'entre eux, qui ont été frappés dans leur orgueil par la foudre, s'arrêtent de chute en chute, suspendus aux sommets des arbres d'un plan inférieur, et forment des ponts aériens dans l'espace, renouvelant ainsi pour les voyageurs les angoisses de l'épée de Damoclès. La route est bordée du côté opposé par un précipice, au fond duquel on aperçoit,

(1) Pinal signifie une grande plantation de pinos ou de sapins.

comme une pelouse verte et unie, les cimes d'autres arbres dont les têtes s'élèvent pourtant à cent pieds au-dessus du sol. La couleur du terrain, d'un jaune fauve et dur, fait admirablement ressortir les teintes sombres et chargées d'outremer de la montagne. Le Pinal est, en outre, célèbre dans tout le Mexique par ses voleurs, qui sont très-nombreux et de première qualité; et puisqu'il est bien convenu que l'on doit être dévalisé pendant le parcours de Mexico à Véra-Crux ou de Véra-Cruz à Mexico, il vaut beaucoup mieux que ce soit là que partout ailleurs, car le paysage y est digne de la scène. Ce dangereux complément est encore utile, en ce qu'il vous aiguillonne le sang par une crainte perpétuelle et vous fait mieux comprendre et sentir ces sauvages beautés de la nature. La route, qui serait trop rapide et trop glissante pour les voitures, est traversée de dix pas en dix pas par d'énormes sapins entiers, qui forment un gigantesque escalier de plus de trois lieues.

Élevé à plus de cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, le Pinal, dont la température est presque aussi froide que celle de Rio-Frio, se trouve ordinairement enseveli dans les nuages; leur brume épaisse, avec laquelle se confondait l'haleine de nos chevaux en sueur, nous cachait une partie de la montagne, et donnait aux lignes brisées des sapins

des formes tout à fait fantastiques et bizarres. Il nous semblait à chaque instant voir sortir de cette blanche vapeur des gueules brillantes et homicides de trabucos, ou d'espingoles; et le bruit des roues de la diligence, broyant le gravier, nous semblait des cris de passe ou de ralliement. Des fragments de rochers de granit et de basalte aux veines rouges se trouvaient épars sur la route, et faisaient bondir la diligence, par saccades, avec d'atroces cahots; mais personne d'entre nous, excepté toutefois mon voisin Camote, ne songeait à se plaindre. Quant au digne ranchero, que sa blessure à la jambe semblait faire beaucoup souffrir, il exhalait sa douleur en imprécations, tout en continuant de fumer sa cigarette.

— Dieu a donné à l'homme le cheval, et ce sont les hommes qui ont inventé les voitures, disait-il; cette invention est un sacrilége. Que le diable emporte mon âme, au jour du jugement dernier, si jamais je consens à me laisser enfermer une seconde fois dans les compartiments d'une diligence!... Dieu, que je souffre! Caramba... cette maudite balle perdue avait bien besoin de venir se loger juste dans ma jambe?...

— C'est donc d'une balle reçue que vous souffrez, señor? lui demandai-je.

— Qui est-ce qui vous parle de balle! me répondit Camote de fort mauvaise humeur.

— Parbleu, vous!

— Moi, allons donc, j'ai reçu un coup de pied de cheval, voilà tout.

— Alors vous avez tort d'accuser les diligences et de tant louer le cheval.

— Vous voyez bien qu'avec ces maudits élancements que me cause ma blessure, je ne sais ce que je dis, et me plains à tort et à travers. C'est d'un coup de corne de taureau que je voulais parler.

— Soit, comme vous voudrez. Seulement je crains bien que vous ne puissiez supporter encore trois jours de diligence.

— Comment, trois jours! Je serai arrivé, je l'espère bien, avant une demi-heure. Mon village est situé à l'entrée du Pinal, à quelques portées de fusil tout au plus du premier sentier à gauche que nous allons rencontrer.

— Mais ce village dont vous parlez est Huamantla!

— C'est cela même. Je suis de Huamantla.

— Vous?

— Certes, moi! répondit Camote avec une certaine emphase.

A cette réponse de Camote, le sénateur don Andres Moratin ouvrit des yeux effrayés, et la señora dona Lu-

cinda Flores s'écria avec un étonnement difficile à rendre.

— Comment, señor, vous qui semblez si indifférent à tout ce qui vous entoure, vous êtes de Huamantla !

Camote, qui jusqu'alors n'avait pas semblé remarquer la volumineuse Lucinda Flores, se contenta de lui faire de la tête un signe affirmatif, et se mit à rouler une nouvelle cigarette.

Ce village de Huamantla, que chacun de nous semblait si bien connaître, jouit en effet d'une très-grande célébrité sur la route de la Véra-Cruz à Mexico, et hâtons-nous d'avouer que cette célébrité n'est nullement usurpée. Huamantla produit à lui seul au moins les neuf dixièmes des voleurs qui pillent les diligences. Le curé, l'alcade, les hommes, et même les enfants au-dessus de quatorze ans de Huamantla, sont tous des voleurs. Doivent-ils cette industrie à leur manière de voir, ou bien plutôt, ce qui me paraît plus probable, à l'excellente position qu'occcupe leur village à l'entrée du Pinal ; c'est ce que j'ignore ; toujours est-il que le vol est l'unique *commerce*, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes, auquel ils se livrent ; c'est la seule production de leur terroir.

Après l'aveu de Camote, et surtout dans la position

où nous nous trouvions, c'est-à-dire pouvant être attaqués d'un moment à l'autre, l'amitié de l'estimable ranchero n'était pas à dédaigner; aussi m'empressai-je de renouveler la conversation, afin de tâcher de me concilier ses bonnes grâces.

— Ainsi, vous avez l'honneur d'appartenir à Huamantla, señor? lui dis-je en le saluant, ses habitants jouissent d'une grande réputation de bravoure.

— Ma foi, ils en sont dignes. Quant à moi, señor, j'habite, il est vrai, Huamantla; mais ce n'est point mon village natal. Je suis de Léon.

— Ah! de Léon! Alors vous êtes en progrès!

— Comment cela?

— Ne connaissez-vous donc point le célèbre dicton populaire sur la ville de Léon?

— Certes, répondit Camote :

En la villa de Leon
En cada casa un ladron,
Y el que no lo es
Tiene amistad con ladrones (1).

Mais où diable voyez-vous donc là un progrès?

— En ce qu'à Huamantla les deux premiers vers

(1) Dans la ville de Léon, il y a dans chaque maison un voleur, et celui qui ne l'est pas est lié d'amitié avec des voleurs.

du dicton suffisent : chez vous, ils n'y a point d'oisifs.

— Ah ! ça, c'est vrai ! répondit Camote en souriant. A Léon, on est brave ; mais il y a des paresseux, tandis qu'à Huamantla, *il paraît* que tout le monde travaille.

Ce naïf *il paraît* me donna la meilleure opinion de la discrétion de Camote.

— Et pensez-vous, señor, que nous serons attaqués aujourd'hui, lui demandai-je.

— Cela m'étonnerait beaucoup, me dit-il ; c'est justement aujourd'hui la fête du saint patron de notre village, et l'on ne fait rien ce jour-là à Huamantla.

— Béni soit votre saint patron.

Je n'avais plus besoin de Camote, je coupai court égoïstement à la conversation, et j'allumai un cigare.

Dix minutes plus tard, le cri ou clapissement d'un coyote (1) effrayé, sans doute par l'approche de notre diligence, se fit entendre à quelques pas de nous.

Camote releva vivement la tête par un mouvement semblable à celui d'un cheval de cavalerie qui entend résonner la trompette, et prêta une oreille attentive.

— C'est un coyote que nous avons manqué d'écraser, lui dis-je

(1) Espèce de loup-renard, animal extrêmement commun au Mexique ; il est fort lâche.

Le ranchero me fit de la tête un signe négatif, et sembla redoubler d'attention. Une minute après, Camote rejeta, chose inouïe ! sa cigarette à moitié consumée ; puis, croisant ses bras, se pelotonna sur lui-même, afin de se rendre le plus petit possible.

— Attention, messieurs et mesdames ! dit-il ; nous allons être attaqués.

A peine Camote achevait-il de prononcer ces paroles, qu'une épouvantable vocifération s'éleva jusqu'au ciel.

Quinze cavaliers, la figure barbouillée de suie, et recouverte, par surcroît de précaution, d'une légère cravate noire, sortirent de la montagne boisée qui se trouvait à notre droite, et entourèrent notre diligence.

Ces cavaliers, armés de sabres, de pistolets et de carabines, nous tenaient en joue, et poussaient des cris à faire honte à une bande de Hurons. Cependant la diligence avançait toujours.

— Alto, cochero ! halte, cocher ! s'écria un des cavaliers monté sur un superbe cheval noir, et qui semblait être le chef de la cuadrilla.

Le cocher, à ce qu'il paraît, n'obéit pas assez vite à cette injonction ; car le même cavalier, s'adressant à un des siens placé près de lui :

— Feu sur le cocher ! dit-il.

Une détonation de carabine retentit, et fut presque immédiatement suivie de la chute d'un corps lourd et pesant. La diligence s'arrêta aussitôt. Cette scène s'était passée si rapidement, que je n'avais pas encore eu le temps de réfléchir à la conduite que je devais tenir, lorsque je sentis plusieurs canons de carabines s'appuyer, à travers la portière, sur ma poitrine. Mes compagnons de voyage se trouvaient dans une position tout à fait semblable à la mienne, et, de même que moi, ne songeaient guère, je le crois, à en sortir par une résistance impossible.

Les *salteadores* (1), voyant à notre contenance extrêmement pacifique que leur opération avait déjà à moitié réussi, ouvrirent les deux portières, toujours avec d'horribles imprécations, et nous invitèrent à descendre. Nous obtempérâmes à cet ordre avec le plus gracieux empressement. L'obéissance devenait notre seule voie de salut.

Ce ne fut qu'après avoir mis pied à terre que je pus saisir l'ensemble de cette scène dans laquelle je me trouvais si malheureusement acteur. Les chevaux de la diligence, dételés comme par enchantement, étaient attachés aux arbres qui bordaient le pied de la montagne. Près des roues de la diligence, un homme

(1) Nom des voleurs de grande route.

se tordait de douleur au milieu d'une mare de sang; c'était notre cocher. Le sénateur Moratin, la bouche contractée, le teint blême, les yeux vitreux, ressemblait à une statue de la peur; la charmante señora Jesusita, blanche comme Atala dans le tableau de Girodet, levait au ciel ses beaux yeux pleins de larmes. L'expression de crainte motivée et du vertueux désespoir qui s'y lisait me fit mal à voir.

Doña Lucinda Flores, complètement absorbée par le soin de sa toilette, mettait le plus d'ordre possible dans ses rubans et ne semblait pas effrayée le moins du monde.

Quant aux vertueux Camote, il nageait en plein dans ses eaux, et regardait d'un œil de professeur et de critique tout ce qui se passait.

Les saltéadores, après nous avoir fait mettre en rang sur une seule ligne, commencèrent tout de suite leur opération. Deux d'entre eux, se détachant du groupe de la cuadrilla qui nous entourait, s'avancèrent vers nous, le premier son chapeau à la main, le second sa carabine épaulée, armée, prête à faire feu. L'opération du reste était des plus simples. Il s'agissait tout bonnement pour nous de retirer de nos poches l'or, l'argent et les bijoux qui pouvaient s'y trouver, puis de jeter le tout dans le chapeau que présentait le premier saltéador, sauf, en cas de

mauvaise volonté ou de négligence de notre part, à recevoir en pleine poitrine la balle qui se trouvait dans la carabine du second. Le chapeau du voleur s'arrêta tout d'abord avec une certaine complaisance devant le sénateur Moratin, qui y déposa une montre, une chaîne, quelques onces d'or et une poignée de petite monnaie d'argent ; il passa ensuite sans attendre devant la pauvre Jesusita et fit une nouvelle station devant doña Lucinda Flores, qui y mit un assez riche collier et quelques piastres. Me trouvant placé après doña Lucinda, je me hâtai d'offrir ma vieille montre d'argent et mes trente piastres de monnaie; puis frappant ensuite hardiment sur mes poches, qui ne rendirent qu'un son pauvre et mat, je me retournai, à ma droite, vers Camote, dont le tour était venu de s'exécuter. Camote ne daigna pas s'apercevoir de la carabine tout armée qui le menaçait, mais en compensation la vue du chapeau parut lui causer un profond étonnement.

— Donne ou je tire, lui dit brusquement le saltéador.

— Allons donc, s'écria Camote furieux, est-ce qu'on me vole jamais, moi, compadre (1) ! je suis Camote.

(1) Ce mot, très usité au Mexique, y est pris dans le sens de camarade ou compagnon.

— Que m'importe, répondit le saltéador, que tu sois Camote ; dépêche-toi, ou je fais feu.

— Ah çà, mais vous êtes donc un homme de *tierra a dentro* (2), qui ne connaissez rien de rien ! Faut-il que je vous répète que je suis Camote, Camote de Huamantla ! Que diable ! cela devrait vous suffire.

— Tu ne veux pas obéir ? reprit le voleur.

— Caramba ! il ne manquerait plus que cela ! Certes non !

— Eh bien, voilà pour toi ! s'écria le saltéador en appuyant brusquement le doigt sur la détente de sa carabine.

Une épouvantable détonation se fit entendre et je me trouvai enveloppé de flamme et de fumée. Etourdi par ce bruit et ce feu, je restai un moment les yeux fermés et ne sachant trop si je ne venais pas de recevoir une balle en pleine poitrine. Quelques secondes après, lorsque je regardai autour de moi, je vis, à mon extrême étonnement, Camote toujours debout à mes côtés, tandis que le saltéador qui avait fait feu gisait à mes pieds, le crâne entr'ouvert et la cervelle à découvert.

L'arme du bandit, chargée outre mesure et peut-

(1) Nom donné aux habitants de l'intérieur.

être bien aussi de mauvaise qualité, avait tué, en éclatant, le bourreau et respecté la victime. Du moins c'est ce que j'appris en entendant Camote se récrier avec dédain contre les gens qui veulent exercer un métier qui n'est pas le leur.

— Allons, tais-toi ! lui dit le cavalier au cheval noir que j'avais déjà remarqué, et qui était en effet le chef de la cuadrilla : on a eu tort de tirer sur un homme de Huamantla, c'est vrai ; mais, au total, tu n'as pas à te plaindre.

— Tiens, caramba ! vous m'y faites penser, répondit Camote. A propos, savez-vous que je l'ai échappé belle ?

Dominé par l'émotion que cette scène m'avait causée, j'étais resté un moment, je l'ai déjà dit, étranger à ce qui se passait autour de moi. Ma première pensée fut pour doña Jesusita Moratin. J'allais me retourner vers elle, lorsque, sur un signe du chef de la cuadrilla, deux bandits me saisirent par les bras et me jetèrent brusquement à terre.

— Allons, restez tranquillement *boca a baso* (la bouche en bas), ou je vous plante mon couteau dans le cœur, me dit l'un d'eux à l'oreille.

Persuadé, d'après ce qui venait de se passer, que le voleur le ferait ainsi qu'il le disait, et craignant surtout beaucoup plus un couteau qu'un fusil, dans

les mains d'un Mexicain, j'obéis sans murmurer.

L'attaque d'une diligence est, au Mexique, une chose tellement ordinaire, qu'elle est réglée d'avance, et qu'à quelques épisodes près elle a toujours lieu de la même façon. Une attaque se divise généralement en trois actes : le premier se compose de l'arrestation proprement dite de la voiture, le second du dépouillement des voyageurs, et le troisième enfin de l'inventaire des malles et des paquets. Nous en étions donc déjà heureusement au troisième et dernier acte.

La position physique dans laquelle je me trouvais, c'est-à-dire couché à plat sur le ventre, n'était pas très-favorable pour l'observation, d'autant plus qu'un saltéador, assis près de moi, et dont l'unique occupation était de me surveiller, ne cessait de jouer avec les ressorts assez mal entretenus de sa carabine. Néanmoins, je finis par relever peu à peu la tête, en usant toutefois, il faut le dire, d'une extrême circonspection dans mes mouvements. L'horizon que j'obtins ainsi, pour être très-borné, n'en fut pas plus agréable. Il se composait, de face, des deux grosses jambes de doña Lucinda, qui, placée dans la même position que moi, s'attirait de temps à autre des menaces de son gardien lorsqu'elle poussait de touchants soupirs.

— Si vous soufflez toujours aussi bruyamment, je

vais loger une balle dans votre affreuse tête! lui disait assez peu galamment le saltéador chargé de sa garde, qui se tenait à deux pas d'elle.

A gauche, je voyais le sénateur don Andres Moratin; à sa roideur et à son immobilité l'on eût dit un cadavre.

A droite, Camote, non point couché, mais assis et causant de bonne amitié avec un de nos voleurs. Quant à la pauvre señora Jesusita, il me fut impossible de l'apercevoir.

Après quelques minutes qui, du reste, me parurent fort longues, je commençai à trouver que le troisième acte péchait par sa longueur et sortait des règles de a tradition.

— Caballero, dis-je à mi-voix au saltéador assis près de moi, j'ai conservé quelques excellents cigares de la Havanne dans la poche de mon doliman, seriez-vous assez bon pour me permettre de vous en offrir un et d'en fumer un autre en causant avec vous?

— Soit, me dit le voleur; levez-vous et fumons.

Je me retournai aussitôt avec empressement et m'assis sans me faire prier.

— Choisissez, señor, dis-je au voleur en lui présentant très-poliment mon étui à cigares.

Le saltéador retira, en vrai connaisseur, le meilleur

puro de mon étui, puis, après l'avoir allumé, me présenta du feu.

— Si je vous laisse ainsi regarder ce qui se passe, me dit-il, c'est que je sais que vous êtes un étranger et que vous allez vous embarquer à Vera-Cruz pour retourner en Europe.

— Ma foi, tout cela est fort vrai, caballero, répondis-je assez étonné.

Mon saltéador avait, ainsi que ses compagnons, la figure barbouillée de suie et recouverte d'une cravate noire. Mais, ô surprise! je reconnus, attaché autour de son cou, le foulard des Indes que Salazar m'avait si adroitement emprunté, lors de mon départ de Mexico. Cette découverte fut pour moi un trait de lumière. Je fumais sans nul doute mon cigare en compagnie de mon intime et excellent ami, le seigneur Salazar lui-même. En retrouvant ainsi mon petit officier dans les grandeurs et investi d'un certain pouvoir, je me repentis de ne point m'être laissé dépouiller de mon sac de nuit, la veille de mon départ. Du reste, je dois le proclamer à sa louange, Salazar avait le cœur trop haut placé pour me garder rancune; le foulard des Indes lui étant resté, et l'arrestation de notre diligence lui offrant en perspective une part de prise, il se montrait d'une charmante humeur. Seulement l'ingrat oubliait que le beau foulard qui

ornait alors son cou avait été ma propriété, et par conséquent ne se doutait pas qu'Oreste venait de reconnaître Pylade. Mon intention, en sollicitant de Salazar, — dont je n'avais pas encore constaté l'identité, — l'autorisation de m'asseoir, n'était point uniquement de sortir de ma désagréable et ridicule position, mais bien plutôt d'apprendre ce qu'était devenue la pauvre señora Jesusita Moratin. Ce fut en vain cependant que je jetai un regard rapide autour de moi, l'aimable jeune femme du sénateur ne se trouvait plus sur la grande route. Voici, du reste, ce qui se passait, et le tableau qui se présenta à mes yeux : la diligence placée en travers du chemin, probablement pour servir, en cas de surprise, de barricade, était assaillie par une dizaine de bandits qui, le couteau à la main, éventraient les coussins et brisaient les caisses, afin de s'assurer que l'on n'y avait point caché de l'or. Derrière la diligence, c'est-à-dire au pied de la montagne dont il a déjà été parlé, deux saltéadores se promenaient, la carabine au bras, en factionnaires. Dans quel but? C'est ce dont je ne pus me rendre compte. Auprès de la diligence, gisait à terre, dans une mare de sang qui s'agrandissait de minute en minute, notre infortuné cocher. Il poussait de temps en temps un faible soupir, puis demandait, en invoquant le Ciel, qu'on lui donnât à boire. Quant

au saltéador qui s'était si maladroitement fait sauter la cervelle en tirant sur l'obstiné Camote, on avait déjà jeté son cadavre au fond du précipice opposé parallèlement à la montagne, et au bord duquel nous nous trouvions.

— Est-ce que l'on ne pourrait pas donner un verre d'eau à ce malheureux qui se meurt? demandai-je humblement à Salazar en lui indiquant du doigt notre cocher, dont un nouveau et douloureux soupir venait de frapper mes oreilles.

— Peuh! fit mon ami Salazar avec indifférence, il a si peu de temps à vivre! ça serait se déranger inutilement.

— Cela lui épargnerait du moins une dernière souffrance.

— Soit; qu'on lui donne à boire. Eh! eh! l'ami, continua Salazar en s'adressant au saltéador chargé de la surveillance de don Andres Moratin, surveillance que l'extrême obéissance et l'immobilité complète du sénateur rendaient à peu près inutile; eh! l'ami, va donc donner quelques gouttes d'eau-de-vie à cet homme que tu as tué.

Le saltéador se dirigea aussitôt, sans répondre, vers le cocher.

— Tiens, dit-il en le considérant, c'est mon ami Syrilo!

Le blessé releva péniblement la tête.

— Qui me parle ? dit-il d'une voix faible. A boire, pour l'amour de Dieu !

— Caramba, c'est un ami, et même un ami intime, répondit le saltéador. A Mexico, nous nous tutoyions. Et ta femme Conception ! comment se porte-t-elle ?

— Bien. Mais à boire !

— Brave femme que cette Conception ! Dis donc, Syrilo, c'est pourtant moi qui t'ai mis dans ce triste état ! ajouta le saltéador en présentant une gourde pleine d'eau-de-vie au blessé, gourde que celui-ci saisit d'une main tremblante et porta avidement à ses lèvres. Ma foi, j'ai tiré sur toi sans te connaître... Je ne savais pas que tu fusses cocher... Aussi, pourquoi diable n'as-tu pas arrêté tout de suite tes chevaux quand on t'en a donné l'ordre ?

— Je dormais, répondit plus ferme le cocher en posant près de lui la gourde d'eau-de-vie.

— Ah ! tu dormais ! Alors, il n'y a dans tout cela de la faute à personne ; c'est un simple quiproquo, *inadvertencia*, dit le voleur.

— Je n'en ai pas moins une balle dans la poitrine.

— Comment ! dans la poitrine, s'écria le saltéador indigné... Je puis cependant te jurer sur Notre-Dame-

de-Guadeloupe, que je ne voulais pas t'attraper à la poitrine.

— Regarde, répondit le blessé en entr'ouvrant péniblement sa veste.

— C'est pourtant vrai, dit le saltéador après avoir considéré en connaisseur la blessure de Syrilo, c'est en pleine poitrine! Eh bien! parole d'honneur, je te visais à la tête... mais, je le vois, j'ai tiré avec trop de précipitation et mon coup a baissé.

— Crois-tu que j'aie encore longtemps à vivre? demanda le blessé avec cette stoïque indifférence que montre toujours le Mexicain à l'approche d'une mort inévitable.

— Oh! tranquillise-toi! un quart d'heure tout au plus. Le cœur m'a semblé touché.

— Puisqu'il me reste encore un quart d'heure devant moi, donne-moi une cigarette.

— Tiens! c'est une bonne idée. J'ai justement d'excellent tabac de contrebande.

Le saltéador se mit aussitôt à rouler deux cigarettes, et le cocher porta de nouveau la gourde à ses lèvres.

Vingt fois il m'est arrivé de voir mourir aussi tragiquement des Mexicains. Chez tous j'ai retrouvé cette même indifférence vis-à-vis de la mort.

Le saltéador ayant allumé la cigarette que deman-

dait Syrilo, se pencha vers son ami pour la lui donner.

— Ah! diable! tu devrais bien essayer de te retourner sur ton côté droit, lui dit-il.

— Je me trouve mieux ainsi!

— C'est possible; mais tu vas tacher de sang ta ceinture, et je ne pourrai plus m'en servir après ta mort, Voyons, Syrilo, sois bon garçon, et par amitié pour moi, retourne-toi sur ton côté droit.

— Aide-moi donc, répondit le blessé avec une résignation incroyable.

Le saltéador saisit aussitôt le pauvre Syrilo dans ses bras et le coucha brusquement à droite. Le malheureux poussa un hurlement de douleur.

— Là, calme-toi, c'est fait, lui dit le saltéador.

— Mais... je... me... meurs.

— Caramba! en quoi cela t'étonne-t-il? C'est naturel. Ne désires-tu plus rien *encore?*

— Oui... répondit Syrilo d'une voix étranglée. Je voudrais... je voudrais me confesser.

— Où trouver un prêtre?... Ah! une idée. Confesse-toi à moi, Syrilo, et je redirai ta confession au curé de Buebla, où je serai dans quelques heures.

— Merci..... merci..... je veux bien... écoute.

— Dépêche-toi! s'écria le saltéador. Tu es une bonne nature, je le sais; mais ton tempérament est

vif, et ta confession doit être longue... Voyons, je suis prêt et j'écoute ; parle.

— J'ai... j'ai... tué d'un coup de couteau..., il y a... il y a quinze jours..., mon... mon...

— Va donc !

— Mon... frère ! acheva de dire le blessé d'une voix sourde.

— Ah ! c'était toi ! Vrai, je m'en étais douté... Tu es si vif... Continue.

— Il m'avait... volé mon cheval gris.

— Oh ! alors, c'est différent. Du reste, ton frère était d'un caractère sournois. Ensuite...

— Ensuite... j'ai... Oh ! mon Dieu !... Jésus Maria... je meurs, s'écria Syrilo en se roulant sur la route.

— Il est bien mort, dit le saltéador en lui mettant la main sur le cœur, le sang l'a étouffé. Un brave et loyal garçon que ce Syrilo, il me faisait toujours rire.

Après cette courte oraison funèbre prononcée en l'honneur de son ami, le saltéador retira la ceinture de Syrilo, et se mit à fouiller dans les poches du défunt.

Pendant cette lugubre scène, les saltéadores avaient achevé leur besogne, et assis sur la route fumaient leur cigare.

— Pourquoi nous retient-on si longtemps! demandai-je à Salazar.

— Je l'ignore, me répondit-il. Probablement que le capitaine est occupé.

— Holà, *caballeros !* s'écria en ce moment un des deux factionnaires placés au pied de la montagne, le capitaine ordonne qu'on se prépare à monter à cheval.

Les saltéadores se levèrent aussitôt et s'empressèrent d'aller serrer les sangles de leurs chevaux.

— Allons, *boca a bajo*, me dit rapidement Salazar à demi-voix, voici le capitaine.

Malgré la promptitude que je mis à reprendre ma première position, je n'en eus pas moins le temps d'apercevoir le capitaine. Il sortait de derrière un rocher de la montagne et donnait le bras à la charmante Jesusita Moratin.

Craignant de faire naufrage au port, c'est-à-dire de m'attirer quelques désagréments de la part des *caballeros* (comme avait dit le factionnaire) au moment où j'allais être débarrassé à tout jamais de leur compagnie, je gardai une immobilité complète et n'essayai plus de voir ce qui se passait autour de moi. J'entendis seulement un cliquetis de fourreaux de sabre et d'éperons, que j'attribuai aux préparatifs du départ.

— Señores, cria alors une voix vibrante et sonore qui me fit tressaillir, que personne de vous ne bouge et ne quitte sa position avant une demi-heure. Je laisse ici un *caballero* chargé de faire exécuter cet ordre ; malheur à celui qui l'enfreindrait !

Après une pause de quelques secondes, la même voix reprit, mais cette fois avec une intonation toute différente :

— En avant, au galop !

Malgré le mauvais état du terrain et le danger qu'il présentait, les salteadores obéirent sans hésiter et firent retentir les pierres de la route sous les fers de leurs chevaux.

— Allons, levez-vous, don Pablo, me cria Camote. Le *caballero* qu'on laisse ici pour vous surveiller n'existe qu'à l'état de ruse et de mensonge. Quand on a déjà été dévalisé seulement trois ou quatre fois, on ne tient plus compte de cette recommandation.

Persuadé avec quelque raison, je le crois, que Camote devait être expert en pareille matière, je n'hésitai pas à suivre son conseil, et d'un bond je me mis sur pied. En effet, tous les voleurs avaient disparu.

En me retournant pour aller avertir de ce départ

le sénateur Moratin et doña Lucinda Flores, je me trouvai face à face avec doña Jesusita. La jeune femme était d'une affreuse pâleur ; mon regard la fit tressaillir, et elle porta vivement son mouchoir à ses yeux.

— En bien, señora, lui dis-je en affectant un air de gaieté bien loin de mon cœur, nous en voilà quittes pour tout le reste du voyage. Doña Jesusita voulut me répondre, mais sa voix étranglée trahit sa volonté ; elle se contenta de me faire de la tête un signe affirmatif en essayant de sourire.

Après l'avoir saluée, j'allai aussitôt trouver le sénateur. Il présentait toujours la même roideur inanimée.

— Holà ! seigneur Moratin, lui criai-je en le secouant rudement par le bras, levez-vous, il n'y a plus de danger.

Le sénateur tourna alors seulement la tête, mais avec une telle précaution, que je ne pus m'empêcher de sourire. On eût dit une tortue effrayée. Enfin, après avoir regardé vingt fois autour de lui avec un soin extrême, il se décida à se lever.

Quant à doña Lucinda Flores, elle poussa un horrible cri de désespoir lorsque je touchai légèrement de mon doigt sa robuste épaule.

— Grâce, grâce, señores ! s'écria-t-elle ensuite en sanglotant. La mort, soit, mais plus d'outrages !...

— Remettez-vous, señora, je vous en prie, lui dis-je, et croyez que rien n'est aussi loin de ma pensée que de vous offenser...

— Infâmes ravisseurs ! abuser ainsi d'une pauvre femme...

— Mais, señora, je ne suis pas un ravisseur... et Dieu m'est témoin que je ne songe à abuser de quoi que ce soit ; je viens...

— Laissez-moi, ou je me roule dans le précipice.

— Eh ! que le diable vous emporte ! m'écriai-je furieux ; et je m'en fus aider le calme Camote à atteler de nouveau les chevaux à la diligence.

Les traits ayant été non pas dételés, comme je l'avais cru d'abord, mais bien coupés, nous eûmes assez de mal à terminer notre tâche ; nous en vînmes cependant à bout, et j'annonçai aussitôt à mes compagnons de voyage que nous allions repartir. Camote s'était généreusement offert à nous servir de cocher jusqu'à Huamantla.

Cette annonce ne fut point perdue, à ce qu'il paraît, pour doña Lucinda Flores, car la grosse femme se leva promptement.

— Où suis-je! où sont-ils? est-ce un rêve? s'écria-t-elle avec désespoir en regardant d'un air effaré autour d'elle.

— Señora, nous partons, lui dis-je.

Doña Lucinda monta, sans me répondre, dans la diligence, suivie par la femme du sénateur. Quant à ce dernier, il reprit son ancienne place dans la voiture sans prononcer une seule parole. La peur semblait l'avoir paralysé.

Camote, sur ma réponse affirmative que nous étions prêts, fouetta les chevaux, et nous nous mîmes en route.

Un silence glacial, à peine interrompu par quelques soupirs de doña Lucinda, régna d'abord dans notre petit intérieur. Enfin le sénateur Moratin, après avoir regardé à vingt nouvelles reprises à travers la portière, ouvrit une large bouche, puis, en retirant deux onces d'or qui y étaient cachées, s'écria avec emphase :

— Voyez ce que c'est que d'avoir du sang-froid et de ne point perdre la tête!... Ma femme et moi sommes jusqu'à la fin de notre voyage à l'abri du besoin.

Je me hâtai de complimenter le sénateur sur son heureuse adresse :

— Seulement vous jouiez gros jeu, ajoutai-

je ; car si l'on se fût aperçu de votre ruse, l'on vous eût fusillé sur-le-champ.

— Bah ! me répondit-il en devenant, de blême qu'il était, livide, il faut savoir risquer. Du reste, nous n'avons que peu à nous plaindre des voleurs; ils ont été fort polis. N'est-ce pas, Jesusita?

La jeune femme, ainsi interpellée par son mari, releva la tête, et le considérant avec des yeux brillants, lui répondit d'une voix sèche et méprisante :

— Vous êtes un lâche, señor.

— Allons donc, vous êtes en délire! s'écria le sénateur surpris au-delà de toute expression.

Puis, après un moment de silence, il reprit, en regardant à son tour sa femme avec fureur :

— Est-ce que...., Jesusita...., vous auriez à vous plaindre de ces voleurs?

A cette question, Jesusita ne répondit que par un regard de souverain mépris.

— *Caramba*, señor, me hâtai-je de dire, madame a bien le droit d'être indignée, on l'a violemment forcée de se mettre *boca a bajo*..... Du reste, j'ai eu l'honneur d'être plus spécialement que vous son compagnon d'infortune, car je suis resté tout le temps à ses côtés...

— Alors, c'est qu'elle est encore sous l'empire de la peur, me répondit don Andres, son caractère est

ordinairement d'une douceur angélique.... Voyons, Jesusita, calmez-vous et ne craignez rien... Ne suis-je pas là pour vous défendre?.... et puis tout danger n'est-il pas passé?

En ce moment le galop d'un cheval se fit entendre à une très-petite distance de nous, et peu après une voix rude et impérieuse s'écria :

— *Alto hay, cochero! o te mato* : Arrête là, cocher! ou je te tue.

La diligence devint immobile. Camote ne dormait pas.

— Señora, dit le nouvel arrivant, un de nos anciens voleurs, en s'adressant directement à Jesusita, je viens de la part de mon capitaine vous demander une bague de diamants que vous portez au doigt et que l'on a oublié de vous prendre.

— Répondez, señor, dit Jesusita en se tournant vers son mari.

Mais le sénateur tremblait tellement qu'il ne put, malgré ses efforts, prononcer une seule parole. Ses dents claquaient, et une sueur froide perlait sur son front.

— J'attends, señora? reprit le saltéador en poussant son cheval tellement près de nous que ses naseaux touchaient la portière.

— Señor, répondit Jesusita d'une voix ferme et

brève, vous n'êtes qu'un pauvre coquin et qu'un triste menteur. Votre capitaine ne vous envoie pas près de moi, et vous n'aurez point la bague que vous demandez.

Cette réponse, qui me parut plus fière que prudente, dompta cependant le saltéador.

— Mais, señora, reprit-il d'un ton humble et soumis, que dirai-je à mon capitaine?...

Doña Jesusita sembla hésiter; puis, s'emparant tout à coup, par un brusque mouvement, d'une simple bague en cheveux qui entourait le doigt de son mari, elle la tendit, à travers la portière, au saltéador :

— Vous direz à votre capitaine que cette bague est tressée avec mes seuls cheveux, et que je désire qu'il la conserve en souvenir de sa générosité envers moi... Que, quant à la bague en diamants que vous me réclamez faussement, en son nom, je la garde pour la donner, en offrande, à la patronne du couvent de Tabasco, dans lequel j'entrerai comme novice d'ici à un mois... Allez.

Le saltéador s'inclina humblement en recevant la bague des mains de Jesusita.

— C'est égal, mon pari de cent piastres est perdu, murmura-t-il à demi-voix et comme se parlant à lui-même; puis ramenant sa bride et piquant son cheval

avec d'énormes éperons mexicains qu'il portait attachés à une belle paire de bottines en cuir de Cordoue, il s'en alla rejoindre sa cuadrilla.

— Ma chère Jesusita, s'écria le sénateur lorsque le bruit du galop du cheval que montait le saltéador s'éteignit dans le lointain, vous avez été sublime d'audace et d'à-propos..... votre histoire du couvent surtout m'a semblé merveilleusement trouvée...

— Ce n'est point une histoire, señor, ou du moins si c'en est une elle se réalisera.

— Bon! voilà la peur qui vous reprend et vous fait encore déraisonner! répondit le sénateur. Puis, m'adressant la parole, le seigneur Moratin ajouta : Que pensez-vous, señor, du procédé de ce brigand mexicain, qui abandonne un magnifique diamant de grand prix pour une bague en cheveux de nulle valeur? Est-ce galant? Est-ce caballero? Est-ce mexicain?

Pendant que le sénateur s'extasiait sur la magnanimité de ces misérables saltéadores, la diligence s'arrêta : nous venions d'arriver à Huamantla.

Camote, après être descendu, non sans peine, de son siége, car sa blessure s'était rouverte, vint nous présenter ses adieux :

— Je regrette beaucoup que nous n'ayez point été dévalisés par des gens de Huamantla, nous dit-il, cela

vous eût épargné bien du temps et de l'ennui. Il n'y a pas, voyez-vous, une plus détestable race, dans les arts, que celle des amateurs.

Le soir de cette même journée nous arrivâmes sans encombre à Perote, où le cocher que nous avait procuré Camote nous quitta. A Perote, le maître de l'hôtel, qui se trouva heureusement être un Français de ma connaissance, me prêta une quinzaine de piastres pour achever mon voyage.

— Dites-moi, monsieur Paul, me demanda-t-il le soir en m'accompagnant jusqu'à ma chambre, quelle est donc cette histoire de... violence arrivée à une de vos voyageuses?

— C'est une absurdité; il ne s'est rien passé de semblable.

— Pourtant la grosse femme pleure comme une Magdeleine et demande un confesseur.

— Comment, la grosse femme?

— Eh bien oui, cette grosse vilaine Lucinda; elle prétend qu'elle a été... emmenée par vos voleurs.

— Oh! quant à cela, c'est malheureusement vrai, répondis-je gravement.

— Ah! bah! pas possible!... Quels réprouvés que ces saltéadores!

— C'est le mot. Bonne nuit.

Pendant les deux jours que dura encore notre

voyage, aucun nouvel incident ne se présenta. Doña Jesusita, presque toujours morne et abattue, se livrait par moments à des accès d'une gaîté étrange et qui m'épouvantait. Rien, si ce n'est sa beauté, ne me rappelait plus en elle cette jeune femme au regard si doux et si calme, au maintien si placide et si virginal, qui était montée avec moi en diligence à Mexico.

Nous venions de dépasser Manantial, village situé à environ deux lieues de la Vera-Cruz, il faisait une chaleur étouffante, et les chevaux n'avançaient que péniblement dans un chemin brûlant et sablonneux; tout se taisait dans la nature. Le sénateur Moratin et doña Lucinda Flores, accablés par cette température de fournaise, dormaient d'un lourd sommeil. Doña Jesusita, dont le regard vague et fixe en même temps décelait de graves pensées, sembla sortir d'un songe et m'adressa tout à coup la parole:

— Señor, me dit-elle, je ne sais qui vous êtes..., mais vous me semblez loyal..., et puis vous le connaissez... Ecoutez-moi, je vous en conjure, sans m'interrompre, et ne me répondez pas après m'avoir entendue... Si jamais vous le revoyez, dites-lui que je me retire dans un couvent... parce que je l'aime, lui, entendez-vous?... parce que je l'aime, et qu'il a besoin que l'on prie pour son salut.

Je m'inclinai silencieusement devant la jeune femme : mille pensées me vinrent à l'esprit, pensées que je repoussai avec énergie et sans vouloir m'y appesantir. Il y a dans le cœur humain des mystères que l'on doit éviter de sonder sous peine d'être aveuglé par une funeste lumière.

Une heure plus tard nous arrivâmes à Vera-Cruz, et je pris congé de doña Jesusita dont je n'ai plus jamais depuis lors entendu parler.

Suivi d'un cargador, ou porte-faix, chargé de mon petit sac de nuit, je me rendis à l'hôtel.

— Eh bien ! señor, me dit le propriétaire, avez-vous été volé en route ?

— Parbleu, cela va sans dire.

— Vous avez peut-être éprouvé une grande perte ?

— Oh ! du tout ! fort insignifiante, au contraire ; j'avais envoyé mes malles d'avance par les arrieros (muletiers), et les voleurs n'ont eu de moi qu'une trentaine de piastres.

— Sans compter probablement les effets qui se trouvaient dans votre sac de voyage ?

— C'est ce que j'ignore encore ; ces effets étaient de si peu de valeur que je n'y ai pas regardé.

— Il faut voir, dit l'hôtelier en prenant ma valise

sur le lit où l'avait déposée le cargador. Tiens, ajouta-t-il, le cadenas en est brisé, et cependant elle semble pleine !

L'hôtelier retourna ma valise et la secoua. A notre grand étonnement, une pluie de piastres s'en échappa et inonda la chambre. Je les ramassai une à une, puis je les comptai. C'était juste la somme que j'avais prêtée au capitaine Bravaduria la veille de mon départ de Mexico, et qu'il m'avait promis de me rendre avant quatre jours.

EL MONTE.

I

La passion qui domine chez le Mexicain est sans contredit celle du jeu. Qu'un malheureux lepero (1) ait laissé sa paresse l'emporter sur son appétit, et qu'après quarante-huit heures d'une rude abstinence le hasard de la Bohême jette à ses pieds quelques réaux, on peut être assuré que si son jeu de carte est usé et hors de service, il ira en acheter un autre de préférence à des aliments.

Je suis assez porté à croire que le Mexicain peut

(1) Le *lepero* est le lazzarone mexicain.

vivre sans manger, mais je suis on ne peut plus certain qu'il ne pourrait vivre sans jouer. Du reste, cette passion s'explique très-bien chez lui par une suprême paresse que trouble continuellement, et sans jamais la vaincre, une extrême cupidité.

Lorsque j'arrivai à Cosala (1), cette ville était partagée en deux camps de joueurs, dont le premier avait pour chef une espèce d'Indien métis nommé Tecualtiche, et le second un Mexicain pur sang du nom de Cota. Ce Tecualtiche, qui, à défaut de nom propre, se contentait de celui de son village, était arrivé un beau matin à Cosala monté sur un âne maigre et boiteux, et n'ayant pour tout habillement qu'une vieille couverture de laine trouée à faire envie au doyen des manteaux de l'université de Salamanque. Sa fortune, négligemment renfermée dans le coin d'un mouchoir de coton qui lui tenait lieu en même temps de secrétaire et de chapeau, se composait de quelques réaux suspects et d'une piastre dont on n'eût pu mettre en doute que le poids légal, sa couleur terne prouvant déjà sans réplique qu'elle était de zinc et de plomb. Quant à l'âne qui lui avait servi à faire son entrée dans la ville, il fut, peu de jours après, réclamé par un marchand de fruits, son légitime propriétaire.

Par un hasard assez singulier et que nous n'avons

(1) Ville du département de Sinaloa, située à environ 400 lieues de Mexico.

pas le mérite d'inventer, quelques heures avant l'arrivée du Tecualtiche à Cosala, une scène assez curieuse se passait à trois ou quatre lieues de ce Réal (1).

Deux Mexicains, dont l'un pâle et chétif marchait péniblement à pied, et l'autre grand et robuste était monté sur un assez bon cheval de voyage, se rencontrèrent suivant chacun une route inverse dans un sentier rapide et étroit. L'homme à pied portait un costume sinon tout à fait délabré, du moins manquant entièrement d'harmonie. Un vaste chapeau de poil de vigogne, qui pouvait valoir à peu près une once, ombrageait sa petite tête plate et jaune; seulement le galon d'or qui entourait jadis les bords de ce chapeau avait été décousu : était-ce misère ou sordide avarice de la part de son propriétaire, c'est ce qu'un physionomiste eût été fort en peine de décider, l'expression à la fois fière et humble du voyageur laissant toute latitude possible aux suppositions. Le reste de son costume se composait d'une veste d'indienne tellement vieille et usée, qu'un mendiant aurait dédaigné de la ramasser sur la route. Le pantalon ne valait guère mieux que la veste : deux fois trop large et beaucoup trop long, il ne provenait certes ni d'un

(1) On nomme Réal les villes où le gouvernement fait frapper monnaie.

crédit ni d'un achat et devait être toute une histoire. De dessous ce pantalon on voyait, à partir des genoux, une magnifique paire de *botas vaqueras* admirablement brodées en or et en argent, qui eussent fait naître l'idée d'un crime dans la cervelle d'un *techuguino* ou dandy pour s'en rendre possesseur. Ces *botas vaqueras*, qui impliquaient avec elles l'idée d'un cheval, retombaient cependant sur une mauvaise pair de souliers déchirés et tout à fait dénués d'éperons. La bota vaquera de la jambe gauche était maintenue par une jarretière de s ie terminée en frange d'or; celle de la jambe droite, dans laquelle les Mexicains passent leur poignard, afin de l'avoir toujours à portée pour se délivrer d'un lazo (1) ennemi, était nouée avec un morceau de ficelle de pita ou fil d'aloès, et retenait un assez vilain couteau de cuisine. Du reste, quoique l'accoutrement de ce voyageur donnât champ aux conjectures, son visage était plus extraordinaire encore et devait appeler bien autrement l'at-

(1) Le *lazo*, d'où vient le verbe mexicain *lazar* est une longue courroie, ou corde, lourde et flexible, terminée par un nœud coulant, au moyen de laquelle les Mexicains attrapent, avec une grande adresse, les chevanx sauvages à la course. Le lazo sert également d'arme offensive. Beaucoup de cavaliers espagnols ont perdu la vie, par le lazo, dans les guerres de l'indépendance.

tention. Ses yeux ternes et sans vie étaient d'une fixité étrange: on eût dit les yeux d'un cadavre galvanisé. Leur regard eût été pour un observateur l'indice certain d'un idiotisme complet ou d'une force incroyable de volonté concentrée en elle-même. Son nez était aquilin; sa bouche petite avait des lèvres très-minces et recourbées légèrement à leurs extrémités par une expression habituelle de raillerie ou de dédain.

Quant au cavalier, habillé assez correctement pour un voyageur, il ne présentait rien d'extraordinaire dans sa personne. Il eût été impossible de lui assigner un rang social. C'était tout bonnement un vrai Mexicain, aux yeux, aux cheveux et à la barbe noirs, à la figure basanée et expressive.

— Holà ! compadre, dit l'homme à pied en s'adressant au cavalier, où donc allez-vous ainsi ?

— Au port de Mazatlañ, dit le cavalier, et vous ?

— Moi, compadre, mon intention est de me rendre au Réal de Cosala, mais je crains fort que la fatigue ne me laisse mort sur la grande route.

— Que Dieu vous garde ! mais aussi pourquoi diable allez-vous à pied ?

— Je vous assure que ce n'est pas par pure fantaisie, car j'avais encore un cheval avant-hier.

— Et on vous l'a volé ?

— Non, je l'ai perdu.

— Ah bah ! » dit le cavalier avec une parfaite indifférence. Puis, piquant sa monture de l'éperon pour continuer sa route, il ajouta, avec cette courtoisie tellement naturelle à tous les Mexicains, qu'un lepero subitement enrichi devient en vingt-quatre heures un véritable grand seigneur : « Ce que vous me racontez là, señor, m'affecte véritablement, croyez-le bien.

— Hélas, oui ! répéta piteusement le piéton, je l'ai perdu..... sur un coup de monte (1) ! »

(1) Quelques lignes d'explication deviennent nécessaires pour bien faire comprendre le jeu du monte, dont il sera souvent parlé dans cette esquisse de mœurs. Le monte n'est à proprement parler, qu'un lansquenet réglé, c'est-à-dire qu'on ne se sert que d'un seul paquet de cartes, et qu'à chaque coup les cartes sont taillées de nouveau. Le ponteur est libre de choisir la carte qui lui convient et d'y poser son enjeu. L'extrême simplicité de ces combinaisons pourrait faire croire que l'adresse est aussi inutile à ce jeu qu'à celui de pair ou d'impair ; et cependant il n'en est rien. On trouve des Mexicains dont la subtilité est tellement développée, la mémoire si rapide et si prodigieuse que, s'ils parviennent à biseauter, à l'avance, les jeux de cartes dont se sert le banquier, ils peuvent ensuite, grâce à une puissance incroyable d'habitude, même lorsque l'on a coupé, désigner par ordre toutes les cartes d'un paquet, sans se tromper une seule fois. Du reste, la mauvaise foi au jeu est autorisée au Mexique, ainsi que l'était le vol à Lacédémone. On n'y est impitoyable que pour les maladroits.

Le cavalier, qui était déjà reparti, arrêta son cheval, et retournant la tête :

— Quel était le coup? demanda-t-il avec intérêt.

— Je jouais sur le *siete be bastos* contre la *zota de copa.*

— Une bonne carte, cependant, que le siete de bastos.

— Je l'avais cru jusqu'à ce jour; cependant, il paraît que la zota vaut mieux encore. Mais je pense à une chose, compadre: j'ai gagné ce matin trois onces d'or à l'hôte chez lequel j'ai passé la nuit, ce qui ne m'empêche pas de me traîner tristement à pied; voulez-vous me vendre votre cheval ?

— Merci, dit le cavalier en reprenant sa bride.

— Alors voulez-vous le jouer, je crois que j'ai heureusement un jeu de cartes dans une de mes poches !

Pour la seconde fois le cavalier retint son cheval.

— C'est que, voyez-vous, señor, dit-il, je crois avoir emporté aussi, par mégarde, un jeu de cartes dans le fond de mon chapeau... et j'ai la mauvaise habitude de ne pouvoir jouer qu'avec mes propres cartes.

— Mais qu'à cela ne tienne, cher compadre....

nous ne nous servirons que de vos cartes... seulement, je les taillerai...

— Vous êtes un caballero plein de savoir vivre et du meilleu raccommodement! répondit le cavalier, qui, mettant aussitôt pied à terre, non seulement retira de son chapeau le jeu de cartes annoncé, mais en trouva encore deux autres dans les fontes de ses pistolets.

Les deux amis de fraîche date s'assirent alors à l'ombre d'un rocher, et la partie des trois onces contre le cheval et son harnachement commença.

Cinq minutes après, le petit Mexicain chétif, se levant, dit à son compagnon :

— Compadre, vous avez perdu, et le cheval m'appartient !

— Ne me donnerez-vous pas ma revanche ?

— Comment donc ! mais ce que vous me demandez là est de toute justice. Que voulez-vous jouer ?

Cette demande, si naturelle, sembla cependant embarrasser beaucoup celui à qui elle était adressée.

— Ah, diable ! dit-il, c'est que je n'ai sur moi, pour toute fortune, que trois paquets de cartes, une douzaine de cigares et un vieux chapelet...

— Pauvre compadre, dit le gagnant d'un air de profonde sympathie, soyez assuré qu'à mon tour je compatis bien sincèrement à votre malheur. Nous

remettrons donc, si vous le trouvez bon, votre revanche à notre première rencontre.

— Et n'avoir rien à jouer, répéta l'ex-cavalier, rien... rien... à moins de me jouer moi-même.

— Tiens... tiens, compadre, mais voici que vous m'ouvrez une idée !...

— Comment cela... vous m'accepteriez pour enjeu ?

— Pourquoi pas ?

— Votre seigneurie plaisante vraiment avec une grâce infinie.

— Mais du tout, cher ami, je ne plaisante pas.

— Alors, puisque vous parlez sérieusement, veuillez m'apprendre, je vous prie, ce que vous feriez de moi si le sort vous favorisait ?

— Mon exellent compadre, je ferais de vous, dans ce cas-là, sauf votre respect, un magnifique domestique... car, à présent que j'ai un cheval, un domestique devient indispensable... Pensez donc combien cela serait mortifiant pour mon amour-propre si j'étais forcé d'entrer seul et sans suite à Cosala, tout comme un pauvre diable d'aventurier.

— Caramba, señor, voilà une idée qui me ravit.... et j'accepte.

— Très-bien ; vous êtes sans contredit le plus galant joueur qu'il soit possible d'imaginer. Asseyez-

vous donc sur ma couverture, vous serez plus à l'aise..... et commençons.

— Vous me voyez tout confus de vos aimables procédés et du mal que je vous donne, dit le perdant en s'asseyant sur le zarape (1) de son partener, mais, avant de commencer cette seconde partie, permettez-moi, caballero, de vous soumettre une observation.

— Avec plaisir.

— C'est que je ne puis, vous le comprenez, malgré le charme de votre société, me jouer à perpétuité, je crois qu'il serait bon de fixer une époque.

— Vous parlez d'or, cher compadre, et pour vous prouver le cas que je fais de votre personne, je vous joue deux mois de votre temps contre mon cheval... cela vous met à une once et demie par mois.

— Galant et généreux jusqu'au bout! s'écria le grand Mexicain avec effusion.

Cette seconde partie prouva que la fortune n'est pas toujours aussi capricieuse qu'on veut bien le dire, car le pauvre cavalier démonté perdit encore.

— Ton nom? lui demanda aussitôt, avec arrogance, son partener, dont l'insidieux laisser-aller avait disparu.

(1) Couverture de laine de fabrication indigène, et dont le Mexicain se sert en guise de manteau. Il y a des zarapes aux dessins admirables qui coûtent plus de cinq cents francs.

— Jose, señor.

— Sais-tu soigner les chevaux ?

— Si, señor.

— Te connais-tu en cuisine ?

— Un peu, señor.

— Tu es fidèle ?

— Si, señor.

— Économe, honnête homme, discret et actif !

— Si, señor.

— C'est bien ! du reste, si je te fais toutes ces questions, c'est que je te paie assez cher pour prétendre être bien servi. A présent, si je suis content de toi pendant le temps que tu seras à mon service, je te promets, mon garçon, de te jouer encore deux autres mois. Mais il se fait tard, et il faut que j'arrive avant la fin du jour à Cosala ; marche vivement. Ah ! à propos, Jose, je me nomme don Pedro Cota ! »

Jose, plein de résignation, s'inclina sans répondre, et se mit à suivre, sans se permettre un murmure, son nouveau maître et son ancien cheval.

Pendant ces deux ou trois heures qui s'écoulèrent après cette scène, Cota, crainte de compromettre sa dignité de maître, n'adressa pas une seule fois la parole au pauvre Jose ; ce ne fut qu'au moment de franchir le ruisseau qui passe au pied de la ville de Cosala, qu'il rompit son orgueilleux silence pour lui or-

donner de marcher tout contre son cheval, afin que chacun pût voir qu'il était son domestique.

De cette précaution unie au soin que prit Cota de se redresser noblement sur sa selle et de faire sonner quelque peu, dans les poches de son calzonera, ses trois onces d'or, il résultat qu'il put demander l'hospitalité dans la plus belle maison de la ville, et qu'il fut aussitôt admis sur le pied de l'égalité. Dès ce moment, grâce au laisser-aller mexicain, il venait de conquérir son entrée dans la société des mineurs cosaltecos, dont quelques-uns passent, avec raison, pour être millionnaires.

La ville de Cosala, l'une des plus importantes du département de Sinaloa, située à plus de 400 lieues nord-ouest de Mexico, et à 60 ou 70 lieues nord-est du port de Mazatlan, est fort peu connue encore et mérite quelques lignes de description. Je ne crois pas qu'elle ait été visitée, depuis sa fondation, par plus de cinq ou six Français. Enfouie au fond d'une verte vallée et entièrement cernée par une barrière de montagnes, elle n'a dû son existence qu'aux mines d'or et d'argent que renferment les flancs des géants de granit qui l'entourent. Les premiers aventuriers espagnols qui osèrent pénétrer à travers les forêts réputées inextricables de San Dimas jusqu'à la vallée où s'élève aujourd'hui Cosala, construisirent quelques

cabanes temporaires sur cet emplacement, afin de pouvoir, une fois sortis de leur mines, trouver un abri à leurs fatigues, car ces aventuriers, manquant des ressources et des instruments nécessaires à une exploitation sérieuse, s'inquiétaient naturellement fort peu de l'avenir. Les recherches et les travaux de ces aventuriers furent cependant couronnés d'un tel succès, que peu à peu ils abandonnèrent leurs cabanes et se bâtirent des maisons. Ils avaient de l'or à garder et à défendre. La renommée des merveilleuses richesses trouvées à Cosala ne tarda guère à franchir les Cordillières, et le gouvernement espagnol se hâta d'envoyer des agents pour y percevoir la dîme royale. Dès lors, la ville fut fondée, et son accroissement subit la mit presque au rang des capitales. Après l'expulsion des Espagnols, Cosala vit sa grandeur diminuer de jour en jour ; quelques années plus tard on connaissait à peine son existence. La population de cette ville, lorsque j'y arrivai, s'élevait à peine à huit ou dix mille âmes, en comprenant dans ce chiffre les ouvriers mineurs. Ces ouvriers mineurs, qui presque tous ne doivent leur vocation qu'à certains démêlés antérieurs avec la justice, donnent une physionomie originale et une animation toute particulière à la ville. A peine sont-ils possesseurs de quelques centaines de piastres, qu'ils s'empressent de descendre de

leurs montagnes dans la plaine. Ils ont hâte de se dédommager de leurs privations, et Dieu sait quelle épouvantable revanche ils prennent alors. Leurs amours, leurs orgies effrénées absorbent les moments qu'ils ne passent pas au jeu. Mais le jeu est leur passion dominante : l'on a vu parfois tel simple ouvrier mineur, arrivé la veille avec plus de 1,000 piastres, se retrouver le lendemain réduit à emprunter un médio (1) pour souper. Seulement ce mineur, avant d'en être réduit à cette extrémité, a passé par toutes les péripéties de l'amour et du crime, et il est fort rare qu'il retourne à ses travaux souterrains sans être couvert du sang de quelque ami ou de quelque rival. Quelquefois aussi, dans ces cas-là, le mineur, ne trouvant pas une compensation suffisante à plusieurs mois de rudes travaux dans une seule journée d'orgie, prend le chemin des écoliers pour revenir à ses montagnes, et s'amuse sur les grandes routes à dépouiller les voyageurs. Cet amusement, auquel il prend toujours malheureusement goût, se prolonge pour lui jusqu'à ce que, traqué sérieusement, il se résolve enfin à regagner sa mine, où il est assuré de trouver un asile inviolable. Quant aux riches propriétaires de mines, résidant à Cosala, ce sont pour la plupart des Indiens parvenus,

(1) Pièce d'argent de 32 centimes.

d'une grande ignorance, qui se figurent que le Mexique entier est un territoire de cent lieues dont Cosala est la capitale. Vivant avec d'immenses richesses tout aussi simplement que leurs domestiques, qui souvent sont leurs amis, ils ne reconnaissent pour toute autorité que le curé de la ville, et passent leur vie à prendre du chocolat, fumer des cigarettes et jouer un jeu effréné. Du confort intime ils n'en ont pas la moindre idée, et je ne puis jamais me rappeler sans sourire la première visite que je fis à l'un d'eux, le plus riche de tous, M. Pablo Ir... Nous étions lui, sa femme, ses filles et moi, à prendre le chocolat dans le salon, lorsqu'on frappa deux coups à la porte. « Ah ! ce sont les chevaux, s'écria le mineur, veuillez vous lever, señor. » En effet, à peine la porte fût-elle ouverte, que trois chevaux, conduits par un domestique qui les ramenait du bain, passèrent par le salon pour se rendre à leur écurie. Le seigneur Ir..., s'il voulait réaliser sa fortune avec intelligence, serait, certes, le plus riche particulier du monde entier.

Le même jour, avons-nous dit, que Cota entra dans Cosala, le Tecualtiche arriva dans la même ville. Mais comme son bagage, vraiment trop modeste, n'était guère propre à inspirer la confiance, le métis descendit tout bonnement au milieu de la Plaza, et s'installant sous l'auvent d'un petit débit d'eau-de-vie,

il commença, sans perdre de temps, à donner de si admirables leçons de jeu aux leperos ses confrères, que quinze jours après on ne pouvait plus sortir passé sept heures du soir sans porter sur soi un arsenal complet. La disette la plus complète régnait parmi la plèbe, et les leperos en étaient réduits à fumer des feuilles de maïs en guise de tabac. Un mois encore plus tard, le Tecualtiche se trouvait à la tête d'un vaste entrepôt de marchandises provenant de la réunion de presque tous les magasins de détail de la ville, qu'il avait gagnés, un à un, à leurs propriétaires, et il était obligé de prendre des commis, afin de répondre aux besoins de la consommation de Cosala.

Ce fut à cette époque que, grâce à son titre de commerçant, il fut admis dans la *haute société* des mineurs millionnaires, où se trouvait déjà reçu et choyé le Mexicain Cota, dont la veine avait été également si heureuse qu'il possédait alors un capital d'environ 40,000 piastres ou 200,000 francs.

La ville entière, possédée de la rage du jeu, suivait avec un ardent intérêt les diverses phases des deux nouveaux joueurs. Les uns élevaient le Téçualtiche jusqu'aux nues, les autres étaient prêts à se laisser condamner comme hérétiques en proclamant que l'existence de Cota prouvait celle des demi-dieux de l'antiquité.

Le soir venu, chaque homme, possesseur d'un doliman de drap, d'un chapeau de poil de vigogne et d'un sabre ayant un fourreau, c'est-à-dire tout *caballero*, se rendait immédiatement après la oration ou l'angelus, dans la maison du curé de Cosala, don Ignacio***, qui, à force d'avoir tonné du haut de sa chaire contre le Monte, était parvenu à monopoliser le jeu à son profit. Là, assis autour d'une grande table recouverte d'un tapis vert, les plus riches de la ville se livraient avec fureur aux chances du *Monte*. « Voyez qu'elle animation ! disait parfois avec orgueil le brave curé don Ignatio***; eh ! bien cela est mon ouvrage... Auparavant tous ces caballeros jouaient chez eux, sombres, irascibles, ne supportant leurs pertes que grâce à des arrière-pensées de sang, tandis qu'à présent, réunis sous un œil paternel, ils se divertissent comme des bienheureux et ne courent plus la chance d'être indignement trompés. » Le *divertissement* coûtait parfois dans une soirée 50,000 francs à l'un des *bienheureux*. Quant à la surveillance exercée par l'œil paternel du brave curé Ignacio***, elle se payait à raison de 2 piastres par joueur. Ce qui lui constituait un bénéfice de 400 francs par soirée.

L'excellent curé Ignacio***, la seule autorité morale reconnue généralement à Cosala, était bien le

vraï type du prêtre mexicain. Accessible à toutes les séductions et ne s'en cachant pas, il exploitait sa position sans arrière-pensée et de la façon la plus franche du monde. On a beaucoup écrit sur le moine et le prêtre espagnol ou mexicain, et nous devons reconnaître que son type a été le mieux compris et le moins défiguré ; seulement on l'a affublé d'un air bénignement hypocrite, qui, pour être passé à l'état de vérité ou de peinture classique, n'en n'est pas moins faux pour cela. Le prêtre espagnol ou mexicain porte hardiment ses défauts, et ne cherche point à les farder sous des dehors de sainteté ; car il sait très-bien que le peuple l'accepte tel qu'il est, ne voyant en lui qu'un principe.

Lors de mon arrivée à Cosala, j'avais été demander l'hospitalité à un compatriote, M. Alexandre S...., car il n'y a pas une seule auberge dans la ville, et cet excellent homme m'avait reçu avec une grâce charmante. M. Alexandre S...., le seul Français qui se trouvât à Cosala, exploitait un petit magasin de détail, et vendait, faute de concurrence, à des prix scandaleux, de mauvaises marchandises, sous le prétexte éminemment patriotique qu'il éprouvait un irrésistible désir de revoir, à Paris, la rue des Bourdonnais, où s'était écoulée son enfance. Fidèle aux habitudes du véritable enfant de Paris, mon hôte, plutôt que d'ap-

prendre à parler espagnol, avait préféré inventer une langue incroyable, impossible, une langue à lui, qui ne ressemblait à rien, pas même au latin des apothicaires de Molière, et dont il se servait cependant, grâce à l'intelligence de ses auditeurs, avec un tel succès, que parfois il se frottait les mains d'un air triomphant et me disait avec un glorieux sourire : « Comme mes amis de la rue des Bourdonnais seront étonnés en m'entendant parler *castillan !* «

C'était surtout lorsque quelques jeunes et jolies *rancheras* (1) venaient faire leurs emplettes, que mon ami M. S....... se livrait à ses merveilleuses improvisations : il finissait alors par parler une langue tellement extravagante, qu'il aurait eu besoin d'un interprète de *lui* pour lui. Quant à moi, je ne manquais jamais dans ces occasions de rester au magasin, afin d'assister à ces étranges et énigmatiques dialogues qui eussent fait pâlir le sphinx d'envie et de confusion. J'en étais ainsi arrivé à connaître toutes les femmes de Cosala. Parmi elles j'avais remarqué, et qui n'en eût fait de même? une jeune fille de seize à dix-sept ans, native de Culiacan et d'une incroyable beauté. C'était

(1) Fermières, ou, pour mieux dire, habitantes des campagnes.

la réalisation en chair et en os d'une de ces figures idéales qu'on ne trouve que dans les vieux *romanceros* espagnols contemporains du Cid ; heureux poètes, qui, ayant devant les yeux ces admirables filles issues du sang maure et castillan, devinaient et chantaient la beauté impossible et absolue. Dolores, ou pour mieux dire Lola, c'était le nom de la jeune Culiacanera, avait des yeux qui promettaient des trésors de tendresse et un maintien qui démentait les promesses de ses yeux ; elle avait la taille souple et voluptueuse d'une de ces bayadères que les voyageurs décrivent avec tant d'amour et tant de complaisance, pour se dédommager de n'en avoir jamais rencontré, et la démarche modeste et confuse d'une jeune pensionnaire qui croit, à son entrée dans le monde, que chacun devine ses pensées : en un mot tout était en elle contraste et séduction. Lola avait aussi, ainsi que cela devait être, de nombreux adorateurs, et lorsqu'à la chute du jour elle s'asseyait, selon l'usage, devant sa porte pour prendre le frais, les mêmes cavaliers passaient dix fois par hasard devant elle, en faisant chaque fois cabrer leurs chevaux pour tâcher d'obtenir un de ses regards.

Le Mexicain a une manière de faire sa cour fort originale et qui ne ressemble en rien à notre galanterie d'Europe. Lorsqu'il est réellement amoureux, il

déverse sur sa propre personne toutes les attentions et toutes les délicatesses qu'un Européen aurait pour sa maîtresse, et devient vis-à-vis soi-même d'une prévenance et d'un dévouement à toute épreuve. Capable des plus grands sacrifices pour satisfaire ses moindres désirs, il aliène, sans remords, sans ressources futures pour son bien-être du moment, et mène héroïquement une vie tissée de soie et d'or. Chevaux de prix, luxueux vêtements, selles brodées à jour comme une guipure, armes brillantes, chère splendide, rien ne lui coûte pour prouver la sincérité de sa passion. Désire-t-il un fruit étranger à la zone qu'il habite, il envoie aussitôt un courrier extraordinaire avec ordre de se le procurer à prix d'or ; puis le courrier de retour, lorsque déjà son envie est passée, c'est à peine s'il daigne toucher du bout des lèvres ce fruit dont le prix eût défrayé l'existence d'un lepero pendant une année ; enfin il le jette dédaigneusement et presque intact devant sa maîtresse, qui ne peut s'empêcher de dire : « *Ah! que caballero tan fino!* » Quel cavalier accompli !

Le Mexicain, en proie à une passion violente et non partagée, se trouve donc être le plus heureux des hommes alors qu'un Européen se livrerait naïvement au désespoir. La tristesse est chez lui le signe du succès.

Aussi depuis que Lola avait abandonné Culiacan pour se fixer à Cosala, ne voyait-on plus dans cette dernière ville que des jeunes gens aux fraîches couleurs et aux visages épanouis et respirant la joie; car Lola, soit indifférence, soit calcul, restait insensible à tous les vœux et repoussait tous les hommages. Cette sagesse avait même fini par faire concurrence, dans les conversations du soir, aux brillants exploits de Cota et du Tecualtiche. Le dialogue quotidien des huit à dix mille habitants de la ville de Cosala ne se composait plus que des trois questions suivantes : Combien a gagné Cota ! Le Tecualtiche est-il toujours heureux? Lola est-elle toujours sage? Les deux premières de ces questions recevaient différentes réponses ; quant à la troisième elle amenait toujours un *oui* d'une désespérante monotonie : c'était à douter de la fragilité humaine.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir vers les dix heures, alors que la ville de Cosala était plongée dans l'obscurité et le silence, deux hommes enveloppés dans de vastes zarapes débouchèrent chacun par l'extrémité opposée de la même rue, et se rencontrèrent devant la maison de Lola.

Leur premier mouvement, inspiré par l'instinct de la défense, fut de porter la main à la garde de leur sabre ; le second, dicté par la prudence mexicaine,

de se reculer d'un dépas. Le Mexicain dédaigne ordinairement d'attaquer un ennemi prévenu et sur la défensive.

Il n'y a en général, dans ces sortes de rencontres, que deux dénoûments possibles, les pourparlers ou l'action, à moins toutefois qu'un extrême amour de la paix ne conseille aux deux concurrents de prendre chacun la fuite de son côté. Cette fois, cependant, ce fut le premier moyen, c'est-à-dire celui des pourparlers, que les nocturnes promeneurs choisirent.

— Señor, dit celui des deux qui semblait le plus hardi, un colosse de près de six pieds, que Dieu vous garde de faire de mauvaises rencontres!

— Tiens! c'est vous, Tecualtiche?

— *Canario*... mais non... je ne me trompe pas, c'est bien le seigneur don Pedro Cota lui-même, s'écria le colosse avec un étonnement mêlé d'une certaine émotion.

— Que diable faites-vous donc ici, à cette heure?

— Moi..., mais..., je me promène, répondit le Tecualtiche avec embarras.

— Votre migraine va mieux, à ce que je vois?

— Comment! ma migraine?

— N'est-ce point là le motif que vous avez allégué, il y a quelques instants, pour justifier votre prompt départ de chez le padre Ignacio***?

— Ah! oui..., je me rappelle... Eh bien! elle va beaucoup mieux, ma migraine. Bien obligé! Puis, après un court silence, le Tecualtiche ajouta : Bonne nuit, don Pedro !... je rentre chez moi.

— Bonne nuit, Tecualtiche ! répéta Cota en se drapant dans son zarape. Je vais suivre votre exemple.

Tous les deux restèrent immobiles.

— Cher ami, reprit en riant Cota après un nouveau silence, que je ne vous retienne pas ! je connais mon chemin.

— Est-ce que vous comptez passer la nuit ici ? dit l'Indien.

— Ici, pas précisément.

— Mais près d'ici, peut-être? demanda Tecualtiche d'un air peu rassuré.

— Qui sait, cher ami! l'homme propose et Dieu dispose.

— Dites la femme, Cota, car vous ressemblez, dans ce moment, à un homme en bonne fortune.

— Vous croyez!

— Je le jurerais!...

— Allons ! je vois qu'on ne peut rien vous cacher, Tecualtiche. Mais à propos, et vous?

— Comment! moi?

— Oui, n'êtes-vous point aussi en bonne fortune?

— Diable de Cota, s'écria à son tour le Tecualti-

che, rien ne lui échappe ! Eh bien, oui, cher ami, je l'avoue, votre conjecture est vraie.

— Et votre belle demeure dans cette rue, Tecualtiche ?

— Je suis trop galant homme pour répondre à cette question, cher Cota...

— Allons donc... entre amis !...

— Soit... mais à une condition... Nous allons jouer cartes sur table.

— C'est ma partie de prédilection. Où demeure-t-elle !

— Daus cette rue. Et la vôtre ?

— Aussi dans cette rue.

—Voici qui devient charmant ! s'écria le Tecualtiche en essayant de dissimuler l'inquiétude qui le gagnait.

— N'est-ce pas ! En ce cas, poursuivons. Tecualtiche, dites-moi quelle est celle d'entre toutes ces maisons dont la porte s'ouvrira, tout à l'heure, sans que vous ayez la peine d'y frapper.

— Quelle question précise, Cota ! Mais, bah ! ne jouons-nous pas cartes sur table ?... Eh bien ! c'est celle-ci, dit Tecualtiche en montrant du doigt une maison située à sa gauche et faisant l'angle de la rue. Et vous, Cota, où vous attend-on !

— Là! répondit Cota en étendant la main du côté opposé, c'est-à-dire vers la droite.

L'Indien poussa un bruyant soupir de satisfaction.

— Alors bonne chance et bonne nuit! dit-il en s'en allant à gauche.

— Merci, répondit Cota en se dirigeant vers la droite.

A peine une minute s'était-elle écaulée, que l'on n'entendait déjà presque plus le bruit mourant des pas des deux amis. Cinq minutes plus tard, ils se retrouvaient face à face devant la maison de Lola.

— Ce que c'est que de jouer cartes sur table! s'écria Cota en riant.

— Vous me trichez, dit le Tecualtiche.

— Et vous? »

L'Indien ne répondit pas et se mit à jouer avec la dragonne suspendue à la garde de son sabre.

— Mais il est temps de mettre un terme à cette comédie, reprit Cota. Suivez-moi, Tecualtiche.

Joignant aussitôt l'action à la parole, Cota traversa la rue et alla frapper à la porte de la maison où demeurait Lola. Le Tecualtiche le suivit.

— Qui est là? demanda, après quelques instants d'attente, une voix de femme.

— El senor Cota, répondit le Tecualtiche.

— Qui cela? répéta la voix.

— El senor Tecualtiche, répondit Cota.

Les deux rivaux attendirent : la porte ne s'ouvrit pas.

— Je vois que nous n'avons rien à nous envier, cher ami dit Cota. Puis, élevant la voix, il ajouta : Si la senorita Lola n'est pas encore couchée, dites-lui que le Tecualtiche et Cota désirent lui parler.

— Ah! vous êtes deux!... s'écria la voix. Alors, c'est différent; ma maîtresse peut vous recevoir. »

En effet, la porte s'ouvrit aussitôt, et les deux rivaux entrèrent.

II

Cota et le Tecualtiche, après avoir suivi à travers un corridor la jeune servante indienne qui était venue leur ouvrir, pénétrèrent dans une pièce à peine éclairée par une bougie ensevelie sous un vaste garde-brise en verre. Dans cette pièce se trouvait Lola.

La jeune Culiacanera, à moitié couchée dans un hamac de fil de pita ou d'aloès, était dans ce moment d'une désespérante beauté. Vêtue d'une tunique mexicaine de mousseline blanche, les bras nus, la poitrine à peine recouverte, selon l'usage du pays, par

une légère et presque transparente chemise de fil qui lui descendait jusqu'à la taille, Lola, en voyant entrer les deux rivaux, avait dénoué ses longs cheveux noirs pour remplacer son rebozo (1) absent, et s'en était fait un voile pudique et charmant.

Un poète qui l'eût vue ainsi à moitié ensevelie dans l'ombre qui adoucissait encore la forme de ses contours, et dans cette parure virginale et empreinte d'une adorable et gracieuse gaucherie, eût certes, tout en maudissant l'insuffisance de la rime, admiré un tel tableau sans oser risquer le moindre sonnet.

L'effet que la vue de ce tableau produisit sur Cota et le Tecualtiche, quoique différent, n'en fut pas moins manifeste. Cota devint affreusement pâle et porta vivement sa main sur son cœur pour en comprimer les battements désordonnés ; le Tecualtiche, après un moment d'hésitation et de surprise, ébloui, fasciné, hors de lui, les yeux injectés de sang, fit un signe de croix et se mit à murmurer machinalement : « Hay Jésus ! hay Jésus ! qu'elle est belle ! » Quoique Lola, à en juger par ses yeux baissés et son air inattentif, n'eût pas perdu une seule de ces marques d'admiration, aucun tremblement, aucune altération ne se fit

(1) *Rebozo*, écharpe en soie aux mille dessins, qui remplace, chez la Mexicaine en toilette de négligé, la mantille.

cependant sentir dans sa voix ; la première, elle rompit le silence :

—Asseyez-vous donc, senores, je vous prie, dit-elle. Puis ramenant, par un geste de suprême coquetterie, ses cheveux sur ses épaules, elle ajouta : Je vous demande pardon de vous recevoir ainsi ; mais je vous avouerai que j'étais loin de m'attendre, il y a un instant, à l'honneur de votre visite.

Cota et le Tecualtiche prirent chacun une chaise basse à bascule, meuble fort usité dans les pays chauds ; puis le premier s'assit à la gauche et le second à la droite du hamac.

— Senorita, dit Cota, dont la voix mélodieuse mais ferme était en contradiction avec la pâleur que l'émotion avait laissée sur son visage, je sortais de chez le curé don Ignacio *** avec la ferme intention de rentrer immédiatement chez moi, lorsque le Tecualtiche, en passant devant votre porte, a eu l'heureuse idée de me proposer de vous rendre nos devoirs. Comme un égoïste et un poltron, permettez-moi de jouir de cette indiscrétion et d'en laisser la responsabilité à mon digne et excellent ami le Tecualtiche.

Le Tecualtiche, en entendant prononcer son nom, releva la tête et fixa d'un ardent regard son rival : « Hay ! Jesus ! murmura-t-il, je parie qu'il vient de lui dire qu'il l'aime. Je ne savais plus qu'il était ici,

— C'est un remercîment que je dois au senor Tecualtiche, répondit Lola; mais il semble, caballeros, que vous avez quitté ce soir de bien meilleure heure que de coutume notre digne et révérend curé don Ignacio*** ?

— C'est vrai, senorita; mais nous avions chacun un motif : le Tecualtiche avait honte de gagner trop souvent, et moi je me sentais un peu malade.

— Malade ? dit Lola avec plus de politesse que d'intérêt.

— Oh ! rien du tout, une simple indisposition produite par une imprudence. J'ai pris tantôt, pendant la grande chaleur et quelques instants avant de faire ma sieste, cinq à six glaces, et cela m'a gelé l'estomac.

— Comment ! des glaces?

— Si, senorita, et d'excellentes.

— Mais, don Pedro! il n'y a jamais eu de glace à Cosala.

— C'est vrai, senorita; mais il y a de la glace à Chihuahua et des maîtres d'hôtel expérimentés à Mexico.

— Eh bien!

— Eh bien ! rien n'est plus facile que de faire apporter de Chihuahua de la glace entourée de sel, recouverte de paille et renfermée dans d'épaisses caisses

de plomb, si ce n'est toutefois d'écrire à son correspondant de Mexico de vous expédier un maître d'hôtel.

— Et vous avez fait cela ?

— Certes, et cela m'a fort bien réussi. Quoiqu'il y ait d'ici à Chihuahua 350 lieues d'abominables chemins, et que près de 500 lieues nous séparent de Mexico, ma glace et mon maître d'hôtel me sont parvenus presque en même temps, en quinze jours ; à vrai dire, pourtant, la glace est arrivée en meilleur état que le maître d'hôtel. Ce *picaro* ne se plaignait-il pas de la fatigue, parce qu'il avait eu trois chevaux tués sous lui !

— Trois chevaux !

— Certes ; mais j'avais heureusement eu soin de lui faire préparer des relais tout le long de la route, de sorte que cet accident ne l'a point retardé. Du reste, arrivé d'hier, je le renvoie demain à Mexico, à petites journées, et il aura le temps de se reposer.

— Vous le renvoyez demain, don Pedro,... y songez-vous, après avoir fait de tels sacrifices ?

— Que voulez-vous ! senorita, mon caprice est passé. Après tout, j'indemniserai ce drôle assez généreusement pour qu'il ne songe pas à regretter son voyage.

— Et tout cela, don Pedro, pour six glaces ?

— Dont les trois premières m'ont paru excellentes, et dont la dernière m'a déplu.

— Elles vous auront coûté un bon prix.....

— Oh! une bagatelle, répondit Cota avec indifférence et tout en se balançant sur son fauteuil : un millier de piastres environ.

Lola se retourna tout à fait de son côté et lui adressa un gracieux sourire. Le Tecualtiche poussa un bruyant soupir semblable au mugissement d'un buffle blessé.

— Du reste, dit Lola, vous avez un tel bonheur au jeu, senor, que vous réparerez facilement cette perte. Puis, après un silence d'une seconde, la jeune fille ajouta d'un air indifférent : Le monte vous a-t-il été ce soir favorable ?

— Oui et non, senorita. J'ai négligé le jeu pour m'amuser à livrer des escarmouches, et j'ai dû gagner très-peu de chose.... douze ou quinze cents piastres au plus..... le héros de la réunion a été mon excellent ami le Tecualtiche..... Qu'avez-vous donc gagné, Tecualtiche ?

— Cinq mille piastres.

— Ah ! cinq mille piastres! répéta Lola en reprenant sa position première, c'est fort beau pour une soirée!

— Bah! senorita, dit Cota, il y a malheureusement

un revers à toute médaille..... Ici, le proverbe dit : Heureux au jeu, malheureux en amour.

— Vous êtes malheureux, senor Tecualtiche ? dit Lola en tournant la tête vers le joueur fortuné.

— Je l'ignore, senorita, répondit le Tecualtiche, qui fit un effort surhumain pour affermir sa voix; vous seule pourriez répondre à la question que vous m'adressez.

— Moi ?

— Oui, vous, senorita, vous seule ! Et, tenez ! continua le Tecualtiche en approchant son énorme tête à l'épaisse chevelure du frais visage de la jeune Culiacanera, tenez ! senorita, cela ne peut durer plus longtemps ! Oui, oui, cent fois oui, je suis malheureux.... affreusement malheureux..... ainsi que vient de vous le dire le seigneur Cota..... et dût mon malheur s'accroître encore, je ne puis rester plus longtemps dans cette cruelle incertitude..... Il me faut une explication.

— C'est plutôt vous, seigneur Tecualtiche, qui me devriez une explication, répondit Lola. Car je vous avouerai que je ne comprends rien à votre discours et ne devine nullement vos douleurs... Mais je vous en tiens quitte, caballero, je ne suis nullement curieuse, et l'heure est un peu avancée.

— Non, senorita, vous m'écouterez ;... il le faut...

l'heure n'y fait rien. Le seigneur Cota n'est-il pas du reste en tiers !... Oh ! ne craignez rien, il ne perdra pas un seul mot de notre conversation..... lui..... et puis je serai bref.

Le Tecualtiche, après avoir prononcé ces paroles avec véhémence, serra violemment son front entre ses mains, puis reprit d'une voix brève et tremblante :

— Lola, je vous aime comme un fou..... On n'a jamais aimé encore ainsi..... Non, jamais..... C'est impossible..... J'en suis sûr..... Je suis riche voulez-vous ma fortune.... ; hardi : désirez-vous que je commette un crime pour vous. Tenez ! voici là Cota, qui vous aime aussi, lui, et qui tôt ou tard vous fascinerait avec son regard de serpent et vous abandonnerait peut-être ensuite..... ordonnez que je le poignarde, et son cadavre va rouler à vos pieds ; dites, le voulez-vous ?.....

Et le Tecualtiche, beau de colère, se leva en portant la main à sa ceinture.

— Arrêtez, senor Tecualtiche, au nom de Dieu !... s'écria Lola en se précipitant hors de son hamac.

Cota, impassible sur son fauteuil, observait son rival d'un regard tranquille en tournant entre ses doigts une mince cigarette, chef-d'œuvre de dextérité.

— Caramba ! Tecualtiche, dit-il, avec un peu plus

d'éducation et de convenances vous feriez réellement un fort bon orateur.

Le Tecualtiche lui lança obliquement un regard sournois dans lequel se lisaient la colère et la crainte et se rassit près du hamac où Lola venait de se re coucher.

Ce fut la jeune Mexicaine qui prit la parole :

— Senor Tecualtiche, et vous aussi, senor Cota, dit-elle, cette fois une explication est nécessaire, et je vous demande la permission de m'en charger. Veuillez m'excuser, je vous prie, si je parle avec plus de fermeté qu'il ne conviendrait à une jeune et innocente fille, mais je crois la franchise préférable à la violence.

— Elle est aussi parfois plus dangereuse, senorita, dit froidement Cota, mais nous sommes à vos ordres, veuillez vous expl quer.

— Lola reprit : si vous êtes tous les deux ici à pareille heure, ce n'est certes point, caballeros, par suite des motifs que vous avez allégués l'un et l'autre. J'ai dû me contenter de la maladie du seigneur Cota et croire à la fatigue éprouvée par le seigneur Tecualtiche pour une veine trop heureuse, lorsque vous restiez dans vos rôles de simples visiteures ; mais à présent qu'une explication est devenue nécessaire.... je dois, avant de poursuivre, savoir non plus le pré-

texte, mais bien la véritable raison de votre présence chez moi.

— Croyez-vous réellement, senorita, qu'une explication soit bien nécessaire ? dit Cota.

— Oui, certes, s'écria vivement le Tecualtiche, et je veux même, dona Lola, vous en épargner la fatigue. Voici le fait en peu de mots : Don Pèdre Cota dit qu'il vous aime comme un fou. Tous les deux nous voulions vous faire cette déclaration aujourd'hui, et notre mutuelle jalousie nous a privés l'un et l'autre d'un tête-à-tête. A présent, dona Lola, choisissez celui de nous deux qui vous paraîtra le moins indigne de cette insigne faveur.

Lola regarda Cota comme elle savait regarder quand elle voulait faire tomber un homme à genoux ; mais Cota resta froid et impassible, et se contenta de dire à Tecualtiche : « Vous avez fait de belles choses avec votre explication ! offrir sa main brusquement et sans galanterie, ni plus ni moins qu'un lepero ou qu'un parvenu... Il est impossible que la senorita ne ne nous tienne pas maintenant en mépris.

— Vous vous trompez, senor Cota, murmura Lola rendue plus belle encore par une adorable rougeur ; la franchise, je vous le répète, n'est point à mes yeux un ridicule, mais bien, au contraire, une vertu, et je remercie vivement le seigneur Tecualtiche de sa con-

fiance, Je vais essayer d'y répondre avec non moins de sincérité et de candeur. Pauvre jeune fille isolée, et n'ayant pour toute fortune et pour tout bien que ma vertu et mon honneur, je n'ai point le droit de refuser un homme loyal qui m'offre son nom et sa main. Vous êtes tous les deux de nobles et galants caballeros, je le sais, et votre double proposition m'honore; mais je vous avouerai, senores, que, sinon mon esprit, du moins mon cœur est resté étranger jusqu'à ce jour à toute préférenee. A présent, voyez ce qu'il vous reste à faire.

— A avouer hautement que nous sommes indignes d'être aimés de vous, et à mourir en silence, dit Cota.

— J'espère que votre résignation ne sera pas aussi tragique, répondit Lola en regardant Cota avec un si invincible sourire que cette fois le Mexicain ne put s'empêcher de tressaillir.

— Non, non, s'écria le Tecualtiche, il nous reste à nous rendre dignes de cet amour, autant qu'un homme peut s'en rendre digne; à le mériter en travaillant, Lola, à vous faire une vie riche et honorée... une vie de vice-reine espagnole... Oh! dussé-je gagner vingt millions avant d'être aimé, que je les gagnerai, Lola... Oh ! vous verrez...

— La reconnaissance, on le dit, seigneur Tecula-

tiche, mène à l'amour, et une femme à laquelle on ferait un sort pareil à celui dont vous parlez serait infâme si elle n'était reconnaissante ! répondit Lola d'un air pénétré.

—Écoutez, señorita, reprit le Tecualtiche en s'animant de plus en plus, voulez-vous faire mieux et ne point engager longuement votre avenir, fixez-nous, au seigneur Cota et à moi, puisque le seigneur Cota se met sur les rangs, fixez-nous une époque rapprochée jusqu'à laquelle vous nous promettrez d'attendre. Celui de nous deux qui reviendra alors vers vous riche, heureux et puissant, eh bien ! celui-là sera votre époux.

— Je vous remercie infiniment de vos bonnes intentions, seigneur Tecualtiche, dit Lola d'une voix émue, mais elles ne peuvent se réaliser.

— Pourquoi cela, señorita ?

— Par mille raisons !

— Mille raisons non spécifiées équivalent à peine à un mauvais prétexte, ne pourriez-vous en préciser une ?

— Vraiment, señor, vous me poussez à bout et me rendez toute confuse, répondit Lola avec embarras... Ce que vous me demandez est fort difficile à dire, surtout pour une jeune fille... et pourtant il le faut...

— Je ne vois pas, señorita, pour peu que cela vous

contrarie, que ce soit bien nécessaire, dit Cola, dont la contenance était toute changée depuis que son rival s'obstinait à parler mariage.

— Oui, oui, il le faut, señorita, vous venez d'en convenir vous-même, s'écria le Tecualtiche, parlez.

— Eh bien, senores, dit Lola, puisque vous exigez absolument une de mes mille raisons, je choisis sans pitié la meilleure, et la voici : vous désirez que j'échange mon nom contre le nom de celui de vous deux qui réussira à faire fortune. N'est-ce pas là votre proposition, señores ?

— Oui, señorita, dit le Tecualtiche, eh bien ?

— Eh bien ! et si vous réussissiez tous les deux ? dit Lola en accompagnant ces paroles d'un délicieux sourire.

— C'est, ma foi, vrai ! s'écria le Tecualtiche ébahi, je n'y avais pas songé. En effet, si nous devenions millionnaires tous les deux !...

— Il n'y aurait qu'un seul moyen de rendre votre proposition admissible, seigneur Tecualtiche, reprit lentement Lola, et ce moyen, si vous y aviez recours, deviendrait pour moi un remords éternel.

— Il y a un moyen, señorita, dit le Tecualtiche en se levant d'un bond de dessus sa chaise, il y a un moyen ! Mais parlez donc... parlez... vite.

— Malheureux ! s'écria Lola avec une sorte d'in-

dignation, vous ne comprenez donc pas que le seul moyen de réussite qui vous reste est la ruine de votre rival !

— Ah ! que c'est simple, dit le Tecualtiche, comment donc n'y avais-je pas songé plus tôt ! Puis, fixant d'un air provoquant et dédaigneux Cota, qui allumait sa huitième cigarette, le Tecualtiche reprit : Avez-vous l'âme assez haute pour accepter ce défi, Cota ?

— Cher ami, permettez-moi de vous faire remarquer que voici près d'une heure que vous me mettez continuellement en scène, à la longue cela devient embarrassant, répondit tranquillement Cota.

— Ce n'est point répondre ; vous avez peur !

— Mais non, mais non... mon ami... seulement je désirerais causer auparavant un peu raison...

— Vous avez peur ! dit de nouveau le Tecualtiche en interrompant son rival.

— Bête brute et stupide ! murmura Cota entre ses dents.

— Vous avez peur ! s'écria pour la troisième fois Tecualtiche d'une voix retentissante.

Cota haussa les épaules. — Mon bon ami, répondit-il, vous avez une manière de provoquer les gens on ne peut plus monotone. Vous êtes doué de beaucoup d'énergie, mais vous manquez essentiellement

d'originalité. Vous m'avez fait trois injures, chaque injure vous coûtera vingt mille piastres... J'accepte votre défi ! »

Après ces paroles, Cota se leva, prit son sabre, son zarape ; et se retournant vers Tecualtiche :

— Allons, mon dangereux ennemi, continua-t-il, l'heure est fort avancée et nous rend inconvenant ; partons.

— Non, non, senores, vous ne partirez pas ainsi, s'écria Lola, assurez-moi auparavant que cet odieux défi n'est qu'une plaisanterie... rien autre chose. Oh ! s'il était sérieux, je mourrais de honte et de désespoir ! Mais vous souriez... senor Cota... ah ! tant mieux... ce défi n'était qu'un jeu de votre part ?

— Je vous demande pardon, senorita, répondit Cota, je ne souris jamais que lorsque je parle sérieusement... C'est une habitude de joueur... Le défi est réel. »

Cota, après cette réponse, s'inclina profondément d'un air plein de grâce et de courtoisie et partit. Le Tecualtiche le suivit en silence.

A peine la porte s'était-elle refermée sur les deux rivaux, que Lola changea, comme par enchantement, de contenance et de visage. Bondissant à son tour hors de son hamac, l'œil brillant et radieux, la pose

dégagée et altière. « Enfin!... » dit-elle en respirant à pleine poitrine.

Pendant quelques instants, la jeune Culiacanera savoura délicieusement la joie de son triomphe ; puis peu à peu une pensée importune remplaça cette joie et appela un nuage sur son front.

— Ah! bah ! je suis folle de m'inquiéter pour si peu de chose, dit-elle enfin à demi-voix et en agitant par un mouvement gracieux et mutin son admirable chevelure. Ce silence et cette réserve prouvent tout bonnement que Cota, remarquable comme joueur..... est nul comme homme du monde... et voilà tout... Quant au Tecualtiche.....

La jeune fille, quoique seule, ne murmura point la fin de sa phrase, mais le sourire moqueur qui apparut sur son joli visage prouva qu'elle avait une opinion bien arrêtée sur le seigneur Tecualtiche.

Tandis que Lola remerciait le hasard, qui, après tant d'adorations et d'enthousiasmes stériles, semblait, cette fois enfin, vouloir lui donner un mari, Cota et le Tecualtiche avaient franchi le seuil de la porte et se trouvaient dans la rue.

— Quel ange du ciel! s'écria le Tecualtiche avec enthousiasme.

— Quel adorable démon! dit doucement Cota. Je l'aime à présent à la fureur. Puis, s'adressant à son

rival qui semblait abîmé dans une profonde extase : J'espère, cher ami, dit-il, que notre départ va être plus simple et moins compliqué que ne l'a été notre arrivée. Quant à moi, je vais tout naïvement me coucher.

— A propos, c'est vrai, dit le Tecualtiche, il faut que vous me juriez que vous allez rentrer tout de suite!

— Mon cher ami, ce serait un moyen infaillible d'éveiller en vous d'injustes soupçons; et après les émotions violentes que vous avez éprouvées ce soir, je tiens à ce que vous passiez une nuit tranquille. Adieu.

— Soit, au revoir, dit le Tecualtiche, je rentre également chez moi.

Les deux rivaux se saluèrent et s'éloignèrent chacun d'un côté opposé.

Cota n'avait pas fait cent pas encore qu'il s'arrêta brusquement. « Cette brute de Tecualtiche est capeble, si le sang lui monte à la tête, de se livrer cette nuit à de folles et téméraires entreprises, se dit-il, et ce serait dommage, car je ressens, depuis ce soir, une vive admiration pour ce démon de Lola... Que de ruse et de perversité... Elle m'offre le même intérêt qu'une partie de monte... Quelle digne et glorieuse maîtresse elle ferait pour un joueur! Caramba!

ajouta Cota, qui, tout en se livrant à ses réflexions, avait, ainsi que fait tout Mexicain en quelque endroit qu'il se trouve, jeté un regard défiant autour de lui, caramba! le ciel me protége, voici un auvent de boutique qui s'avance sur la rue et m'offre un excellent abri contre le serein de la nuit. Étendant aussitôt son zarape contre le mur, Cota se coucha sans plus tarder. D'ici je surveille la maison, dit-il; puis, étirant ses jambes et ses bras avec volupté, il ajouta : C'est que je suis couché très-bien... Que le diable emporte le décorum qui me force de louer une chambre de trois piastres par mois... et m'a fait acheter une peau de buffle de vingt réaux... Ah! bah! quand on est riche... il faut se résigner à la représentation. »

Quelques minutes après, Cota dormait comme dorment les Mexicains, c'est-à-dire de manière à pouvoir entendre le trot d'un cheval à un mille de distance.

Cent pas plus loin, de l'autre côté de la maison de Lola, Tecualtiche, étendu sur un bout de trottoir, dormait aussi d'un semblable sommeil.

III

Une heure environ avant le lever du soleil, le Tecualtiche s'étant réveillé, jugea à propos de retourner chez lui, et mit sur-le-champ son projet à exécution. Cota, à l'abri du serein de la nuit, grâce à l'auvent sous lequel il était couché, dormit une heure de plus et n'ouvrit les yeux que lorsque les premiers feux de l'aurore illuminaient déjà l'horizon.

— Ah! caramba! dit-il en accompagnant ce jurement anodin d'un effroyable bâillement, j'étais là

trop à mon aise, et je me suis oublié. Rentrons vite chez moi avant que l'on ne puisse me reconnaître.

Cota, en se parlant ainsi, secoua vivement son zarape incrusté de sable, et jetant un dernier regard de regret sur l'auvent protecteur, s'éloigna en se dirigeant vers sa maison.

En arrivant, il trouva la porte donnant sur la rue toute grande ouverte et il entra. Le domestique Jose, qui d'ordinaire couchait dans cette première pièce, n'y était pas en ce moment. « Où diable peut être allé Jose de si bonne heure? se dit Cota en ouvrant la porte qui donnait dans sa propre chambre. Tiens, le voici ! »

En effet, Jose était dans la chambre de son maître, fort occupé à forcer la triple serrure d'un coffre de fer dans lequel Cota serrait son argent. L'attention soutenue et le zèle ardent qu'il mettait à ce travail absorbaient même à un tel point son attention, qu'il ne remarqua pas l'entrée de Cota et que celui-ci dut l'appeler par deux fois avant d'en être aperçu.

— Ah! tiens! c'est vous, mon maître! dit Jose en laissant sa besogne.

— Que fais-tu là, coquin?

— *Canario!* la question me semble naïve, répondit négligemment Jose; mais vous le voyez bien, j'essayais de forcer votre coffre-fort.

— Que veux-tu, Jose, dit Cota en riant, je suis persuadé qu'il n'y a point de ta faute et que tu as fait de ton mieux... les serrures étaient trop solides, voilà tout.

— Oui, parlez-en de vos maudites serrures! répondit Jose de mauvaise humeur, elles m'ont cassé deux ciseaux à froid. Après tout, si mon sans-façon vous déplaît, vous êtes libre de me renvoyer de votre service.

— Si je te payais des gages, je pourrais, Jose, me fâcher de ton sans-gêne; mais comme je t'ai gagné au jeu deux mois de ton temps et que tu ne me coûtes rien... je te garde.

— Voilà bien les parvenus, murmura Jose entre ses dents, égoïstes et ingrats!

— Du reste, écoute, Jose, reprit Cota après un moment de réflexion, il dépend de toi de réparer, du moins en partie, ton échec de cette nuit; je puis te faire gagner cent piastres!

— Impossible!

— Comment! impossible?

— S'il y avait cent piastres à gagner, vous commenceriez par vous charger de ce soin vous-même au lieu de songer à moi.

— Je ne le puis.

— Alors, c'est différent, j'écoute.

— Sais-tu bien jouer du couteau?

— Dame, dit Jose modestement, ce n'est pas bien de se vanter soi-même, mais je suis connu.

— Es-tu sûr de tuer un homme du premier coup, sans lui laisser le temps de jeter un cri, de prononcer un nom?

— C'est selon : s'il est brave et prévenu, c'est impossible; poltron et sur ses gardes, c'est difficile... Mais s'il est surpris... alors c'est aisé. On ne doit jamais, je le répète, se vanter, mais je suis connu pour savoir surprendre.

— De mieux en mieux; je vois que nous sommes prêts de nous entendre... Mais que diable as-tu donc à regarder ainsi obstinément mon chapeau pendant que je te parle d'affaires.

— Ce n'est point votre chapeau que je regarde, senor, c'est la *toquilla* qui l'entoure. J'ai toujours eu un penchant pour cette toquilla. Est-ce qu'elle est en or?

— Certes, mais...

— A quel titre, s'il vous plaît?

— A vingt-quatre carats. Mais ne m'interromps donc pas par de si sottes questions, animal!

— Avant de vous écouter, permettez-moi cependant d'ajouter deux mots. Quand bien même le marché de cent piastres, que va me proposer votre

seigneurie, me conviendrait, je vous déclare que je ne l'accepterai néanmoins qu'à la condition qu'aux cent piastres promises, vous ajouterez le don de votre toquilla. Est-ce convenu ?

— J'y consens ; mais laisse-moi poursuivre en paix ; j'aime, Jose, à traiter les affaires loyalement et rondement, sans arrière-pensées et sans périphrases, et je n'ai plus que quelques mots à dire. Tu connais le Tecualtiche, cet Indien parvenu ?

— Que l'on ose vous comparer quoiqu'il ne m'ait pas gagné mon cheval... très-bien.

— Eh bien ! c'est contre lui que tu auras à déployer ton adresse.

— Ah diable ! il retourne du Tecualtiche, dit Jose en se grattant l'oreille d'un air embarrassé.

— Te fait-il peur ?

— Il s'agit vraiment bien de cela, señor, puisque je dois le surprendre !

— Alors que crains-tu ?

— L'alcade ! seigneurie, l'alcade !... et puis après l'alcade le juez de letras (1).

— Crois-tu qu'ils s'amuseront à te poursuivre ?

— Mais certainement. Je vois que votre seigneurie ne se connaît guère en ces sortes d'affaires. Voici ce

(1) Juge criminel.

qui aurait lieu dans ce cas-ci. L'alcade commencerait premièrement par liquider la succession du Tecualtiche... Ces liquidations durent, au reste, aussi longtemps que les alcades qui en sont chargés... c'est connu... Ensuite, pour détourner un peu l'attention publique de cette liquidation, l'alcade me ferait poursuivre, arrêter et mettre en prison.

— Grand malheur !..... tu y resterais quinze jours !

— Quinze jours !... allons donc ! vingt-quatre heures c'est le taux ; seulement, après les vingt-quatre heures ce cher alcade me ferait venir devant lui et me dirait : « Mon garçon, je vais t'adresser une question : si d'être fusillé te semble une chose indifférente, libre alors à toi de me répondre un mensonge. Combien t'a-t-on payé pour ton exploit du Tecualtiche ? — Cinquante piastres, seigneur alcade. — C'est plus qu'il n'a laissé, reprendra-t-il avec un soupir. Eh bien ! mon garçon, comme le crime ne peut pas profiter, tu vas me rendre ces cinquante piastres, que j'emploierai à faire dire des messes pour le repos de son âme. Je te pardonne pour cette fois et te conseille, afin d'éviter tout scandale, de nier ton crime. Donne tes cinquante piastres. A présent, très-bien, adieu. » Vous croyez peut-être, seigneur Cota, que je serai libre alors ; détrompez-vous : à la porte de l'alcade, je

trouverai trois ou quatre dragons qui m'ordonneront de les suivre chez le juez de letras : « Tu viens de chez l'alcade, me dira ce magistrat, combien t'a-t-il demandé? — Cinquante piastres. — C'est donc cent piastres que tu me dois. — Comment, cent piastres! seigneur Juez? — Certes, cent piastres. C'est bien le moins que l'on me cote, moi qui suis magistrat inamovible et nommé par le gouvernement, le double d'un alcade..... un simple juge conciliateur. Après tout, si tu préfères être fusillé!... — Mon digne juez de letras, voici vos cent piastres. » Et de tout cela, il résulterait, señor Cota, que je me trouverais, en outre de mon travail et de mon industrie, en perte de cinquante piastres de mon propre argent.

— C'est-à-dire, Jose, que tu voudrais deux cents piastres, dit Cota.

— Mon Dieu! señor, j'accepterais cette somme pour vous être agréable; car, vous le voyez, c'est à peine si elle couvre mes débours. »

Cota resta pensif pendant quelques instants.

— Deux cent piastres! deux cents piastres! Tu parles de cette somme comme si ce n'était là qu'une bagatelle, dit-il : mais c'est une fortune. Après tout, l'affaire n'est pas tellement urgente qu'il faille la conclure sans réfléchir; elle peut même complétement changer de face. C'est bien, Jose, j'y réfléchirai

et te ferai connaître plus tard ma détermination. Va me chercher mon chocolat.

— C'était pourtant un vrai bon marché pour vous, señor, reprit Jose, une excellente occasion; enfin, n'en parlons plus. Je vais aller faire votre chocolat.

— Comment! il n'est point prêt?

— Et quand donc aurais-je eu le temps de m'en occuper, quisque j'ai été retenu jusqu'à ce moment par mon travrail sur vos maudites serrures?

— C'est vrai, j'oubliais. Eh bien, dépêche-toi.

— Voilà encore bien les maîtres! murmura de fort mauvaises humeur Jose en s'en allant. On est surchargé de besogne, et ils ne vous en tiennent pas compte; à les entendre, on devrait tout faire à la fois.

Resté seul, Cota se mit à arpenter sa chambre d'un air préoccupé. « Quelle adorable nature! disait-il par moment; que de perversité et de beauté! quel heureux assemblage de vices et de séductions! Deux cents piastres!... deux cents piastres!..... Au fait! ce n'est vraiment pas trop cher... Cependant je crois que j'aurais tort..... Elle veut avant tout une position, je le vois, et la mort de Tecualtiche ne pourrait que me nuire; elle me mettrait face à face avec le mariage. »

Cota, en cet endroit de son monologue, accéléra sa

marche; ses sourcils, contractés par la préoccupation ou le désir, sillonnaient son front de rides profondes.

— Je donnerais dix mille piastres pour réussir, murmura-t-il enfin à travers ses dents serrées.

En ce moment, il aperçut le reste d'une chétive bougie jaune qui brûlait encore, ainsi que cela est d'usage dans presque tout l'intérieur des terres du Mexique, attachée, ou, pour mieux dire, collée au mur. « Maudit Jose! s'écria-t-il avec colère, cet homme me ruinera si je le laisse faire. » Et il éteignit vivement la bougie.

Il y a dans le Mexicain un assemblable incroyable d'ostentation, d'orgueil, de sordide avarice et de dissipation ; sa nature, toute de contrastes, se dérobe à l'analyse, grâce à son extrême mobilité, qui le laisse rarement entrevoir sous une même face. Il n'y a qu'un seul moyen pour parvenir à décrire le Mexicain, c'est de le mettre en scène et de le faire agir.

Cota, après avoir pris la très-petite tasse de chocolat que lui apporta Jose, tout en faisant des reproches à ce dernier de ce qu'il y avait consacré une tablette entière, prit son chapeau et se disposa à sortir de nouveau.

— Tiens, Jose, dit-il en jetant quelque menue mon-

naie sur la table, voici pour ta nourriture de laj ournée.

— Six réaux ! dit Jose, stupéfait de cette générosité inattendue, lorsque Cota, qu'il suivait du regard, eut disparu, six réaux ! Allons, il va se passer, je le parierais, de curieuses choses ; mon maître ne sait plus ce qu'il fait : tant mieux, ça me distraira,

Le brave Jose, tout en murmurant ce court monologue, ramassa prudemment sur la table les six réaux ; mais un nuage passa aussitôt sur son front.

— Diable de Cota ! dit-il ; il a bien au contraire toute la tête à lui, et c'est moi qui suis un candide amimal ; au lieu de deux bons réaux qu'il me compte d'habitude, il m'en a donné six aujourd'hui, c'est vrai ; seulement ils sont faux.

Jose regarda alors avec attention les pièces de monnaie dont il avait déjà reconnu la fausseté, grâce au tact exercé de sa main, et un sourire de mépris se dessina sur son visage.

— Peut-on faire aussi mal de la fausse monnaie ! dit-il avec dédain ; c'est honteux. Vraiment, sans me vanter, j'en confectionnais de supérieure à celle-ci lorsque je n'avais pas encore douze ans, et Dieu sait si j'ai fait des progrès depuis. Positivement, l'éducation se perd de jour en jour. Après tout, mon cher maître ne m'a trompé qu'à demi, car je connais, sur la Plaza, un brave hôtelier qui a confiance en moi et

me fait crédit ; je lui passerai facilement cette triste monnaie.

Jose se disposa à sortir à son tour. Comme il n'avait pas de chapeau, il prit un foulard appartenant à Cota, et s'en enveloppa la tête le plus coquettement qu'il put ; puis, afin de relever sa toilette, il passa à la ceinture de son pantalon un énorme couteau de cuisine très-affilé et très-pointu, et, fermant toutes les portes avec soin, il descendit dans la rue en se dandinant d'une façon fort galante, qui prouvait qu'il était loin d'être mécontent de sa personne et de son accoutrement.

Cota de son côté, après une course de dix minutes, s'était arrêté devant la porte d'une des plus jolies maisons de la ville et semblait indécis de savoir s'il devait ou non entrer. Son incertitude dura peu, car, quelques instants après, il frappa à la porte avec la garde de son sabre.

— Ton maître est il visible? dit-il à l'Indien qui vint ouvrir.

— C'est selon, seigneurie, répondit celui-ci ; il y a déjà un caballero dans son cabinet, et je crois même qu'ils causent d'affaires.

Cota réfléchit une seconde ; puis s'adressant de nouveau au domestique :

— Ce caballero n'est-il pas Tecualtiche? lui dit-il.

— Lui-même, señor.

— C'est juste, puisque j'ai un rendez-vous avec lui ; laisse-moi passer.

Cota entra aussitôt, puis, après avoir traversé rapidement, et en homme qui connaît les localités, deux vastes pièces, il poussa une porte de cèdre et entra dans une chambre dont les murs étaient surchargés de christs sculptés en ivoire et en buis, d'armes blanches et à feu, d'éperons, de *cuartas* ou cravaches, de lazos flexibles, et enfin de portraits de saints et de saintes et d'images naïvement érotiques, pour ne point dire tout à fait obscènes.

Deux hommes étaient assis dans cette pièce auprès d'une table en acajou brut et massif : le Tecualtiche, ainsi que l'avait annoncé déjà le domestique, et le maître de la maison, le vénérable et tolérant curé don Ignacio***. Sur la table il y avait deux énormes verres d'eau-de-vie, puis à côté des verres, cinq rouleaux de piastres neuves composés de vingt piastres chacun. L'apparition de Cota produisit un effet bien différent sur le paternel Ignacio*** et sur le rude Tecualtiche. Le premier sourit avec bonhomie et le second fronça involontairement ses gros sourcils. Cota, impassible et toujours maître de soi-même, répondit à ces deux réceptions différentes par un même sourire doux et gracieux.

— Il faut avouer que ma journée commence sous d'heureux auspices, dit-il en prenant le premier la parole, par la rencontre de mes deux meilleurs amis !

— Je puis en dire autant, seigneur Cota, répondit Ignacio*** tout en remplissant un troisième verre d'eau-de-vie, mais à quelle heureuse circonstance dois-je attribuer votre visite ?

— Mon Dieu ! cher et vénérable padre, à votre bienveillance si connue que je compte mettre à contribution.

— Inutile de vous répéter, caballero, que ma personne et ma fortune sont entièrement à votre disposition ; vous le savez déjà. A quoi puis-je vous être utile ?

— En voulant bien accepter ces dix onces et les joindre à cet argent ! dit Cota, qui retira en effet dix onces d'or de sa poche et les plaça près des deux cents piastres neuves empilées sur la table.

— Ah ! ah ! dit l'excellent Ignacio***, dont les yeux brillèrent à la vue de cet or, je vous reconnais bien là, señor Cota ; généreux avec délicatesse, magnifique avec esprit. J'accepte votre offrande.

Don Ignacio ensuite ajouta :

— Vous savez sans doute, votre conduite me le prouve, à quel emploi est destiné cet argent ?

— A soulager les pauvres, très-saint padre! répondit gravement Cota.

— C'est cela même, aux pauvres! répéta Ignacio*** avec onction.

Le Tecualtiche avait, pendant la durée de ce dialogue, manifesté par plusieurs mouvements brusques sa mauvaise humeur. Lorsque Cota retira les onces de sa poche, l'Indien ne put même s'empêcher de faire un violent soubresaut et de murmurer à demi-voix :

— Dix onces! et moi qui n'ai offert que cent piastres!... Ce Cota va obtenir sans doute la même faveur que celle qu'on vient de m'accorder; maudit soit le jour de sa naissance... cet homme est né pour mon malheur!...

Pendant que le Tecualtiche se livrait à cette aparté haineux, le révérend don Ignacio***, pour reconnaître la générosité de Cota, lui offrait avec emphase un second verre d'eau-de-vie, et sur son refus bourrait son étui, de prétendues cigarettes de la Havane.

Cota, son chapeau à la main, paraissait disposé à s'en aller.

— Me serais-je trompé se dit le Tecualtiche, et Cota, pour la première fois de sa vie, me laisserait-il prendre l'avance ?

Les espérances de l'Indien semblèrent se réaliser,

car Cota, après avoir donné, selon l'usage, un *abrazo* au curé Ignacio***, salua gravement le Tecualtiche, puis tirant à lui la porte de sortie il en franchit le seuil. Le Tecualtiche respira plus librement. « Il ne se doute de rien, murmura-t-il.

— Au revoir, mon fils bien-aimé, s'écria Ignacio***, n'oubliez point que je suis et serai toujours à votre dévotion.

— Ma foi, mon père, dit Cota en rentrant, ces bonnes paroles me font souvenir que j'ai encore un autre service à vous demander!

— Il est accordé, mon cher fils, expliquez-vous.

— Oh ! c'est peu de chose, je désirerais avoir une dispense qui m'exemptât, le cas échéant, de toutes formalités préalables, et me permît de me marier dans les vingt-quatre heures.

Cette demande sembla embarrasser beaucoup le curé.

— Après tout, reprit Cota, si cela vous contrarie?...

— Nullement, mon cher fils, répondit Ignacio*** avec hésitation.

— Et votre promesse, mon père! s'écria vivement le Tecualtiche; ne m'avez-vous point juré que vous n'accorderiez aucune dispense semblable à personne autre qu'à moi d'aujourd'hui à quinze jours!

— Ah ! si vous avez fait cette promesse, padre bien-aimé, dit Cota en hochant la tête et en regardant les cent piastres neuves empilées sur la table, alors je n'insiste plus.

— Oui, caballero, j'avais fait cette promesse, dit Ignacio***, qui, en suivant le regard de Cota, avait aperçu de nouveau les dix onces d'or, mais j'aime à reconnaître que j'ai eu tort, car la religion dit que tous les hommes sont égaux et frères ; or, ce que l'on fait pour l'un, on doit le faire pour l'autre.

Le curé Ignacio***, après cette déclaration, prit, dans un des tiroirs de la table, plume et papier, et écrivit rapidement la dispense que demandait Cota.

— Tenez, dit-il en la lui remettant, prenez-la de confiance, elle est en règle.

— Merci, excellent padre ! répondit Cota. Puis, se retournant vers le Tecualtiche, il ajouta : Señor Tecualtiche, nous sommes à présent à jeu de jeu..... à quand la grande bataille ?

— A ce soir, si vous l'osez ! répondit l'Indien avec rage.

— Très-bien, c'est convenu, à ce soir, répondit Cota en prenant congé.

— Cet homme est bien fort ! dit Ignacio*** au Tecualtiche, prenez garde !

Ce fut par mon ami M. Alexandre S... que j'appris,

du moins en partie, la petite scène que je viens de tracer, car le curé Ignacio***, en homme habile, n'avait pas manqué, aussitôt que Cota et le Tecualtiche l'eurent quitté, de répandre dans toute la ville la nouvelle de la rivalité des deux fameux joueurs. En effet, cette rivalité et le défi qui en était la suite composaient pour sa soirée de monte un magnifique programme.

— J'espère bien que vous ne manquerez pas d'assister à cet étrange duel ? me demanda M. Alexandre S...

— Certes, et je compte aussi que vous m'accompagnerez ?

— Très-volontiers.

L'oracion ou l'angelus sonné, nous nous acheminâmes donc, mon compatriote et moi, vers la maison du curé Ignacio***. La foule qui encombrait la vaste salle où se tenait d'ordinaire le monte était immense ; pas une seule personne un peu marquante de Cosala ne manquait au rendez-vous ; et pourtant, il régnait, parmi cette multitude compacte, un grand silence. Le Tecualtiche, ses longs cheveux bouclés rejetés en arrière, le teint animé, l'œil brillant, représentait l'image du défi, tandis que Cota, toujours froid et réservé, mais l'air placide et assuré, personnifiait, sinon la résignation, du moins la fatalité.

Dans un des coins les plus obscurs de la salle, Lola essayait de se dérober à la curiosité générale; mais sa parure était de si bon goût, sa beauté si éclatante, et le rôle qu'elle jouait dans ce drame original, si important, que presque tous les regards se tournaient vers elle. Cependant la partie ordinaire commença bientôt sans qu'une seule allusion fût faite par un des spectateurs. Le Mexicain, s'il est d'une grande ignorance, en fait de probité, possède du moins à un degré éminent la science si difficile du savoir-vivre et des convenances.

— Je n'ai jamais vu ici autant de monde et si peu de joueurs, dit enfin le Tecualtiche quand la première taille fut achevée. Voulez-vous, seigneur Cota, que nous jouions un peu l'un contre l'autre, cela animera peut-être la partie?

— Vous savez, cher caballero et ami, que je suis toujours à vos ordres, répondit Cota, mais pour jouer l'un contre l'autre il faudrait que l'un de nous deux tînt la banque?

— Je m'en charge, seigneur Cota, répondit le Tecualtiche, mon entrée sera de cinquante mille piastres, c'est toute ma fortune, cela vous va-t-il?

— C'est en vérité une fort belle entrée! répondit Cota, mais les cartes me semblent bien vieilles pour servir?

— Seigneur Cota! s'écria aussitôt le curé Ignacio, je puis vous donner ma parole sacrée que ces cartes ne sont jamais sorties de chez moi.

— Je m'en rapporte à vous, très-révérend père; du reste tous les magasins doivent être fermés à cette heure?

— Hélas! oui, tous.

— Eh bien, en ce cas, nous nous contenterons de ces cartes. Vieilles lames, bonnes blessures! dit un proverbe castillan. Voyons, je suis prêt, animons donc la partie!

Le Tecualtiche remplaça aussitôt le banquier sur sa haute chaise de taille et prit un paquet de cartes.

Toutes les poitrines étaient oppressées; il se fit un silence solennel.

Lola avait abandonné sa place obscure et regardait, avec une anxiété plus forte que sa volonté et que sa dissimulation, le tapis vert, ce redoutable champ clos sur lequel allait se livrer la bataille dont sa main devait être le prix.

J'avoue à ma honte que la contenance modeste, pour ne même pas dire humble, de Cota, comparée à la superbe assurance que montrait son rival, éveilla toutes mes sympathies pour le Mexicain, et que ce ne fut pas sans un certain serrement de cœur que je vis

l'Indien mêler le premier paquet de cartes. Je me retournai vers mon ami M. Alexandre S***, pour lui faire part de mon émotion, et je le trouvai à mon grand étonnement tout aussi ému que je l'étais moi-même.

— Votre pâleur, mon cher monsieur, lui dis-je à voix basse, me permet, sans être ridicule à vos yeux, de vous faire l'aveu de l'inquiétude inexplicable et ridicule que j'éprouve. Ce Cota et ce Tecualtiche sont, je le sais, deux drôles qui ne méritent ni pitié ni intérêt, et pourtant la partie qu'ils vont jouer m'agite autant que si j'étais de moitié dans les enjeux.

— Parbleu ! et moi, donc ! mon pouls bat à présent deux cents pulsations par minute. Dieu sait pourtant que ces deux aventuriers sont mes plus mauvaises pratiques. Du reste, voyez les Mexicains qui nous entourent ; ils partagent tous notre émotion, et cependant il n'y en a pas un seul parmi eux qui n'ait déjà joué stoïquement sur une carte, pour son propre compte, plusieurs fois sa fortune. L'originalité saisit toujours.

En ce moment, le Tecualtiche venait de jeter deux cartes sur le tapis et attendait les mises des joueurs. Pas un ponte ne se présenta.

— Dix mille piastres sur le *siete de oro*, dit Cota

au milieu du silence et tout en levant au ciel un œil triste et mourant.

— Ma foi, dis-je de nouveau à mon ami Alexandre S***, je vais fumer une cigarette dans la rue, puis je reviendrai dans quelques minutes, lorsque la partie sera tout à fait engagée ; l'attente du premier coup de feu est toujours ce qu'il y a de plus pénible, dans un duel, pour les témoins.

En parlant ainsi, je parvins à me glisser sans bruit jusqu'à la porte de sortie ; puis, l'ouvrant tout doucement, je me précipitai dehors. Une sueur froide perlait sur mon front.

Ma cigarette fumée et les cinq minutes écoulées, je rentrai chez le curé Ignacio ; les cartes étaient jetées pêle-mêle sur le tapis, la partie avait cessé.

— Eh bien ? demandai-je à mon ami M. Alexandre, que je trouvai plus pâle que je ne l'avais laissé.

— C'est fini, me dit-il.

— Comment, fini ! Est-ce que Cota et le Tecualtiche auraient eu peur ?

— Peur !... répéta avec étonnement M. Alexandre, allons donc ! Ils n'ont joué que cinq coups, c'est vrai, mais chaque coup était de dix mille piastres ou cinquante mille francs.

— Est-il possible ?

— Et le Tecualtiche a gagné cinq fois ! c'est pour

Cota une différence de cinq cent mille francs. Quant à moi, je tremble encore d'émotion. On ne voudra jamais croire à la véracité de cette histoire quand je la raconterai rue des Bourdonnais.

Après avoir échangé ces quelques paroles avec M. Alexandre, mon premier soin fut de chercher du regard les deux rivaux. Les conséquences de leur singulier duel avaient été aussi rapides que le duel lui-même, car je vis Lola suspendue au bras de Tecualtiche, qui la considérait avec des yeux brillants de passion, et approchait ses grosses lèvres de sa petite et délicate oreille pour lui parler à voix basse. Lola lui souriait doucement. Du côté opposé de la salle, Cota pérorait au milieu d'un groupe de mineurs ; il leur racontait comme quoi il était le plus malheureux des hommes, grâce à un coquin de domestique qu'il avait à son service, et dont il rétribuait grassement la paresse à la raison d'une once et demie d'or par mois, ce qui n'empêchait pas ce susdit co-coquin de le voler indignement sur les achats de chocolat, de viande sèche et de chandelle. Du reste, de la partie qu'il venait de perdre, pas un mot. Cette réserve, imitée par tous les spectateurs, ne fut point suivie par le Tecualtiche, car l'on entendit bientôt sa forte voix couvrir les conversations particulières.

— Caballeros, disait-il, j'ai l'honneur de vous inviter à assister demain à mes noces ; j'épouse la senorita dona Lola... Seigneur Cota, ajouta avec ironie le Tecualtiche, que son triomphe enivrait, puisque vous avez tant contribué à mon mariage, il est bien juste que l'on vous garde une place de garçon d'honneur. Acceptez-vous ?

— Avec bonheur, cher caballero et ami ! répondit Cota le sourire aux lèvres et en s'inclinant fort poliment.

Quelques instants après, les joueurs prirent congé du révérend curé Ignacio ; car chacun désirait s'entretenir librement et en particulier de ces graves événements.

Lola, en partant, aperçut, immobile près de la porte, Cota, qui lui adressa le plus bienveillant de tous les sourires. La jeune Culiacanera se sentit rougir et détourna ses yeux avec frayeur. Le Tecualtiche était fier comme un Ajax et ne se donnait pas la peine de dissimuler son bonheur.

— Eh bien ! dis-je au révérend Ignacio, qui vint me demander un cigare, tout cela me paraît fini ; qu'en pensez-vous ?... Quant à moi, je vous avouerai que j'avais meilleure opinion de Cota et que je comptais sur un autre dénoûment.

— C'est un caballero bien fin et d'un bien grand

esprit que le seigneur Cota, me répondit le curé Ignacio ; et, tenez, ajouta-t-il en branlant la tête d'un air de doute, voulez-vous savoir toute mon opinion ?

— Certainement.

Le curé Ignacio approcha sa bouche de mon oreille, et me dit, tellement à voix basse que ce fut à peine si je pus l'entendre : « Mon opinion est que nous ne sommes dans ce drame qu'au commencement de la fin. »

IV

Le lendemain des événements que nous venons de raconter, le domestique Jose entra, vers sept heures du matin, dans la chambre de son maître. Cota semblait dormir d'un profond sommeil; toutefois à peine son fidèle serviteur eut-il fait deux pas, qu'il ouvrit aussitôt les yeux.

— Que veux-tu, Jose? lui demanda-t-il.

— Je viens solliciter de votre seigneurie une faveur, la prier de me prêter pour ce matin le cheval qu'elle m'a gagné.

— Pourquoi faire?

— Mais pour *capotear* et *colear* à la course de taureaux que le Tecualtiche offre à la ville.

— Ah! le Tecualtiche donne une course de taureaux! et en quel honneur?

— Mais en l'honneur de votre défaite d'hier, répondit Jose d'un ton joyeux.

— Tiens, *caramba*, c'est vrai, je n'y pensais plus!

— Cela change pourtant du tout au tout votre position sociale... et qui sait...

— Eh bien, Jose, continue... et qui sait?

— Dam! je ne voudrais pas vous offenser; seulement je vous ferai observer qu'avant de devenir domestique par accident, j'étais un *caballero*...

— Très-bien! Tu espères, je le vois, m'avoir d'ici à peu pour confrère.

— Mon Dieu, senor, est-ce qu'on peut jamais répondre de rien! la vie est une si drôle de chose!

— Jose, répondit flegmatiquement Cota, sois persuadé que, si jamais je deviens domestique, je ne demanderai, pour être heureux dans ma nouvelle condition, que d'avoir le bonheur de rencontrer un maître semblable à celui que tu as l'honneur de servir.

— Ainsi votre seigneurie m'accorde ma demande,

et je puis disposer pour ce matin de mon ancien cheval?

— Au contraire, Jose, je m'y oppose. Tu es un excellent cavalier, je le sais; mais un malheur est bientôt arrivé, et je tiens à cette bête.

— Soit, répondit Jose d'un ton dégagé, n'en parlons plus. Après tout, je ne vous ai fait cette demande qu'en vue de votre honneur et de votre intérêt.

— Comment cela?

— Mon Dieu! je voulais tout bonnement prouver au public, par ma présence à cette course de taureaux que donne le Tecualtiche pour célébrer son triomphe d'hier, que ce triomphe ne vous froissait pas! Cela me semblait de bon goût.

— Au fait, cette raison me paraît assez bonne. Prends donc mon cheval, mais surtout aies-en bien soin et ne l'expose pas trop.

— Oh! ne craignez rien, répondit Jose d'un air hypocrite, je saurai vous faire honneur.

Lorsque je sortis, le même jour, vers huit heures du matin, pour aller faire ma promenade à cheval, je trouvai la ville de Cosala en émoi.

Le Tecualtiche, pour un Indien parvenu, avait largement fait les choses. *Corridas* de *toros* et de *gallos*, *fandangos* publics et distribution générale

d'eau-de-vie, rien ne manquait à cette magnifique journée improvisée en quelques heures.

Le curé Ignacio ***, auquel le Tecualtiche avait promis la veille au soir, dans un moment d'exaltation, deux cents piastres pour sa bénédiction du lendemain, s'était également associé à la joie publique en faisant mettre toutes les cloches de son église en branle; en un mot, c'était une fête splendide et complète comme, de mémoire de *lepero*, on n'en avait encore vu dans le triste *real* de Cosala. Dès dix heures, et grâce au concours presque gratuit de cinq cents ouvriers mineurs et indiens, une forte palissade entourait la place d'une ceinture de lianes et de palmiers. C'était l'arène pour le combat de taureaux.

A dix heures et demie, dix mille personnes (c'est-à-dire la ville entière), bravant l'abominable ardeur du soleil, s'entassaient pêle-mêle dans l'étroit espace laissé libre entre les barrières et les maisons, et la course de taureaux commençait.

Plus de cent *rancheros*, fort débraillés dans leur toilette, mais en compensation montés la plupart sur de superbes chevaux, caracolaient en amateurs dans l'arène, provoquant par leurs gestes et leurs cris les six taureaux sauvages qui s'y trouvaient réunis.

Comme on doit le penser, je n'avais point manqué de me rendre à la fête. J'étais appuyé contre une des

portes de la balustrade, lorsqu'un cavalier se présenta pour entrer.

— Pardon de vous déranger, senor don Pablo, me dit-il, mais il y a longtemps que je n'ai goûté de la *cola* et du *capote*, et je brûle d'envie de faire travailler un cheval.

— Tiens, c'est toi, Jose! m'écriai-je en reconnaissant dans ce cavalier le domestique de Cota; entre, mon garçon, et prends bien garde à ne pas faire tuer ton cheval.

— Mon cheval, senor! répéta Jose avec amertume, dites donc le cheval que m'a gagné mon maître lorsque j'étais encore un *caballero*... Quant à le ménager, soyez tranquille, ajouta Jose d'un air narquois, j'y mettrai tous mes soins, ainsi que me l'a bien recommandé le seigneur Cota; après tout, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Jose, qui me connaissait pour m'avoir souvent servi de commissionnaire, me salua poliment, puis, piquant des deux, entra d'un bond dans l'enceinte.

Ces sortes de courses de taureaux, que le hasard improvise, et qui sont assez fréquentes au Mexique, n'ont rien de régulier et de convenu, et se ressemblent rarement entre elles. Quelquefois les amateurs qui y figurent se servent de lances nommées *garrochas* pour piquer le taureau; de temps en temps

même, un généreux propriétaire permet de mettre à mort l'animal qu'il fournit, mais cet exemple est peu commun.

L'habitude est ordinairement de ne point tuer le taureau et de jouer seulement avec lui, c'est-à-dire de le *capotear*, *colear* ou *lazar*. Du reste, le danger n'en est pas moindre pour les cavaliers et les chevaux, et l'on a souvent vu de ces courses devenir très-meurtrières. *Capotear*, c'est agacer le taureau au moyen d'un *zarape* ou d'un manteau; puis, au moment où l'animal furieux se lance sur vous, à éviter son terrible choc en faisant exécuter au cheval une volte-face prompte et habile. On ne peut se faire une idée de la prodigieuse dextérité que les Mexicrins déploient dans ces jeux violents; et pour peu que le cavalier qui *capotea*, — car *capotear* est un verbe, — tienne à ne pas être honteusement conspué, bafoué, sifflé, il ne doit exécuter sa volte-face que quand les cornes de son brutal ennemi ne sont plus éloignées qu'à une distance de quelques pouces des flancs de son cheval. Un bon *capoteador* aime à sentir, avant d'opérer sa passe, la corne du taureau toucher sa *calzonera*. *Colear* forme un amusement sans danger, mais qui exige en retour une extrême habileté de la part de l'amateur. Pour *colear* un taureau, il faut que l'animal, effrayé par les cris de la multi-

tude, ou doué d'un tempérament très-pacifique, prenne la fuite devant le cavalier. Le Mexicain se lance aussitôt à sa poursuite, puis le saisissant de sa main droite par la queue, se lève sur ses étriers, et, par un mouvement combiné du genou, de la main et du cheval, jette violemment par terre, le taureau sur le dos. Cette chute, lorsque la *cola* réussit bien, est si violente et si rapide, qu'on croirait que l'animal tombe renversé par un boulet.

Lazar est tout bonnement se servir du *lazo*.

Parmi les six taureaux renfermés dans l'arène, deux surtout attiraient l'attention de la foule. Le premier, brave et *sournois*, c'est-à-dire appartenant à la plus dangereuse espèce, avait une robe d'un blanc sale, tachetée de plaques couleur lie de vin. Son regard oblique, son sabot, qui grattait continuellement la terre, et par-dessus tout ses élans imprévus et raisonnés, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'avaient, dès le commencement de la *corrida*, signalé aux amateurs comme un ennemi redoutable; et ce diagnostic s'était parfaitement justifié, car il avait en ce moment blessé légèrement quatre chevaux. Le second taureau faisait contraste avec le premier. Sa robe, d'un noir magnifique, aux reflets bleus, brillait au soleil. Impétueux comme un lion et agile comme une panthère, il s'était dès l'ouverture des courses

précipité au beau milieu de la mêlée et n'avait point tardé à éventrer deux excellents chevaux. Quant aux autres taureaux, ils ne présentaient rien de remarquable.

Quoique les *rancheros* mexicains soient d'admirables cavaliers, le vide s'était fait, malgré les sifflets et les exhortations de la multitude, autour des deux redoutables animaux. Un cavalier, piqué par ces démonstrations, s'avança enfin pour *capotear* le taureau sournois, à la robe blanche.

Des bravos furieux éclatèrent autour de l'arène, et les dix mille spectateurs se levèrent spontanément sur la pointe des pieds, comme un seul homme, pour mieux voir le combat. Le cavalier qui venait de se mettre en évidence était, d'après ce que j'entendis dire à mes côtés, un véritable *hombre de a caballo*, périphrase mexicaine qui peut se traduire sans exagération par un seul mot, celui de *centaure.* A la vue de ce nouvel ennemi qui voltigeait autour de lui en le provoquant avec son *zarape*, le taureau commença d'abord par battre lentement en retraite, la tête baissée, les cornes menaçantes, l'œil à moitié fermé. Ce semblant de fuite parut faire réfléchir le cavalier, qui, un instant, tourna presque son cheval pour se retirer ; mais dix mille vociférations, poussées par les spectateurs, le retinrent. L'indécision du *ranchero*

ne dura que quelques secondes, cependant elle suffit au taureau pour se précipiter d'un bond sur lui et l'envoyer rouler à dix pas de son cheval.

Il se fit un silence de mort. Le taureau s'acharnerait-il après le cheval, ainsi que cela arrive souvent, ou bien tournerait-il sa rage contre le cavalier? Ce fut, hélas! contre le cavalier! Plantant ses deux cornes longues et effilées en pleine poitrine du *ranchero*, avant qu'il fût possible de venir à son secours, le taureau le souleva à sa hauteur, puis, l'agitant en tous sens par de brusques mouvements de tête, l'envoya enfin voltiger à vingt pieds en l'air. Lorsque le *ranchero* retomba, son corps rendit sur le sol un son mat et étouffé; ce n'était plus qu'un cadavre.

Cette mort inattendue causa aux dix mille spectateurs présents un enthousiasme qui me parut tenir du délire. « *Bravo toro! que viva el toro!* » s'écriaient les hommes en agitant leurs chapeaux et les femmes en faisant onduler leurs *rebozos* ou leurs mantilles.

Ce tragique incident suspendit un instant les courses; je crus remarquer, à leurs prudentes évolutions, que plusieurs amateurs se seraient résignés, sans opposer trop de difficulté, à abandonner la partie; mais la *plèbe*, enivrée par l'odeur et par la vue du sang, formait autour de l'arène une barrière compacte et formidable que nul cavalier n'aurait pu franchir.

En ce moment d'enthousiasme pour les spectateurs et de tiédeur pour les combattants, un simple *lepero*, du moins à en juger par son costume, traversant l'espèce de solitude qui s'était faite autour du terrible taureau, arrêta fièrement son cheval devant lui, à un pas tout au plus de distance. Les applaudissements éclatèrent de nouveau avec fureur, car cette hardie manœuvre *promettait* aux spectateurs, selon la pittoresque et cruelle locution mexicaine, une seconde mort.

Cette bienveillante prévision de la foule paraissait du reste devoir se réaliser : en effet, le taureau recula d'abord en baissant la tête, et se mit à gratter lentement la terre avec son pied.

— *Vamos, cobarde!* Allons, poltron! s'écria l'imprudent *lepero* en apostrophant son ennemi, selon l'usage des *toreadores* de profession.

L'animal, comme s'il eût compris cette outrageante provocation, s'élança aussitôt sur le *lepero*. Celui-ci resta immobile une seconde; et ce ne fut qu'au moment même où les cornes le touchaient presque, qu'enlevant son cheval avec une merveilleuse habileté, il le fit bondir par-dessus le taureau, et évita ainsi sa mortelle atteinte.

Ce prodige de sang-froid et d'équitation fut salué immédiatement par des applaudissements inouïs, fré-

nétiques; le *lepero* ne parut même pas s'en apercevoir et se mit à allumer une cigarette.

— Quel est donc ce téméraire écuyer? demandai-je à un voisin.

— Je l'ignore, señor; c'est un *forastero* (1) qui m'est inconnu, me répondit l'homme que j'interrogeais; mais en tous cas il monte assez bien à cheval et ne manque pas d'une certaine hardiesse... Bon! le voici maintenant qui se dirige vers le taureau noir... Tiens! mais il pourrait bien se faire tuer cette fois-ci, ajouta mon voisin en se frottant les mains d'un air de joyeux espoir.

L'intrépide *lepero*, après avoir jeté sa cigarette à moitié consumée, piquait effectivement vers le second taureau. L'animal furieux, acceptant franchement le combat, s'élança à la rencontre de son adversaire. Si le *lepero* n'eût pas été un véritable *ginete* (2) dans toute la rigoureuse exigence du mot, cette attaque lui

(1) Le mot *forastero* n'a pas de synonyme français. Il signifie en espagnol quelqu'un d'étranger à la province, à la ville, etc., où il se trouve. Par exemple, un Parisien serait traité de *forastero* à Rouen, de même qu'un Rouennais le serait à Paris.

(2) *Ginète* signifie, rigoureusement parlant, écuyer; mais les Mexicains attachent à ce mot l'idée de la perfection. Un ginète, au Mexique, ne doit tomber de dessus un cheval sauvage que mort.

eût coûté la vie ; car les cornes du *tore prieto*, comme l'appelait la foule, passèrent à peine à quelques lignes de son corps. Un duel étrange et admirable s'engagea alors entre le cavalier et le taureau. D'un côté la ruse et l'adresse développées jusqu'à la science, de l'autre tout ce que la férocité et l'instinct de la destruction comportent d'impétuosité farouche et désordonnée ! En moins de dix minutes, vingt attaques à fond furent vingt fois évitées, grâce à un sang-froid, une adresse et une facilité incroyables, au grand ébahissement des spectateurs. La foule haletante, en proie à un plaisir sans nom, demeurait silencieuse et sans applaudir : l'émotion l'étouffait. Quant à moi, ce qui me frappait le plus vivement dans cet étrange et merveilleux combat, c'était le sang-froid, ou, pour être plus exact, l'indifférence qu'y apportait le *lepero*. On eût dit un homme dégoûté de la vie, qui recherchait la mort et fuyait cependant à son approche, ainsi que le bûcheron de la fable, par suite d'un instinct de conservation plus fort que sa volonté. — Cette scène de *capotea* ne pouvait durer plus longtemps, mais j'étais loin de songer à l'incident qui vint la terminer. Cet incident fit pousser un cri d'admiration et d'étonnement tellement spontané à la foule, qu'on eût pu le prendre, à quelque distance, pour un éclat de tonnerre : le *lepero*, abandonnant

son cheval au milieu d'une volte-face, avait sauté sur le dos du taureau !

La stupéfaction du farouche animal fut telle en sentant peser sur son corps le poids d'un homme, qu'il resta un moment immobile et semblable à une statue. Le *lepero* profita de cette stupéfaction pour s'asseoir le plus solidement possible. Bientôt commença entre la brute et l'homme une nouvelle lutte incroyable que ceux-là seuls qui en ont déjà vu de semblables en Amérique, comprendront et trouveront possible. Ce fut de la part du taureau des bonds furieux et des frémissements brusques et saccadés, accompagnés par un rugissement de tigre ; du côté de l'homme une telle souplesse de corps, un si parfait laisser-aller, une telle grâce aisée, qu'on eût dit un maquignon faisant parader un cheval de luxe et de promenade.

Le taureau étant passé, dans sa course furibonde, auprès d'une estrade qu'on avait élevée pour les notabilités de la ville, un homme s'y leva qui, adressant la parole au *lepero* :

— Hola ! *muchacho !* lui cria-t-il, ne te gêne pas pour descendre ; le taureau que tu montes m'appartient, et je t'autorise à le tuer d'un coup de poignard, si bon te semble.

Le *lepero* salua avec beaucoup de courtoisie le généreux propriétaire, puis, retirant de sa *bota va-*

quera droite un fort couteau de cuisine qu'elle contenait, il le plongea, d'un seul coup, jusqu'au manche, dans le crâne du taureau, qui tomba roide mort. Quant au *lepero*, d'un bond adroitement exécuté, il se retrouva sain et sauf sur ses jambes. Ce dénoûment s'étant passé à quelques pas seulement de l'endroit où je me trouvais, je pus enfin distinguer la figure de l'audacieux dompteur du taureau.... Qu'on juge quel fut mon étonnement en reconnaissant Jose, le fidèle domestique de Cota !

La mort du vaillant taureau noir termina la *corrida* ; seulement comme le sang avait coulé dans ces bienheureuses courses, la population de Cosala était en proie à une gaîté effrayante. A tous les coins de rue on jouait du couteau ; c'était une ivresse universelle, un bonheur complet !

Ayant aperçu dans la foule l'intéressant Jose, j'allai droit à lui.

— Qu'as-tu donc, Jose ? lui demandai-je en remarquant sur son visage une vague expression de tristesse.

— Que voulez-vous, señor, me répondit-il, quand on n'a point de chance, rien ne vous réussit !

— Mais il me semble, cependant, que tu n'as pas

manqué de bonheur pendant les courses ; tu devais y être tué.

— Et c'est justement de cela que je me plains, señor, me répondit-il furieux ; j'ai exposé vingt fois ma vie inutilement, sans résultat.

— Qu'espérais-tu donc ?

— Parbleu ! s'écria Jose hors de lui et oubliant, dans son exaspération, toute prudence ; j'espérais faire éventrer le cheval de mon maître.

Jose, après m'avoir fait ce délicat aveu, me salua, puis, piquant des deux, s'en alla prendre part à un second divertissement qui se préparait, divertissement au moins aussi populaire au Mexique que celui des courses aux taureaux : je veux parler du jeu de *los gallos.*

Les amateurs, au nombre d'à peu près une centaine, ceux-là mêmes qui avaient déjà figuré dans l'arène, se partagèrent en deux troupes égales.

La première troupe choisit pour chef ce mineur archi-millionnaire, dont j'ai déjà parlé, le señor don Antonio I..., qui laissait passer ses chevaux par son salon, pour se rendre à leur écurie ; la seconde, après quelques pourparlers entre les cavaliers qui la composaient, offrit le commandement au modeste Jose.

— Señor, lui dit le riche mineur, en lui présentant

un coq vivant, dont les deux pattes étaient liées ensemble, à vous l'honneur de commencer.

— Je n'en ferai rien, avec votre permission, répondit Jose respectueusement, je ne suis qu'un domestique, et je dois céder le pas à votre seigneurie.

— Comment! vous êtes domestique, vous, le héros des courses de ce matin ?

— Hélas! simple domestique, au service du señor Cota.

— Tiens, c'est vrai ! je te reconnais à présent, et me rappelle avoir entendu raconter ton histoire. Elle est assez originale, mais une seule chose m'étonne : c'est qu'après avoir perdu ton cheval et ta liberté contre Cota, tu n'aies point songé, puisque vous étiez dans un lieu écarté, à te délivrer de lui par un coup de couteau.

— Votre seigneurie me fait injure, s'écria Jose, ça a été au contraire ma première pensée... Mais, hélas ! c'eût été manquer à l'honneur... Les dettes de jeu sont sacrées.

— C'est vrai, tu as raison, ces sentiments font ton éloge, et je serai charmé, lorsque tu auras fini ton temps de domesticité, de me lier d'amitié avec toi. En attendant prends toujours ce coq, et ouvre toi-même la *Corrida de los Gallos ;* ta belle conduite de ce matin mérite bien cet honneur.

L'ex-caballero Jose était trop bien élevé pour se faire prier, il se hâta donc d'accepter le coq, puis le brandissant au-dessus de sa tête, il poussa d'une voix sonore le mot si connu des bons chevaux mexicains: *Santiago* (1) ! Ce fut alors un tumulte immense, une clameur de bataille, un pêle-mêle dont rien ne pourrait donner une idée, une confusion à faire comprendre le chaos. Les chevaux, animés d'un vertige semblable à celui qui s'était emparé de leurs maîtres, bondissaient comme des tigres et se précipitaient avec rage les uns contre les autres. Devant une mêlée semblable, Salvator Rosa eût certes douté de la puissance de son pinceau !

Voici, en peu de mots, l'explication de cette course qu'un spectateur européen, qui y assisterait pour la première fois, ne pourrait comprendre.

Il s'agit tout bonnement de ravir la tête du malheureux héros de la fête, du coq dont nous avons déjà parlé ; puis, une fois maître de cette tête, d'arriver le premier à un but fixé d'avance. Or, avant de parvenir à s'emparer de ce trophée, confié généralement au meilleur cavalier et défendu par cinquante alliés, que l'on juge combien d'efforts il faut employer ! Je ne me souviens pas d'avoir vu, dans de

(1) Mot consacré dans les courses pour le depart.

nombreuses *corridas de gallos* auxquelles j'ai assisté, le coq arriver en entier au but. Dès la moitié de la course, son corps est déjà en lambeaux : tel cavalier qui doute pour lui personnellement de la victoire, garde, en compensation, une patte de l'animal, celui-ci, un morceau de chair, celui-là, une membrane d'aile maculée et sans plumes ; quant aux autres, ils ont tous les mains rouges de sang.

La course du coq, qui avait commencé à midi, durait encore à trois heures, ainsi que le prouvait le galop des chevaux des combattants, que l'on entendait résonner dans le lointain, lorsqu'un acheteur entra dans la boutique de mon ami, M. Alexandre S***, où je me trouvais en ce moment à jouer aux échecs.

Nous ne pûmes, M. Alexandre et moi, retenir un mouvement de surprise en reconnaissant l'illustre Cota.

— Vous avez des cartes à vendre, n'est-ce pas ? demanda-t-il après avoir salué poliment.

— Oui, señor, mais seulement vingt paquets, c'est tout ce qui me reste.

— Vous êtes bien certain de n'avoir plus que ces vingt paquets ?

— On ne peut plus certain.

— J'étais bien renseigné. Voyons vos cartes !

M. Alexandre les retira d'un rayon et les déposa sur le comptoir.

Cota alla à la porte du magasin et regarda pendant quelques instants dans la rue : la plus grande solitude y régnait ; toute la population était à la fête.

— Mon Dieu ! dit-il en prenant un des paquets au hasard et en considérant nonchalamment chaque carte à l'endroit et à l'envers, vos jeux ne valent rien du tout !

— Pourquoi donc ? s'écria avec feu M. Alexandre.

— Mais parce que toutes ces cartes sont reconnaissables grâce à des défauts de peinture ou de carton, répondit Cota. Le hasard les a bisautées.

— Bah ! vraiment, je n'y vois pourtant aucun défaut !

— Vous croyez, dit Cota, qui prenant le paquet qu'il avait déjà examiné, se mit à le mêler avec une vitesse incroyable. — Eh bien ! voici ce qui vous prouve que vous êtes dans l'erreur.

Le Mexicain, en parlant ainsi, se mit à nommer, avant de les retourner, toutes les cartes les unes après les autres, et cela sans se tromper une seule fois.

— Eh bien ! dit-il après avoir accompli très-naturellement ce tour de force inouï qui nous avait ren-

dus, M. Alexandre et moi, stupéfaits d'étonnement, avais-je raison?

— Ma foi! s'écria mon compatriote avec admiration, ceci dépasse les bornes du possible! Comment donc avez-vous pu perdre hier soir toute votre fortune en jouant contre le Tecualtiche?

Cota resta quelque temps sans répondre.

— Pour juger les actions d'un homme, il faudrait être dans son cœur, dit-il enfin. Telle personne montre parfois plus de caractère et de vraie grandeur en supportant stoïquement une injure qu'en la lavant dans le sang. Il faut quelquefois aussi déployer plus d'habileté pour perdre avec certitude que pour gagner par hasard.

— Comment! est-ce que.....

— L'homme sage ne doit s'entretenir du passé qu'avec sa conscience, dit Cota en interrompant M. Alexandre, ce qui est fait est fait. Soyons sages, et revenons au présent. Combien vendez-vous vos cartes.

— Une piastre le paquet, répondit effrontément mon compatriote en pensant à la rue des Bourdonnais.

— Ce n'est pas assez, dit Cota.

— Comment! ce n'est pas assez?

— Non, elles valent plus..... Je prends les derniers vingt paquets pour vingt onces d'or (1).

— A quoi bon cette mystification? demanda M. Alexandre ébahi.

— Et les voici, continua Cota, en déposant aussitôt les vingt onces sur le comptoir.

Pendant que mon bon compatriote, de plus en plus surpris, essayait de demander, en se servant d'un espagnol que son émotion rendait fantastique, l'éclaircissement de ce mystère, Cota s'amusait à déchirer en petits morceaux les cartes qu'il venait de payer si cher.

Un moment M. Alexandre crut que le Mexicain était devenu fou, et il se mit à le considérer avec une grande attention, mais jamais celui-ci n'avait paru plus calme et plus maître de soi-même. Toutefois en moins de dix minutes, il avait détruit dix-sept paquets de cartes, et il n'en restait plus que trois d'intacts devant lui.

— A présent, mon cher monsieur et ami, dit-il en s'adressant à M. Alexandre, écoutez-moi, je vous prie. Je laisse ces trois jeux chez vous, et vous ne les remettrez qu'à la personne qui viendra les chercher aujourd'hui de la part du curé Ignacio***. Comme il

(1) L'once vaut de 82 à 85 francs, selon le change.

est inutile de mentionner mon nom dans cette circonstance, vous exigerez de cette personne le prix de vos cartes. En un mot, vous les lui vendrez, me comprenez-vous bien ?

— Oui et non, répondit M. S*** au comble de l'étonnement.

— Comment cela?

— Je comprends très-bien ce que vous me dites, mais non pas à quoi tout cela doit aboutir.

— L'homme sage, je vous l'ai déjà dit, ne doit jamais parler du passé, mais j'ai oublié d'ajouter qu'il doit se garder surtout d'interroger l'avenir. Cependant, puisque cela semble vous plaire, occupons-nous de l'avenir. Si vous suivez de point en point, et sans les comprendre, mes instructions, cela n'engage en rien votre conscience; si vous vous y refusez, voici ce que je compte faire: Vous êtes étranger, mal vu, envié et sans appui, car vous réussissez dans vos affaires et vous n'avez même pas l'ombre d'un consul pour vous protéger. En revanche, si vous mouriez par suite d'un accident, la liquidation de votre fortune reviendrait de droit à l'alcade. Eh bien! je vous avouerai à présent avec bonhommie que j'ai déjà promis conditionnellement cinq cents piastres pour votre mort.

M. Alexandre tressaillit.

— Du reste, reprit tranquillement Cota, comme vous êtes Français et voyageur, et que, par conséquent, vous ne devez point manquer de courage, je ne vous fais cet aveu qu'avec la conviction que si vous me tuez dans votre magasin vous ne tarderez pas à payer ma mort par la vôtre, et que si vous m'accusez on vous mettra en prison comme calomniateur, car vous manquez de preuves contre moi. C'est à prendre ou à laisser. Vingt onces d'or si vous vous conformez à mes désirs ; un coup de couteau si vous y mettez obstacle.

Ce cynique langage nous avait vivement impressionnés, M. S*** et moi. Nous lisions mutuellement dans nos yeux des intentions peu bienveillantes à l'égard de Cota, mais le mexicain avait dit vrai : M. S***, s'il l'attaquait, ne devait trouver pour juges que des ennemis, et des ennemis intéressés à se partager ses dépouilles.

— Eh bien? dit Cota, que notre long silence sembla pourtant inquiéter.

— C'est convenu, répondit froidement M. Alexandre ; mais dussé-je ne revoir jamais la rue des Bourdonnais, — c'est une rue de Paris, — je vous donne ma parole d'honneur que si vous disposez une autre fois de ma volonté, je vous ferai sauter la cervelle.

— C'est bien, dit Cota sans se fâcher, cette fois

me suffit. Du reste, je vous répète que vous exagérez de beaucoup la portée de mes projets, et que, n'étant pas mon confident, vous ne pouvez être mon complice.

Cota, après avoir dit ces paroles, remit soigneusement dans leurs enveloppes les trois paquets de cartes qu'il venait d'examiner, fondit au feu de son cigarre le peu de cire attaché au papier et recacheta ensuite les paquets.

— Voici donc qui est bien convenu et bien entendu, dit-il à M. Alexandre, vous ne livrerez ces cartes qu'à la personne qui viendra les chercher au nom du curé Ignacio***. N'allez point surtout vous tromper, car un malentendu, je ne puis trop vous le répéter, serait mortel pour vous !

V

Cota parti, nous nous livrâmes, monsieur Alexandre et moi, aux plus terribles projets de vengeance : nous devions incendier toutes les forêts de la république, détruire les troupeaux, sécher les rivières, puis, soulevant les Indiens de la Prairie, prendre enfin la ville de Mexico d'assaut et la livrer au pillage. Après une heure de conversation, la race mexicaine était anéantie, et nous nous occupions à la remplacer par des colonies phalanstériennes d'inoffensifs paysans

allemands, lorsque nous fûmes distraits de nos gigantesques projets par un grand bruit de musique et de cris qui se fit sur la place. C'était Lola qui se rendait en costume de mariée, et accompagnée par le Tecualtiche, son heureux époux, chez le curé Ignacio***, où devait avoir lieu le bal des noces.

— Puisque la volonté de ce maudit Cota me cloue à mon comptoir, me dit M. Alexandre, mêlez-vous à la fête : vous me raconterez ce soir comment se seront passés tous ces événements dans lesquels je suis appelé si forcément à jouer mon rôle.

Le désir exprimé par mon compatriote se trouvant parfaitement d'accord avec ma curiosité, je pris mon sabre et mon chapeau et j'allai aussitôt me joindre à la foule. Une fois arrivé à la demeure du curé, le cortège se sépara en deux catégories, c'est-à-dire, que le public entra dans la cour et les caballeros dans les appartements. Du reste, dans la cour comme dans l'intérieur de la maison, il y avait orchestre, bal et *refresco*. Seulement l'immense salon, ordinairement si peu meublé, du révérend Padre présentait un aspect d'une somptuosité inaccoutumée : un énorme Christ en bois, placé vis-à-vis de la porte d'entrée, et entouré d'une vingtaine de cierges allumés, exigeait un signe de croix des arrivants. Les murs du salon, peints à la détrempe jusqu'à hauteur d'homme,

disparaissaient sous un amas confus d'*ex-voto* et d'ornements d'église; enfin, des pots de fleurs artificielles distribués autour de la pièce, avec plus de profusion que de symétrie, complétaient un magnifique ensemble: aussi les mineurs s'extasiaient-ils de la meilleure foi du monde, à la vue de pareilles richesses, tandis que l'excellent curé Ignacio ne pouvait dissimuler, malgré son humilité chrétienne, un sourire de triomphe. Tout à côté du Christ étaient placées, sur une longue et épaisse planche d'acajou brut, soutenue par des pieux, une cinquantaine de bouteilles de *mescal*, ou eau-de-vie du pays, puis près des bouteilles deux verres à boire. Quant à la table de jeu, sur laquelle Cota avait laissé ses deux cent cinquante mille francs, elle se dressait au milieu du salon et était parée de son plus beau tapis vert.

Les héros de la fête, le Tecualtiche et Lola, étaient naturellement le but de toutes les prévenances. L'Indien n'avait rien perdu de son air d'Ajax victorieux: sa tête, orgueilleusement levée vers le ciel, et le sourire de triomphe et de mépris qui se dessinait sur ses grosses lèvres prouvaient clairement qu'il se souciait peu des dieux et ne songeait pas aux hommes. Quant à Lola, quoique son teint moins rose que d'habitude annonçât la fatigue et l'insomnie, elle paraissait cependant fort calme et rassurée.

La partie quotidienne de monte ne tarda guère à s'engager, et le Tecualtiche fut prié, ainsi que cela devait être, de tenir la banque.

— Bah ! dit l'heureux Indien, cela ne vaut guère la peine que je me dérange, il n'y a point ici de joueur de mon savoir ! j'eusse été volontiers banquier du temps de Cota, mais depuis que ce malheureux a payé si cher sa présomption et sa hardiesse, je me trouve isolé dans ma force et ma grandeur.

— Plus bas donc ! dit à demi-voix un ranchero en s'adressant au Tecualtiche, ne savez-vous point que Cota est ici qui vous écoute ?

— Ah ! le seigneur Cota est ici, répéta l'Indien à haute voix ; eh bien donc ! pourquoi se tient-il si prudemment éloigné du tapis ! Il a tort d'avoir peur de de moi. Je suis un vainqueur clément, et je lui pardonne sa défaite.

Tous les yeux se retournèrent aussitôt vers un coin du salon où Cota se tenait, pour ainsi dire, blotti dans l'ombre.

— Merci, cher compadre, dit le petit Mexicain, mais je ne joue plus.

— Par peur ou par impuissance ?

— Par prudence. Malgré les cinquante mille piastres que j'ai eu le plaisir de vous compter ce matin,

il m'en reste à peu près dix mille, et je tiens à les conserver.

— Comment! vous avez encore dix mille piastres? dit le Tecualtiche d'un air piqué.

— Oui, cher ami, répondit Cota, c'est-à-dire de quoi devenir un jour millionnaire.

Cette révélation de Cota avait été, à ce qu'il paraît, droit au cœur du nouveau marié; car, quittant aussitôt son air arrogant, il se mit à combler son ex-rival de gracieuses prévenances. Cependant Cota, tout en recevant fort galamment ces avances, ne cédait pas et refusait avec obstination de tenter de nouveau les hasards du monte. Vint pourtant un moment, où, sous peine de passer pour une nature mesquine et pusillanime, il dut se rendre.

— Puisque vous l'exigez absolument, très-cher compadre, dit-il, je jouerai; mais là, d'honneur, c'est bien contre mon désir!

— Eh bien! commençons aussitôt, s'écria le Tecualtiche. A présent, oui, je tiens la banque avec plaisir.

Tous les ponteurs se disposèrent à commencer le combat, et l'Indien voyant enfin Cota assis devant le tapis vert, prit un jeu de cartes et se mit à le tailler.

— Ah! pardon, très-cher ami, dit Cota en l'arrê-

tant, j'ai consenti à jouer, c'est vrai, mais non point avec ces vieilles cartes-ci, elles ne m'ont déjà que trop porté malheur. Du reste, le révérend père Ignacio nous avait promis, hier soir, de les remplacer par des neuves.

— Ce que demande le seigneur Cota est fort juste, dit le curé Ignacio, déjà installé à son poste d'observation ; et, si vous voulez bien le permettre, je vais, caballeros, envoyer mon domestique acheter de nouveaux jeux.

Cette proposition ayant été accueillie, la partie fut suspendue et les conversations recommencèrent.

Lola, la belle Lola, qui, depuis que Cota et le Tecualtiche étaient en présence, ressemblait par sa pâleur à un chef-d'œuvre de la statuaire, profita de ce moment de confusion pour s'approcher de son mari.

— Au nom du ciel ! bien-aimé Tecualtiche, lui dit-elle de sa voix la plus irrésistible, ne jouez point ! Pourquoi vouloir tenter le sort, lorsque tous nos vœux sont accomplis ?

— Parce qu'il n'est que blessé, et que, si je ne profite pas de sa faiblesse pour le tuer, il reparaîtra plus brillant et plus dangereux que jamais, et qu'il me volera alors ton amour, répondit le Tecualtiche, en désignant, par un mouvement de tête, Cota placé à quelques pas de lui.

— Non, non, je n'aimerai jamais que vous, dit la jeune femme; mais je vous en conjure, au nom de la tendresse que vous prétendez avoir pour moi, emmenez-moi d'ici, partons.

— Folle ! répondit le Tecualtiche, en reprenant son air superbe, que peux-tu craindre ?

— Oui, je le sais, vous êtes fort adroit, et puissant... mais j'ai peur... j'ai peur... Oh ! venez, venez.

— Ce serait le déshonneur, dit l'Indien, qui, se sentant près de céder, abandonna Lola et alla se joindre à un groupe d'invités.

Une bonne demi-heure s'était écoulée et le domestique que le curé avait envoyé pour acheter des cartes neuves ne revenait pas. Je regardai Cota : il était impassible et ne semblait nullement inquiet.

Enfin la porte s'ouvrit et le domestique entra.

— Bête brute ! lui cria le révérend Ignacio en colère, ne pouvais-tu pas te presser davantage ?

— Dam ! señor cura, répondit celui-ci, il n'y a point de ma faute. J'ai fait inutilement tous les magasins de la ville... je n'ai pu trouver de cartes nulle part.

Cota, que je ne perdais pas de vue, devint blême, et je suis persuadé que, sans l'empire inouï qu'il savait exercer sur sa volonté, il serait tombé évanoui.

— Ainsi, tu reviens les mains vides, animal ? reprit Ignacio furieux.

— Mais à peu près, mon maître, excepté toutefois trois paquets de cartes que je me suis procurés chez le marchand français.

Cota ne put retenir un soupir de satisfaction, et le sang lui revint au visage.

— Eh bien, c'est tout ce qu'il nous faut pour le moment, dit le curé, nous verrons demain à nous approvisionner ailleurs.

— Commençons donc la partie, s'écria le Tecualtiche, en prenant de nouveau possession de sa chaise de banquier, et en détournant ses yeux de ceux de Lola, dont le muet et tendre langage l'engageait au départ.

— Je dois me soumettre, puisque vous l'exigez impérieusement, mon bon compadre, dit Cota d'un air dolent; mais, je vous le répète, c'est bien contre ma volonté !

Cette fois le drame m'intéressait au dernier point, mais je ne songeais plus, ainsi que cela m'était arrivé la veille, à éviter poltronnement les émotions que sa représentation devait me causer, et je restai bravement à mon poste, sur le premier rang.

Ce fut au milieu d'un profond silence que la partie

commença; chacun semblait dans l'attente d'un événement.

— Le jeu est-il fait? demanda le Tecualtiche après quelques instants.

— Oui, allez! répondit un des ponteurs.

— Que tenez-vous donc, señor Cota? demanda l'Indien; je ne vois point votre mise.

— Je vous demande pardon, cher compadre, j'ai placé dix piastres sur le roi.

— Dix piastres! s'écria le Tecualtiche en riant aux éclats. Dix piastres! Ah! la belle plaisanterie! Je vois, pauvre Cota, que la leçon d'hier vous a profité!

Cota se leva aussitôt.

— Señor Tecualtiche, dit-il d'un air digne et peiné à la fois, je trouve vos plaisanteries sinon de mauvais goût, du moins fort hasardées. Je crois que je suis libre de jouer ce que bon me semble.

— Certes, certes, pauvre garçon, dit l'Indien, vous en êtes le maître! mais dix piastres!...

— Eh bien, changeons alors les unités en mille, s'écria Cota les yeux brillants de colère. Je tiens dix mille piastres. Allez!

Le roi sortit à la seconde carte.

— Vous avez gagné, Cota, dit le Tecualtiche.

— Ah! vous m'insultiez, s'écria le Mexicain, que

son gain sembla rendre furieux, ah ! vous m'insultiez... parce que le hasard vous a sottement favorisé hier... Eh ! bien, je vous le dis, Tecualtiche, dussé-je mourir sur la place, je me vengerai...

Les assistants se regardèrent avec étonnement, car l'emportement au jeu est une chose inouïe au Mexique, et Cota surtout avait, comme on le sait, une grande réputation de bon et beau joueur.

Le petit Mexicain que la rage semblait suffoquer, reprit pourtant avec plus de violence encore :

— Pour prouver à cette noble assemblée que je ne vous crains pas, que je vous brave et que vous avez peur... Tecualtiche, je vous joue mes vingt mille piastres en un coup !

— Moi, peur ! hurla le Tecualtiche, allons donc ! va pour les vingt mille piastres !

Le silence s'accrut encore pendant que l'Indien tailla les cartes, ce qu'il fit du reste avec un soin extrême.

— Le sept est sorti et j'ai gagné, dit Cota quelques secondes après. C'est trente mille piastres que vous me devez..... Ah ! ah ! señores... voyez donc comme le Tecualtiche pâlit.

Le Tecualtiche, d'autant plus furieux qu'il était forcé de dissimuler sa rage, s'écria à travers ses dents serrées :

— Je tiens quarante mille piastres !

— J'accepte ! dit Cota.

Le silence dans l'assemblée devint alors effrayant ; le révérend Ignacio pleurait d'attendrissement de voir une si belle partie.

Tecualtiche, avant de jouer ce coup décisif, rejeta loin de lui le paquet de cartes dont il s'était déjà servi et en prit un nouveau.

— *El tres de Espadas y el as de oro* ! s'écria-t-il en retournant d'une main qui tremblait les deux cartes nécessaires au jeu.

— Je tiens l'as, dit Cota.

A la troisième carte, l'as apparut, resplendissant comme une belle once d'or.

— C'est quatre-vingt mille piastres que je gagne, dit Cota en reprenant son air indifférent. Je vous conseille, señor Tecualtiche, de vous en tenir à cette perte.

L'Indien écumait, ses yeux sortaient de leurs orbites, et c'est à peine s'il put s'écrier, tant la colère lui étranglait la voix :

— Il me reste encore vingt mille piastres, et vous ne pouvez me refuser ma revanche.

— Soit, dit Cota, mais véritablement vous me comblez.

Une minute après, les vingt mille piastres appartenaient à Cota.

Malgré le sévère décorum qui règne au Mexique dans une partie de jeu, et qui défend toute marque d'approbation ou de désapprobation, ce dernier coup acheva d'électriser l'assemblée, et une triple salve d'applaudissements éclata tout à coup au milieu du silence ; on venait de retrouver Cota. Quant au curé Ignacio, il sanglotait de joie et ne cessait de répéter avec enthousiasme :

— Oh ! quelle partie ! quelle partie ! mon Dieu ! que c'est beau !

Semblable à un tigre renfermé dans une cage de fer, le Tecualtiche se promenait à pas furieux au milieu de l'appartement, et semblait ne pas se douter que cent regards curieux suivaient et épiaient ses moindres mouvements. Enfin, s'arrêtant devant Cota, tandis qu'un éclair illuminait sa noire prunelle :

— Eh bien ! señor, dit-il, ne continuons-nous pas cette partie !

— Volontiers, cher compadre ; mais qu'avez-vous donc encore à jouer ?

— La maison que j'ai achetée et fait meubler pour Lola, répondit l'Indien.

— Soit. A combien l'estimez-vous ?

— Ce qu'elle me coûte, douze mille piastres.

— Je vous crois sur parole. Restez-vous banquier ?

— Oui, répondit le Tecualtiche, qui, regagnant sa place, rejeta le second jeu de cartes avec lequel il venait de perdre, ainsi qu'il avait déjà fait pour le premier, et décacheta le troisième.

Ce silence se rétablit comme par enchantement, et ne fut plus troublé que par la voix de Cota, qui s'écria peu après :

— Parole d'honneur ! je suis honteux d'être si favorisé par le sort. Du reste mon bonheur donne raison au proverbe : Heureux au jeu, malheureux en amour.

En ce moment, Lola, à qui personne ne songeait plus, tant l'intérêt de la partie avait absorbé l'attention de l'assemblée, poussa un cri et tomba sans connaissance.

Ce cri et cette chute ne firent pas même retourner la tête au Tecualtiche. L'homme avait disparu, le joueur seul restait...

VI

Deux heures plus tard la nuit était venue et l'Angelus sonné, lorsque Cota et son zélé domestique Jose sortirent tous les deux à cheval de la cour de leur maison.

Le maître et le serviteur semblaient, chose rare, en parfaite intelligence.

— Ah! señor, disait ce dernier, je ne vous en veux plus, à présent, d'avoir refusé mon marché d'hier. Quelle belle partie! On en parlera encore dans dix ans d'ici, à Cosala... Vraiment, seigneur Cota, si ce

n'est l'ambition qui, je l'avoue, me tourmente, je serais fier de servir toute ma vie un maître tel que vous...

— Ce qui n'empêche pas que si les serrures de ma caisse n'avaient pas été aussi solides, tu serais aujourd'hui loin de moi...

— Je n'en disconviens pas, maître, repartit Jose, dont le front se rembrunit. Mais ne parlons plus, je vous prie, de ces maudites serrures... cela m'attriste trop quand je songe quelle belle affaire j'ai manquée là.

Tout en discourant ainsi, les deux cavaliers sortirent de la ville, puis, faisant grimper leurs chevaux sur une colline, ils s'arrêtèrent devant une jolie petite maison d'un étage, à Azoteas, et mirent pied à terre. Cette maison isolée, ainsi que presque toutes les habitations de Cosala, avait vue sur la route conduisant au port de Mazatlan.

— Tes pistolets sont-ils bien chargés, Jose? demanda Cota en se dirigeant vers la porte de cette maison.

— Oh ! si, señor, deux balles dans chaque canon.

— Je puis compter sur toi?

— Il le faut bien, puisque le sort m'a rendu votre serviteur, répondit Jose avec un soupir.

— C'est bien; du reste tu n'auras pas à te repentir

de la fidélité, dit Cota, qui frappa alors à une fenêtre de la petite maison.

Le Tecualtiche apparut sur le seuil de la porte.

— Je vous attendais, seigneur Cota, dit-il, vous venez sans doute prendre possession de votre maison... et des cent mille piastres que je vous dois?

— Vous avez deviné, cher compadre.

— Donnez-vous donc la peine d'entrer.

— Jose, suis-moi, dit Cota en s'adressant à son domestique, le serein de la nuit est fort mauvais pour la santé, mon garçon... Ah! à propos, prends donc tes pistolets avec toi, le temps annonce de l'orage, et rien n'abîme les armes comme de les exposer à la pluie.

Tecualtiche fit une grimace de désappointement, et suivit Cota et Jose dans la maison.

Du reste, je dois proclamer ici, puisque l'occasion s'en présente, que les Mexicains les moins probes et de la plus mauvaise réputation se font un scrupule d'abjurer momentanément leur mauvaise foi, dès qu'il s'agit d'une dette de jeu. Tel homme qui aura indignement cherché à tromper son adversaire le paiera, on ne peut mieux et sans se plaindre, si cet adversaire, plus madré encore que lui, finit par avoir l'avantage.

— Señor Cota, dit le Tecualtiche en ouvrant un de

ces énormes coffres-forts que tous les joueurs mexicains de quelque importance possèdent toujours chez eux, voici cent talegas (1) que je viens de compter à l'instant même, veuillez les vérifier à votre tour.

— Ah! cher compadre, s'écria Cota indigné, au nom du ciel, pour qui donc me prenez-vous?... je suis un caballero et non un négociant... votre parole me suffit.

— A présent, señor, reprit le Tecualtiche pâle et tremblant par suite de l'effort surhumain qu'il faisait pour cacher son émotion, il ne me reste plus qu'à me retirer.

— Mais un instant donc, cher ami, s'écria Cota en retenant son rival, on ne se quitte pas comme cela, et j'ai deux mots à vous dire... vous êtes ruiné... n'est-ce pas?

— Il me reste vingt piastres à peine, mais je ne désespère pas pour cela de l'avenir, répondit le Tecualtiche en se contraignant toujours.

— Et vous avez d'autant plus raison que j'y a déjà songé, moi, à votre avenir, dit Cota en accompagnant ces paroles d'un gracieux sourire.

— Vous? s'écria le Tecualtiche fort étonné.

— Oui, moi. Veuillez m'écouter. Voici déjà quel-

(1) Sac de fil d'aloès renfermant ordinairement mille piastres.

que temps que je songe à envoyer un associé au port de Mazatlan, où vous savez que l'on joue un jeu d'enfer. Je compte commanditer cet associé de dix mille piastres, afin qu'il puisse, dès le premier jour, tenir son rang de caballero, et je ne lui demanderai que de partager avec moi ses gains du premier semestre... C'est une affaire à devenir millionnaire avant un an. Qu'en pensez-vous, Tecualtiche?

— L'affaire peut être fort belle assurément, répondit froidement l'Indien afin de cacher son espoir.

— C'est incontestable, cher compadre, reprit Cota. J'avais d'abord pensé à ce pauvre Jose, continua le Mexicain en désignant son domestique, car c'est un garçon au-dessus de sa position et qui ne manque pas d'adresse... ma foi, cher compadre, votre malheur plaide en votre faveur, et je vous offre la préférence!...

— Permettez, señor, s'écria Jose, dont les yeux s'illuminèrent, un mot, je vous prie... un seul mot... Avant d'être votre domestique j'ai déjà eu souvent des domestiques moi-même... J'ai perdu contre vous mon cheval, c'est vrai... avec mes propres cartes, je l'avoue... mais vous êtes un homme supérieur... A présent, avant de vous décider pour le señor Tecualtiche, laissez-moi vous faire observer, car il ne s'agit

pas ici d'un assaut de modestie, que j'ai certes meilleure mine que lui... et l'air autrement caballero... et, s'il le faut, enfin, souffrez que je vous rappelle mes loyaux services et ma probité.

— Et mon coffre-fort, Jose, dit Cota en souriant.

— Mais je n'ai jamais pu l'ouvrir, seigneur, et il n'y manque pas une seule piastre. Comptez, vous verrez, répondit Jose, fier de son innocence involontaire.

— Il est inutile que tu insistes, Jose, dit Cota en se retournant vers le Tecualtiche, que ce débat semblait inquiéter beaucoup. Cher compadre, acceptez-vous ?

— Oui, généreux ami, répondit avec empressement l'Indien, qui ne put cependant dissimuler un sourire haineux.

— Eh bien ! voici une traite de dix mille piastres à vue sur la maison du Chinois M... de Mazatlan. C'est de l'or en barre, dit Cota en sortant un papier de son portefeuille. A présent, quand partez-vous?

— Mais demain... s'il le faut... répondit avec une certaine hésitation le Tecualtiche, que cette question parut déconcerter.

— Demain, s'écria Cota, allons donc ! Ce soir ou jamais !

— Mais ma femme? dit l'Indien.

— Que m'importe ! répondit durement Cota. Elle vivra comme elle vivait auparavant... son travail lui suffira ; mais dépêchons... je n'ai déjà que trop tardé à envoyer à Mazatlan... Est-ce oui ou non ?

— Je pars à l'instant, moi ! s'écria Jose.

— Tais-toi. Eh bien, Tecualtiche ? qui dois-je envoyer de vous ou de Jose ?

L'Indien semblait indécis, mais le joueur l'emporta encore une fois sur l'homme.

— Donnez votre traite, s'écria-t-il avec rage, et soyez maudit ; nous nous retrouverons !

— Qui sait ? murmura Cota.

Le Tecualtiche attacha vivement ses bottes vaqueras, mit ses éperons, prit sa *cuarta* ou espèce de fouet-cravache, puis ceignant son sabre autour de sa ceinture et jetant son zarape sur ses épaules :

— Allons ! je suis prêt, s'écria-t-il ; mais il me faut à présent un cheval.

— Celui de mon domestique est à la porte, prenez-le.

— A revoir donc ! dit le Tecualtiche en secouant d'une furieuse façon la main de Cota, à revoir, cher, bon et digne ami... nous nous reverrons... j'en jure par l'enfer.

Le Tecualtiche se précipita dehors, monta sur le cheval de Jose et partit au galop.

— L'imprudent ! dit Cota en s'adressant à Jose, il n'emporte que son sabre pour toute arme, et la route n'est pas des plus sûres... J'ai bien peur qu'il ne soit dévalisé...

— Oh ! oh ! répéta deux fois en se frappant le front de la main le triste Jose que le départ de Tecualtiche avait plongé dans la stupeur et que cette réflexion de son maître sembla réveiller en sursaut... Puis se dirigeant sournoisement vers la porte, ses pistolets sous le bras, d'un bond il se mit en selle sur le cheval de Cota et partit à fond de train.

Resté seul, Cota ne jugea point à propos de dissimuler le plaisir que lui causaient ces deux départs.

— Bien ! bien ! murmura-t-il en se frottant les mains, les événements commencent à se dessiner et à prendre une bonne tournure. Ce Tecualtiche avait en lui un fond d'énergie brutale qui aurait un jour triomphé de tous mes calculs... Ses adieux me promettaient un triste avenir...

Cota se mit alors à se promener de long en large dans sa chambre, puis s'arrêtant après avoir fait quelques tours :

— Et du moins ainsi je n'aurai pas de complice, murmura-t-il de nouveau en achevant une pensée qui avait déjà amené un sourire de contentement sur ses lèvres. Cela me coûtera, il est vrai, dix mille pias-

tres... et deux chevaux, mais, bah ! elle est si belle... si perfide... et je l'aime tant !

Cota en était là de ses réflexions, lorsque la porte s'ouvrit, et Lola, toujours en costume de mariée, entra.

Une légère pâleur répandue sur les traits de la jeune Cuyacanera rendait sa beauté plus touchante encore : son air était triste, abattu, mais il y avait une telle mélancolie et une si douce résignation dans cette tristesse et cet abattement, qu'elle rappelait une de ces idéales et célestes apparitions dont parlent les légendes.

— Seigneur Cota, dit-elle en saluant gracieusement, ma présence dans cette maison est une indiscrétion de ma part..., car cette maison ne m'appartient plus... J'attends mon mari, le senor Tecualtiche, pour partir.

— Madame, répondit Cota en s'inclinant avec courtoisie, votre présence dans cette maison n'est qu'un honneur pour moi... et pas autre chose... Quant au senor Tecualtiche, vous auriez tort de compter sur lui... il est absent pour le moment et ne doit revenir que fort tard.

— J'aurai, en ce cas, recours à votre obligeance, et je vous prierai de vouloir bien m'accompagner jusqu'à mon ancienne demeure.

— Je suis tout à vos ordres, senora, dit Cota ; mais

voici un coup de tonnerre qui nous présage un fort orage, et il ne serait pas prudent par un temps pareil de vous aventurer dehors avec le costume que vous portez.

— Vous avez raison, senor; alors j'attendrai.

Lola s'assit dans un fauteuil de jonc verni découpé à jour, et Cota alla se mettre à la fenêtre.

L'orage ne tarda pas à se déchaîner avec fureur : de fréquents éclairs illuminaient l'horizon, qui ressemblait au cratère d'un volcan en flammes, et le tonnerre, grondant de cette voix terrible dont ceux-là seuls qui ont vécu sous l'équateur peuvent avoir une idée, faisait retentir les échos de ses formidables mugissements.

Cota, debout à la fenêtre ouverte, paraissait insensible au spectacle sublime qu'il avait devant les yeux. A chaque nouvel éclair, son regard plongeait dans les sinuosités de la route conduisant de Cosala à Mazatlan, route tortueuse, brisée, grimpant aux flancs des montagnes et s'enfonçant dans de profondes vallées. Tout à coup Cota pencha vivement le corps en dehors de la fenêtre; à la lueur éblouissante d'un éclair, il venait d'apercevoir deux cavaliers, lancés à fond de train et dont l'un semblait poursuivre l'autre. Tous les deux avaient le sabre à la main : l'horizon rentra bientôt dans l'obscurité, puis quelques se-

condes après, une détonation d'arme à feu retentit et fut immédiatement suivie d'un cri lamentable... Cota ne put s'empêcher de tressaillir, et son visage, d'ordinaire si impassible, refléta un sentiment véritable d'anxiété... Quelques secondes après, lorsque la tempête éclaira de nouveau la campagne, Cota ne vit plus qu'un seul cavalier qui continuait son chemin... Sa figure reprit alors son expression habituelle d'indifférence et d'humilité, puis s'approchant de Lola, il lui dit :

— C'est moi, señora, qui crains à présent d'être importun en restant plus longtemps ici... car, à parler franchement, je crois le seigneur Tecualtiche parti pour un assez long voyage...

— Par votre ordre, seigneur? demanda Lola, que cette nouvelle ne sembla pas surprendre.

— Oui, señora, mais dans votre intérêt.

— Oh! seigneur Cota, s'écria Lola en laissant glisser, par un geste charmant de coquetterie, sa mantille blanche sur ses épaules... Oh! seigneur Cota, vous êtes fort, implacable et invincible comme le destin... Oh! que ne vous ai-je compris plus tôt... ajouta-t-elle en regardant le petit Mexicain avec des yeux exprimant sinon l'amour, du moins l'espérance et la crainte.

— Señora! s'écria Cota en lui saisissant la main

sans qu'elle opposât de résistance, ces paroles dites vingt-quatre heures plus tôt eussent suffi au bonheur de ma vie entière... mais, hélas! aujourd'hui je ne puis vous offrir mon nom, et pourtant mon amour me reste encore plus ardent que jamais.

La jeune Cuyacanera baissa les yeux sans répondre, et Cota, abandonnant sa main qu'elle ne retirait pas des siennes, alla fermer la fenêtre avec soin, après avoir regardé de nouveau l'horizon en feu.

— Cet orage est épouvantable, señora, dit-il en retournant vers Lola, et c'est moi qui vous demande à mon tour l'hospitalité... car cette maison est à vous avec tout ce qu'elle renferme... Ne m'accorderez-vous pas cette faveur?

— Seigneur Cota, répondit Lola, toujours les yeux baissés et d'une voix douce et frémissante, cette faveur est trop légère pour que je vous la refuse, surtout après votre généreuse conduite envers moi!

— Merci, Lola, dit Cota, qui, débouclant le ceinturon de son sabre qu'il jeta dans un coin, prit un fauteuil et s'assit à côté de la jeune mariée.

— Ah! seigneur, seigneur, s'écria Lola en se tournant vers le Mexicain quelle regarda cette fois sans baisser les yeux, quelle faute j'ai commise, et combien je me suis trompée!

— Bah! Lola, dit Cota d'une voix calme et tran-

quille, quoique ses yeux fussent brillants et que les battements de son cœur soulevassent sa poitrine, la faute est moins grande que vous ne le croyez... vous êtes belle comme un ange... rusée comme un démon... à peine sortie de l'enfance... et, ajouta-t-il en lui prenant les mains, quand on est jeune, belle et pleine d'esprit, ne vous reste-t-il pas encore l'avenir... l'avenir dont nul ne peut sonder les mystères !...

Je dois terminer ici brusquement cette esquisse : dans les histoires réelles et vraies il y a rarement des dénoûments.

Ce qu'il m'est toutefois permis d'ajouter sans toucher à la vérité de ce récit, c'est que jamais je n'ai plus entendu parler du fidèle Jose ni de Lola ; que la mort du Tecualtiche, dont on releva le cadavre sur la grande route, fut attribuée à un suicide, quoique l'Indien eût reçu deux balles dans le dos ; et que dixhuit mois après que ces évènements se furent passés, je retrouvai à Mexico, Cota, employé comme garçon de café dans l'établissement fashionable de M. Véroly. Plusieurs années se sont encore écoulées depuis cette rencontre : à présent qu'est devenu Cota ? je l'ignore ; peut-être est-il un des plus pauvres leperos de la capitale, ou bien un de ses plus riches habitants ! Je serais même loin d'être étonné, s'il ne s'est pas méta-

n orphosé en lepero, de voir figurer son nom dans les journaux, comme celui d'un compétiteur de Santa-Anna à la dictature, car une seule chose doit surprendre quand il s'agit du Mexique : la réalisation du possible et du prévu !

LES CHERCHEURS D'OR.

I

1848

Je débarquai, venant de Véra Cruz, le 22 du mois de mai dernier au matin, à la Nouvelle-Orléans, où j'étais appelé par des affaires commerciales. Je m'informai tout aussitôt du *Boarding-house* le plus rapproché du port, et je m'y fis conduire. Le Boarding-house, on le sait, est un établissement qui tient le milieu entre l'hôtel garni et la maison bourgeoise; on y trouve souvent, presque toujours, — sans parler d'un confort égal à celui des admirables hôtels américains, — un agréable intérieur de famille.

Une fois mes bagages tant bien que mal arrangés dans ma chambre, je descendis au parloir : le déjeuner était servi, et l'on allait se mettre à table.

Trois personnes, — parmi ces convives que je ne connaissais pas encore, — attirèrent spécialement mon attention.

La première, jeune fille de dix-huit à vingt ans, appartenait, sans contredit, à cette belle et forte race américaine que les excès de la civilisation n'ont pas encore eu le temps d'abâtardir. Les traits réguliers de son frais visage, ses grands yeux bleus, sa magnifique chevelure châtaine, son teint resplendissant d'éclat, — quoique un peu hâlé par le grand air, — formaient un ensemble sinon poétique et distingué, du moins très-agréable. J'appris, par la suite, qu'elle était l'enfant de la maîtresse du Boarding-house, et qu'elle se nommait miss Annette B***.

La seconde personne était un colossal Américain, probablement un Kentukien. Je me trouvais assis à côté de lui. Son habit et son pantalon noirs, aussi propres que râpés, sa cravate blanche, ses favoris coupés au niveau de l'extrémité inférieure de son oreille, sa figure fraîchement rasée, son air froid, qu'il désirait évidemment rendre imposant, le faisaient assez ressembler à un médecin de village appelé en consultation au château voisin. Son costume,

trop sévère pour le matin, contrastait aussi d'une façon curieuse avec les formes athlétiques et les membres énormes qu'il recouvrait. A peine assis, — et il le fut avant tout le monde, — mon voisin commença par faire main-basse, avec une prodigieuse célérité, sur les plats placés devant lui. Tranches de veau froid et de rotsbeef, poissons bouillis, œufs cuits avec du jambon, légumes, fruits et confitures, s'élevèrent bientôt en forme de pyramide sur sa seule et même assiette.

Enfin, la troisième personne qui, avec le grand Kentukien et la jolie miss Annette, avait le privilége d'attirer, comme je l'ai dit, mon attention, était placée à l'autre extrémité de la table presque en face de moi. C'était un homme auquel une figure bronzée par le soleil, maigre, osseuse et dénuée de barbe, permettait difficilement d'assigner un âge précis entre vingt et trente-cinq ans. Ses bras grêles, ses épaules étroites et voûtées, son buste élancé ne dénotaient certes pas une force corporelle égale à celle de mon voisin le Kentukien; cependant, je crus deviner en lui une de ces organisations sèches et nerveuses que nous autres Espagnols qualifions de *aguante* (de résistance), et qui, semblables au roseau, supportent facilement la tempête, pendant que le chêne tombe brisé et vaincu. Cet homme, à en juger par sa toi-

lette brillante et de mauvais goût, ne devait appartenir que depuis peu à ce que l'on est vulgairement convenu d'appeler le monde. Sa cravate, couleur gorge-pigeon, était maintenue sur une chemise de batiste brodée par deux grosses émeraudes lourdement enchâssées dans une riche monture en or, monture parsemée elle-même de petits rubis et de topazes. Une énorme chaîne, également en or massif, entourait son cou et descendait en serpentant jusqu'à la poche de son gilet de brocart : cette chaîne servait à soutenir une montre assez grosse et passée de mode, dont la boîte était émaillée de petits diamants et de pierreries précieuses. Les doigts de ses mains effilées et admirables de formes, disparaissaient à moitié sous une couche de bagues de toutes espèces.

Aussi indifférent au déjeuner servi devant lui que le Kentukien semblait l'apprécier, ce singulier personnage se tournait de temps en temps vers le domestique placé derrière lui, prononçait, avec son accent étranger, le nom plus ou moins estropié de quelque vin coûteux d'Europe, effleurait ensuite dédaigneusement, du bout des lèvres, le verre qu'on lui offrait, et faisait servir le reste de la bouteille aux personnes de la table. Pendant tout le temps du repas, il ne prit qu'un œuf et une orange.

En dehors de sa toilette extravagante et de son as-

pect bizarre, cet homme eût encore éveillé l'attention d'un observateur par la curieuse expression de son regard. Ses yeux, quoique naturellement brillants, étaient fixes et semblaient décéler, au premier abord, une intelligence moins qu'ordinaire; quelques éclairs contenus qu'ils jetaient en se tournant vers la belle miss Annette, éclairs imperceptibles pour une personne qui n'eût pas connu, comme moi, les sauvages Peaux-Rouges de la Prairie, m'apprirent que l'air d'indifférence presque idiote de mon vis-à-vis de table était tout bonnement un masque trompeur que sa force de volonté mettait sur son visage. Je crus pouvoir, dès ce moment, lui assigner une nation. Pendant qu'on nous apportait le thé, le Kentukien, dont l'assiette, après avoir servi de base à la belle pyramide déjà décrite, ne présentait plus depuis longtemps déjà qu'une surface plane et éclatante de blancheur, le Kentukien, dis-je, après s'être nettoyé avec soin les ongles, s'occupait à lire le journal américain *The Daily News.*

Deux oh! oh! fortement accentués, et marquant un profond étonnement, qui sortirent de sa vaste poitrine, firent lever la tête aux convives.

— Une importante nouvelle, sir? lui demanda un autre Américain.

— Oui, fort importante.

— Pourriez-vous nous l'apprendre?

— *No*, répondit le Kentukien après un moment de réflexion. Cette nouvelle est une bonne affaire, et moins une bonne affaire est connue, mieux cela vaut.

— Alors vous avez eu tort de marquer votre surprise... Je vais lire avec soin le *Daily-News*.

Le Kentukien réfléchit de nouveau pendant quelques instants avant de répondre.

— Oui, j'ai eu tort de crier oh ! oh ! — dit-il enfin. — Après tout, peut-être bien ne la retrouverez-vous plus dans le journal, cette découverte.

— Il s'agit donc d'une découverte?

Le géant américain s'aperçut probablement qu'un de ses ongles n'était pas, malgré une première toilette, d'une complète propreté, car il se mit à le gratter avec son couteau de table au lieu de répondre.

Le déjeuner terminé, les habitués du Boarding-house sortirent du parloir, à l'exception toutefois du Kentukien, de l'Américain, qui l'avait interrogé avec si peu de succès, et de l'homme à la figure bronzée et aux mains surchargées de bagues.

Ce dernier alluma cavalièrement, — et contre l'usage qui défend, aux États-Unis, de fumer devant les femmes, — une mince cigarette en papier blanc. L'Américain questionneur prit le journal *the Daily News*,

pour y chercher, ainsi qu'il l'avait annoncé, la découverte lue par le Kentukien, tandis que celui-ci, tirant une vieille montre d'argent de son gousset, disait à la fille de la maison, miss Annette B*** :

« J'ai cinq minutes dont je ne sais que faire... Laissez-moi les employer, miss, à vous peindre l'amour honnête et l'estime que vous m'inspirez. »

A ce compliment si galamment tourné, miss Annette rougit de plaisir, tandis que sa mère sourit d'un air de satisfaction évident. Quant au Kentukien, il resta, pendant les cinq minutes, planté droit devant la jeune fille, l'examinant avec autant d'attention que de sang-froid; puis le terme consacré à ses amours expiré, il prit son chapeau, le mit sur sa tête et sortit en disant à sa fiancée :

— Miss Annette, comptez toujours sur moi... je vous aime encore... A propos, les cotons ont baissé d'un dixième et demi pour cent.... Au revoir.

A peine le galant Kentukien venait-il de fermer la porte du parloir, que l'Américain, qui lisait toujours le *Daily-News*, poussa un cri de surprise en s'écriant :

— Ah! *by God*! si la nouvelle est vraie... c'est une bien belle chose!...

Comme mistriss B*** m'avait présenté, lors de mon arrivée, à ses pensionnaires, je pus, sans crainte de

passer pour inconvenant, adresser la parole à l'Américain.

— Il paraît que vous avez trouvé ce que vous cherchiez? — lui dis-je.

— Oh! c'est merveilleux, — me répondit-il, — merveilleux!... tellement extraordinaire même, que je suis tenté de croire que c'est un puff...

— Alors, voyons le puff.

— On écrit de Californie au rédacteur du *Daily-News,* qu'on vient de découvrir, aux bords de la rivière du Sacramento, une telle quantité de poudre d'or, qu'un homme peut en ramasser facilement une livre par jour... Incroyable... n'est-ce pas? Cependant cet article abonde en détails, et porte un cachet de vérité qui me confondent... Lisez... Ce Sacramento, mille fois béni, enrichirait plus à lui seul les États-Unis, si le *Daily-News* dit vrai, que ne le ferait la possession de toutes les mines d'argent du Nouveau-Monde!...

J'allais prendre le journal que me présentait l'Américain, lorsque l'homme au teint bronzé s'élançant, semblable à un tigre, du coin de la cheminée où il était assis, vint tomber d'un bond en face de moi.

— Que dit-on du Sacremento? — me demanda-t-il d'une voix sourde et en espagnol.

Son action m'avait tellement surpris, que je restai un moment sans lui répondre.

— Mais parlez donc!... répondez-moi donc! — reprit-il avec rage, — que dit-on du Sacremento?

— On dit que l'on vient d'y découvrir de riches mines d'or!...

— Un *placer* ou des mines d'or? (1).

— Un *placer*, pour nous autres Espagnols, des mines, selon la langue anglaise.

Ma réponse produisit un effet terrible sur mon interlocuteur; sa pâleur, malgré son teint bronzé, devint livide, ses dents se serrèrent avec force, ses yeux s'illuminèrent de lueurs sinistres; je crus qu'il allait se trouver mal.

— Quel intérêt s'attache donc pour vous à cette découverte, caballero? lui demandai-je.

— Quel intérêt! — répéta-t-il avec un étonnement mêlé de fureur, — l'intérêt que le possesseur porte à sa propriété... Ce *placer* m'appartenait...

Je le regardai avec compassion, en pensant que j'avais affaire à un fou.

(1) Les endroits d'où l'on extrait, sans travail, à l'état de métal et non en minerai, l'or qui se trouve à fleur de terre, se nomment au Mexique *placeres* ou *bonanzas*, et ne ressemblent en rien aux *mines*. Des *placeres*, tout aussi riches que celui du Sacramento, ont déjà été découverts dans ce riche pays.

— Oh ! je comprends le langage de vos yeux, — reprit-il tristement ; — vous vous figurez parler à un insensé. Mon nom va vous rassurer, je l'espère, tout en vous expliquant ma colère : je me nomme Rafael Quirino.

— Ah ! c'est vous qui êtes Rafael Quirino ? — répétai-je machinalement.

Le fait est que ce nom de Rafael Quirino m'était parfaitement inconnu.

— Vous êtes Mexicain, sans doute ? — repris-je peu après, afin de ne pas laisser tomber cette conversation qui commençait à m'intéresser.

Le propriétaire des mines d'or du Sacramento parut fort surpris de ma question.

— Que voulez-vous donc que je sois, sinon Mexicain ? — me dit-il ; — tout le monde sait que Rafael Quirino, le roi des chercheurs d'or, est né en Californie, près du port de San-Francisco.

Cette réponse, en m'expliquant la certaine emphase qu'avait mise Quirino à me décliner son nom, me rappela aussi ce nom enseveli parmi mes nombreux souvenirs de voyage. En effet, je l'avais souvent entendu prononcer en l'année 1845, lors de mon dernier séjour à Monterey.

L'homme que j'avais devant moi, n'était donc pas un fou, c'était au contraire un type rare et curieux de

ces hardis *Gambusinos* (1) qui parcourent, insoucieux, les vastes solitudes du Nouveau-Mexique, bravant le scalpel de l'Indien, les angoisses de la soif, les dents des tigres et des jaguars.

Le désespoir qu'il venait de montrer, en apprenant la découverte du *placer* du Sacramento, me convainquit également que l'existence de ce *placer* était un fait réel, certain, et me donna le plus vif désir d'entrer plus avant dans cette affaire. Je lui proposai de venir fumer un cigare dans ma chambre; il accepta sans se faire prier. La rencontre d'un homme parlant la même langue que lui me parut lui avoir causé un vrai plaisir.

— Pardonnez-moi, señor Quirino, la question que je vais vous adresser, lui dis-je, lorsque nous fûmes installés dans ma chambre; croyez que c'est l'intérêt et non la curiosité qui la dicte: Comment se fait-il que vous vous trouviez à la Nouvelle-Orléans?

— Ma présence ici est tout une histoire, — me répondit le Gambusino, qui, grâce à sa force de volonté, avait recouvré son sang-froid. — Désirez-vous que je vous la raconte?

— Vous me feriez vraiment plaisir.

(1) Gambusino, sobriquet par lequel on désigne, en Californie et en Sonora, le chercheur d'or.

— Elle est fort simple, la voici en peu de mots : Il y a six mois aujourd'hui que je rencontrai en Californie, mêlées à une caravane d'Américains, la señorita Annette et sa mère. Je devins tout aussitôt éperdument amoureux de la fille de notre hôtesse actuelle. J'étais à cette époque tellement ivre de joie, car je venais justement de découvrir le *placer* du Sacramento, que j'offris, sans hésiter, à la belle Américaine, 500 onces d'or (1), c'est-à-dire tout ce que je possédais, pour un rendez-vous... elle refusa. Exaspéré par ce refus, auquel j'étais loin de m'attendre, mon amour s'accrut de toute la violence du désespoir que me causa ce contre-temps, et se changea bientôt en une de ces passions terribles, irrésistibles que nous seuls Gambusinos savons éprouver, lorsque nous rentrons pour un instant dans la vie commune. Je me jetai à ses genoux ; je la suppliai de rester en Californie, lui jurant sur le Christ de l'épouser avant six mois, et de lui apporter en cadeau de noce pour un demi-million de poudre d'or... Cette fois elle ne jugea même plus à propos de me refuser... elle me prit pour un fou. Que vous dirai-je de plus ? Le lendemain de cette scène, la caravane partit, et je la suivis. Deux mois plus tard, je me trouvais, sans m'en douter, à la Nouvelle-Orléans.

(1) Environ 40,000 francs.

— Et depuis lors qu'avez-vous fait?

— J'ai aimé et j'ai souffert, car je me suis aperçu que si la señorita Annette n'éprouvait aucun tendre sentiment pour moi, son indifférence provenait d'une autre affection qui remplissait son cœur... J'ai honte de vous l'avouer... elle chérit cet affreux Américain auprès duquel vous étiez assis tout à l'heure à table... Ce Kentukien, nommé John Bell, doit l'épouser sous peu... et cependant que n'ai-je pas tenté pour lui plaire, à cette Annette? J'ai dépensé follement, sans plaisir, en quatre mois, la presque totalité de mes 500 onces d'or..... je voulais lui montrer qu'elle avait affaire à un caballero! J'ai répudié mon costume de Gambusino pour m'affubler des plus belles toilettes du monde, pour revêtir la livrée des batteurs du pavé des villes... Elle ne m'a tenu compte de rien... et penser que c'est à sa sotte préférence pour ce John Bell que je dois la perte du *placer* du Sacramento! Après tout, qui sait? Peut-être le sort de ce John Bell sera-t-il si malheureux, qu'au lieu de le haïr, je serai forcé de le plaindre...

L'amertume railleuse avec laquelle le Gambusino prononça ces derniers mots me fit réfléchir. Je connaissais trop bien les habitudes et le caractère de ces hôtes indomptables du désert pour ne pas savoir que chez eux l'action touche à la pensée. Seulement les

réflexions qui me vinrent à l'esprit étaient de telle nature, qu'il me fut impossible d'en faire part au señor Quirino. — Je repris la conversation.

— Mais il me semble, don Rafael, dis-je au Gambusino, — que vous possédiez un excellent moyen pour obtenir la main de miss Annette... Vous n'aviez tout bonnement qu'à lui révéler l'existence du *placer* du Sacremento. De nombreux et célèbres exemples de découvertes, — entre autres celle de la *bonanza* de *Nabogame*, — eussent donné, sans parler de votre réputation, un grand poids à vos paroles. Je m'étonne que cette idée ne vous soit pas venue.

— Révéler la découverte d'un *placer !* — répéta Quirino avec étonnement. — Mais vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un Gambusino? Le véritable Gambusino n'est pas un homme ordinaire. Pour lui l'intérêt n'existe pas, la cupidité est inconnue. Cet or qu'il gagne par des travaux tellement dangereux, que le récit dépasserait les bornes du croyable, il le prodigue follement, sans arrière-pensée et sans remords pour satisfaire son moindre caprice. Offrez à un Gambusino, dans la détresse, un million de revenu, à la condition qu'il renoncera à sa profession... et il vous refusera sans hésiter.

— Alors, vous travaillez pour la gloire?

| La gloire! Que nous importe à nous ce mot vide

de sens? Pourquoi l'oiseau *Uaco* combat-il le serpent? Pourquoi la plupart des animaux éprouvent-ils de certains dégoûts, de certaines sympathies non motivées? Nul ne le sait! Il en est de même pour le Gambusino. Quelle est cette force invincible qui le pousse sans cesse au milieu des déserts? D'où lui vient cette soif ardente de l'or qui le dévore, et que la possession de richesses immenses ne pourrait éteindre! Personne ne peut le dire! Nous obéissons à une destinée inexorable, à un instinct plus fort que notre volonté! Vous me citiez tout à l'heure le *placer* de Nabogame, — continua Quirino, s'animant de plus en plus en parlant. — Eh bien! c'est encore moi qui l'ai découvert... Vous ne pouvez avoir oublié, quoique près de douze ans vous séparent de ce souvenir, l'incroyable retentissement produit par cette nouvelle merveilleuse que les sables du département de Sonora-y-Cinaloa renfermaient un océan d'or!...

Par quel moyen fut divulgué mon secret, je l'ignore... Cela a toujours lieu ainsi... Du reste, ce *placer* de Nabogame contenait de bien plus grandes richesses que n'en offrira jamais le Sacramento à la rapacité des Américains! En moins de trois mois, plus de vingt mille personnes, accourues avides et pleines d'espoir, rendaient le désert témoin de leurs folles joies, de leurs passions furieuses. Les unes, en-

richies en une seule journée et par une seule trouvaille, tombaient sous le couteau d'un assassin mystérieux et inconnu ; d'autres, misérables et dénuées de ressources, faute d'un peu d'eau pour humecter leur gorge enflammée et fendue, faute d'un peu de maïs pour soutenir leur faiblesse, mouraient à quelques pas d'un gros morceau d'or dont la découverte les eût enrichies à jamais.

Quant à moi, spectateur impassible en apparence de toutes ces joies et de toutes ces douleurs, je souffrais... oh ! comme il n'est pas donné à l'homme de souffrir ! Un amant passionné, qui verrait sa maîtresse adorée livrée à des mains brutales et infâmes, tandis que lui, chargé de fers, ne pourrait courir à son secours, serait seul à même de comprendre la douleur sans nom que j'éprouvai !

Rafael Quirino, vivement ému, s'arrêta un instant.

— O Nabogame ! — reprit-il peu après, en faisant un effort sur lui-même, — à quels affreux tableaux n'as-tu pas servi de théâtre ! Combien de fois ton sable recouvert des ossements des mules mortes de soif n'a-t-il pas été arrosé de sang par l'envie et par la vengeance !

— Je comprends que la cupidité ait pu armer, à

Nabogame, le bras de quelques misérables, señor Quirino, mais non pas la vengeance.

Un étrange sourire passa sur la figure du Gambusino.

— Je n'explique pas, — me répondit-il, — je raconte. Toujours est-il certain que les plus favorisés chercheurs de Nabogame succombèrent presque tous sous un fer mystérieux et fatal.

— Vraiment?

Je regardai Quirino fixement, son visage était redevenu impassible, et ses yeux avaient repris leur expression habituelle d'indifférence, presque d'inintelligence.

— Est-ce que les Gambusinos ont l'habitude de s'entr'égorger? lui demandai-je, en achevant ainsi à haute voix une pensée qui venait de se présenter à mon esprit.

— Les Gambusinos, — me répondit-il, — sont des êtres maudits, que Dieu semble avoir chargés, dans sa colère, du soin de perpétuer de sanglantes traditions; mais ils n'assassinent pas par intérêt, par cupidité... Quant à ces misérables sans aveu, qui, semblables à des *zopilotes* (1), s'abattent par milliers sur

(1) Le zopilote est un hideux oiseau de proie dont le corps est couvert de vermine. Il se nourrit de charognes, et est très-commun au Mexique.

les *placeres* nouvellement découverts, ce sont des *rascadores* (gratteurs) et non des Gambusinos.

— Dites-moi, don Rafael, croyez-vous qu'il soit vrai, comme on le prétend, que la haute Californie, le Nouveau-Mexique, et le département de Sonora-y-Cinaloa, renferment encore des richesses fabuleuses et inconnues, de merveilleux tas d'or?

— C'est vrai! — me répondit Quirino d'un air contraint et réservé.

— Allons, voyons, un peu de confiance... je ne suis pas un rival, moi... vous pouvez me parler à cœur ouvert.

— Que voulez-vous?

— Que vous me racontiez un épisode de votre vie du désert... Il est impossible que vous, Quirino, vous, le roi des Gambusinos, n'ayez pas été le héros de quelque prodigieuse aventure.

— Vous ne vous trompez pas... J'ai vu et j'ai touché des richesses que nul œil chrétien ni nulle main humaine n'ont dû voir et toucher avant moi... Mes confrères le savent bien, et si je suis encore vivant, c'est que la jalousie est combattue chez eux par l'espérance... ils n'ont pas encore renoncé à surprendre mon secret.

— Mais moi... je ne suis pas un rival...

— Non; mais vous pourriez devenir un écho... et

je vous avouerai que votre figure et vos manières me revenant assez, je serais vraiment contrarié de me trouver contraint, un jour, à vous planter mon couteau dans le cœur... Croyez-moi, brisons là-dessus.

Il m'en coûtait pourtant d'en rester là des confidences de mon nouvel ami le Gambusino ; j'essayai donc de tourner la difficulté.

— Laissons donc de côté, lui dis-je, ce sujet de conversation qui attire les coups de couteau... et parlons plutôt du Sacramento... Cela ne vous contrariera pas ?

— Nullement : je suis résigné. Interrogez, je répondrai.

— A quelle somme estimez-vous l'or qui s'y trouve ?

— Vous débutez par une question difficile... L'or du Sacramento, — je ne parle que de l'endroit du Sacramento qui est *connu*, — doit s'élever, à en juger par la couleur et le gisement des terrains, à une cinquantaine de millions...

— Cinquante millions ! Heureux les premiers qui arriveront sur les lieux !

— Oui, vous avez raison.... les premiers.... mais rien que les premiers...

— Cependant, cinquante millions constituent bien des fortunes partielles.

— Permettez : j'ai dit que le *placer* du Sacramento

peut contenir une cinquantaine de millions... mais non pas qu'il *rendra* cette même somme... Une fois la poudre d'or, qui se trouve à fleur de terre, ramassée, l'extraction de l'or enfoui et disséminé dans le sol demanderait des dépenses égales, pour le moins, à sa valeur... Il y a plus de bénéfice à labourer un champ de maïs qu'à *travailler* un *placer*.

— Ainsi votre opinion est que la découverte de cette *bonanza* n'influera en rien sur la puissance des États-Unis?

— Oui, en rien.

— Et pensez-vous qu'il existe réellement des *océans d'or*, — pour me servir de l'expression que vous avez employée en parlant de Nabogame, — dont la découverte changerait le sort d'une nation entière?

— Certes, ils existent, — me répondit Quirino; — mais à quoi bon cette question?

— C'est juste... encore une question à coups de couteau... n'est-ce pas? Eh bien! retournons au Sacramento. Vous doutez-vous du hasard qui aura révélé l'existence de ce *placer* à d'autres personnes qu'à vous?

— Hélas! je ne le devine que trop. J'avais déjà pressenti ce malheur, et j'étais prêt à agir lorsque ma stupide passion pour la señorita Annette est venue

me faire perdre un temps précieux. C'est la roue maudite d'une scierie nouvellement établie par un Américain de ma connaissance, nommé Marshall, qui aura été, sans doute, la cause innocente de cette catastrophe. Plusieurs fois déjà j'avais été obligé de recouvrir avec de la terre fraîche un morceau de sable lavé que cette roue formait par son mouvement de rotation, et sur lequel brillaient de nombreux grains d'or...

— Et à présent, que comptez-vous faire?

— Pouvez-vous m'adresser sérieusement cette question! — s'écria Quirino. — Je comparais tout à l'heure mon sort à celui d'un amant qui verrait outrager impunément sa maîtresse... Or, je suis persuadé que si jamais un fait pareil s'est présenté, l'amant trouvait un cruel et navrant plaisir à assister à cet outrage... qu'il préférait en être le témoin, à l'apprendre par un récit; car l'homme, arrivé au point extrême de la douleur, finit par trouver une sauvage et âpre volupté à creuser lui-même son malheur, à l'envisager sous toutes ses faces. Aussi, mon intention bien arrêtée est-elle de retourner le plus tôt possible en Californie, sur les bords du Sacramento.

Ces paroles du Gambusino ne m'étonnèrent nullement. Depuis longtemps j'étais habitué à rencontrer chez la plupart des Mexicains, même parmi ceux ap-

partenant aux dernières classes de la société, une grande vigueur poétique et une rare élégance de langage.

— Soit. Je comprends jusqu'à un certain point vos raisons, — lui dis-je ; — mais, une fois que vous aurez été témoin du pillage de votre *placer*, que ferez-vous ?

A cette question, la figure habituellement si insignifiante et si effacée du Gambusino prit une teinte de mélancolie profonde, une expression grave et recueillie, presque solennelle.

— Je remettrai alors ma vie entre les mains de Dieu ! me répondit-il d'une voix émue.

— Un suicide !

— Oh ! ce n'est pas cela... vous ne m'avez pas compris... Je voulais dire que j'essaierai alors d'accomplir un grand acte que je poursuis depuis des années ! Je partirai de nouveau pour le désert, je reverrai cet or, que nul œil humain, je vous le répète, n'a dû voir avant moi, cet or, sur lequel je me suis traîné déjà, mourant de soif, et tellement affaibli par la faim, que c'était à peine si je pouvais me défendre contre les attaques des oiseaux de proie qui s'abattaient sur moi, me prenant déjà pour un cadavre... Mais, je le sens, je ne réussirai pas !

— Eh bien ! alors?

— Mon nom ira grossir cette longue liste funèbre de Gambusinos disparus mystérieusement dans le désert... dans vingt ans d'ici je ne serai plus qu'une tradition enveloppée de ténèbres.

— Pusque vous éprouvez ce pressentiment fatal, pourquoi n'abandonnez-vous pas votre projet?

— Je le voudrais, mais je ne le puis..... Cette force invincible, cet instinct inexplicable dont je vous parlais, me poussent malgré moi à ma perte... je sais que je vais à la mort et je vais... que voulez-vous? on est soumis à sa destinée, on obéit à sa nature!

Ce Quirino, que je voyais pour la première fois, présentait un si singulier mélange de tristesse profonde et de courageuse résignation, que je me sentis malgré moi entraîné vers lui. Sans songer aux points sombres et sanglants qui tachaient peut-être son passé, je lui tendis sincèrement la main.

Don Rafael, lui dis-je, permettez-moi, en ma qualité d'Espagnol, de vous considérer comme un compatriote, et de vous offrir mon amitié... peut-être bien cette amitié ne vous sera-t-elle pas inutile... car je ne désespère pas encore, je vous l'avoue, de vous faire changer d'idée sur vos futurs projets.

Le Gambusino serra cordialement ma main dans les siennes, et ne me répondit que par un sourire

d'incrédulité accompagné d'un lent mouvement négatif de tête.

Je pris alors congé de lui pour aller vaquer à mes affaires. Nous convînmes de nous retrouver au dîner. Le reste de ma journée s'acheva dans une série de déboires. Les déplorables événements qui venaient de s'accomplir en France, le triste état dans lequel se trouvait le commerce au Mexique, et le peu de confiance qu'inspirait ce pays livré à l'anarchie, me firent essuyer des refus formels dans toutes les maisons où je me présentai pour obtenir à crédit des marchandises que je voulais rapporter avec moi à la Vera-Cruz. J'étais donc d'une humeur abominable en revenant au Boarding-house. Je trouvai tout le monde à table : le dîner commençait.

Après avoir été serrer la main de ma nouvellle connaissance, le Gambusino, je fus reprendre ma place du matin, auprès du grand Kentukien, John Bell. Le Goliath américain, fidèle à ses habitudes, avait déjà élevé sur son assiette une formidable pyramide composée de tous les mets divers et mêlés qui encombraient la table ; mais, chose inouïe ! le sommet de sa gastronomique construction était encore intact.

John Bell, l'air réfléchi, absorbé, oubliait de manger ; peut-être même n'avait-il pas faim ! Je ne pus,

malgré mes préoccupations m'empêcher de remarquer ce fait.

— Est-ce que vous vous sentez indisposé aujourd'hui? lui demandai-je.

— Non — me répondit-il après un moment de réflexion, — c'est mon esprit qui est malade.

— Votre esprit? Pas possible.

— Oh *yes*! mon esprit. Je pense depuis ce matin à l'article que j'ai lu dans le *Daily-News*.

— A la découverte des mines du Sacramento?

— Sacramento! Sacramento! Oh! oh! vous avez deviné..... C'est extraordinaire que vous ayez deviné..... c'est extraordinaire en vérité!

— Et bien! en quoi vous concerne-t-elle, cette découverte?

— Comment? Plaît-il? s'écria le Kentukien. — Mais si cette nouvelle est vraie, je pars tout de suite..... moi. Dans trois mois, j'aurai gagné quarante mille dollars (deux cent mille francs).

— Alors, partez..... La nouvelle est vraie.

Je crus que le colossal John Bell allait être frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, tant son visage devint cramoisi. Il fut quelques minutes à se remettre de son émotion.

— Je suppose que vous parlez sérieusement, demanda-t-il enfin.

— Vous supposez juste. Je parle d'autant plus sérieusement, que je connais la personne qui a découvert les mines du Sacramento.....

— En vérité ! en vérité ! — s'écria le Kentukien, en repoussant loin de lui, par un geste sublime, son assiette toujours garnie de la pyramide. — Et puis-je vous demander quelle est cette personne ? Le puis-je?

— Cette personne n'est autre que le señor Rafael Quirino, ici présent.

— Le señor Rafael ! — s'écria miss Annette B..... en rougissant d'une façon charmante.

— Lui-même, miss, — et il est entré à ce sujet, avec moi, dans des détails qui ne me permettent pas de mettre ses paroles en doute un seul instant.....

— *Que dicen,* que disent-ils ? — me demanda le Gambusino, qui ne comprenait pas fort bien l'anglais, — ils parlent de moi, n'est-ce pas ?

— C'est monsieur, se hâta de répondre miss Annette en espagnol, et en me désignant, — qui affirme d'une façon positive que vous avez découvert les mines d'or du Sacramento.

— Le señor dit vrai, — répondit froidement Quirino.

— Mais en ce cas, — reprit miss Annette avec une certaine agitation dans la voix et en hésitant, — ce

demi-million dont vous me parliez jadis n'était donc pas un conte fait à plaisir?

— Je ne vous avais parlé d'un demi-million, que pour ne pas passer pour un fou à vos yeux... mais c'étaient deux millions que j'aurais dû mentionner...

— Que ne l'avez-vous fait! — s'écria John Bell avec l'accent du désespoir; — vous auriez épousé miss Annette, et nous nous serions associés, vous et moi, pour l'exploitation des mines du Sacramento... Nous étions ainsi tous heureux!

— Oui, tous heureux! — répéta doucement la jeune et belle Américaine.

Rafael Quirino, pour toute réponse, se mit à siffler entre ses dents un air de fandango mexicain.

Au sortir de table, le Gambusino me prit par le bras, et me proposa d'aller faire un tour de promenade : j'acceptai.

— Que pensez-vous des Américaines? — me demanda-t-il dès que nous fûmes dans la rue.

— Je pense qu'elles sont filles et sœurs de négociants.

— Votre réponse me plaît, elle est juste. Ne me parlez plus jamais de ma faiblesse, j'en suis honteux.

— Bah! vous avez obéi à un instinct, voilà tout.

— Et vous! — me demanda Rafael en souriant, — êtes-vous content de l'emploi de votre journée?

— Nullement. Je crains beaucoup d'avoir perdu mon temps et mon argent en venant aux États-Unis; l'affaire que j'espérais y conclure ne se réalisera probablement pas.

— Tant mieux !

— Comment, tant mieux !

— Écoutez, — me dit Quirino en prenant un air sérieux, — parlons raison. Je dois me joindre, dans deux ou trois jours, à une caravane qui se rend à Monterey. Voulez-vous m'accompagner ?

— Une drôle d'idée que vous avez là, de me faire traverser la Prairie et aller en Californie !

— C'est tout bonnement une fortune que je vous offre. — Réfléchissez donc mûrement avant de me refuser.

— Je vous remercie de tout mon cœur... mais vous comprenez qu'il me serait difficile de me décider à l'instant.

— Aussi, vous ai-je dit de réfléchir.

— Je n'y manquerai pas. Puis-je vous demander à présent, señor Quirino, d'où vous vient ce grand intérêt que vous voulez bien me témoigner, à moi que vous connaissez à peine, à moi qui suis un étranger pour vous ?

Un triste sourire glissa sur la figure du Gambusino.

— Je vous porte intérêt, me répondit-il, — juste-

ment parce que, sans me connaître, vous m'avez offert votre amitié et tendu votre main… parce que j'ai vu briller dans vos yeux un éclair de sympathie véritable… l'unique amitié, la première sympathie qu'un être humain ait éprouvée pour moi.

— Vous exagérez, señor Quirino.

— Hélas! non, je n'exagère pas… Nous autres Gambusinos, qui vivons en butte à l'envie de tous, nous savons lire dans le regard des hommes aussi sûrement que dans les sables du désert… Armés d'une perpétuelle défiance, nous devinons aisément, sous les semblants de la bienveillance, le piége de la trahison… Or, vous êtes le premier, je vous le répète, dont le regard sympathique ait pénétré jusqu'à mon cœur… Vous n'avez donc pas à vous étonner que je veuille vous récompenser par le don d'une fortune, — qui, du reste, ne me coûtera rien, — de m'avoir fait ressentir le plus vif plaisir qui ait égayé ma vie… Croyez-moi…. ne me refusez pas…

— Merci, j'accepte, — m'écriai-je, presque malgré moi, entraîné par l'air d'inexprimable bonne foi et de profonde conviction qui régnait dans la réponse du Gambusino.

— Ainsi c'est une affaire conclue, — me dit-il, — nous partirons dans trois jours.

— Trois jours ! c'est bien peu de temps pour conclure mes achats !

— Quels achats ?

— Mais la pacotille que je compte emporter avec moi, pour vendre aux chercheurs d'or.

— C'est inutile, achetez un flacon de quinine, une pioche et un poignard... cela vous suffira.

— Une jolie et riche pacotille que vous m'imposez là.

— Et mon amitié qui vous suivra... ne la comptez-vous donc pour rien ? — me demanda Quirino avec un tendre accent de reproche.

— J'ai tort ! — m'écriai-je, — allons acheter tout de suite la quinine, la pioche et le poignard... Je ne vous adresserai plus de questions.

Trois jours plus tard nous partions de la Nouvelle-Orléans pour Monterey. La première personne que nous rencontrâmes en arrivant à l'endroit fixé pour la réunion de la caravane fut le Kentukien John Bell. Son chariot regorgeait de caisses soigneusement fermées : quant à celui que j'avais loué pour mon ami Rafael et pour moi, il contenait tout bonnement, en outre de nos provisions et d'une petite tente de voyage, le flacon de quinine et la pioche recommandée par le Gambusino.

Je portais le poignard attaché à ma ceinture de cuir.

II

Je n'entrerai dans aucun détail sur les fatigues et les travaux que nous eûmes à supporter avant d'atteindre Monterey, où nous arrivâmes après soixante-neuf jours de route. La distance que nous venions de parcourir était de plus de six cents lieues.

Le port de Monterey, compris entre la mer Pacifique et les lacs de Tola, situé par latitude nord 37°, longitude ouest 123°, était alors, par suite de l'émigration de ses habitants au Sacramento, tellement dépeuplé, qu'il nous fut impossible, à Rafael Quirino

et à moi, de nous y procurer des mules et des serviteurs.

John Bell, à qui la cupidité avait donné de l'imagination, trouva cependant moyen de louer une petite goëlette-cabotière pour nous conduire à San-Francisco (1). Une fois rendus là, Rafael Quirino se faisait fort de nous procurer les hommes et les montures dont nous pourrions avoir besoin.

Grâce à l'activité de l'Américain, nous repartîmes donc de Monterey, le soir même de notre arrivée, pour le port de San-Francisco, où nous jetâmes l'ancre, le surlendemain, au lever du soleil. La distance qui sépare ces deux ports est, en ligne directe, c'est-à-dire à vol d'oiseau, de vingt-cinq lieues.

Jamais je n'oublierai, dussé-je vivre cent ans, le sublime et admirable tableau qui frappa ma vue, lorsque le soleil, semblant sortir tout à coup de la mer, jeta dans l'espace sa vive et resplendissante lumière. Je poussai un cri de ravissement et de surprise. Jamais je n'avais rêvé un si splendide panorama !

— Oui, je vous comprends... Vous trouvez que c'est un beau pays que le mien ! — me dit Rafael,

(1) La ville de San Francisco, fondée par les jésuites, est située par lat. N. 38°. long. O. 124°.

qui se tenait près de moi sur le pont. — N'est-ce pas qu'on y pourrait vivre heureux ?

Le Gambusino étouffa un soupir, puis reprit presque aussitôt d'une voix calme et qui ne trahissait aucune émotion :

— Le port de San Francisco, est, dit-on, le plus beau, le plus vaste du monde... Bien souvent j'ai vu des gens de mer, habitués aux merveilles, rester, comme vous, en extase devant ce magnifique coup d'œil... Voulez-vous me permettre de vous faire les honneurs de ma terre natale ?... Le port est encaissé, comme vous pouvez le remarquer, entre deux baies : celle-ci, là, à votre droite, située au nord, se nomme San Rafael... Cette autre, au sud, est connue sous le nom de Yerba Buena (1), à cause des riches pâturages qui l'avoisinent, et qui nous présentent, aperçus d'ici, toutes les nuances diverses et réunies de la végétation... Ces trois lignes de miroir que vous apercevez au loin et sur la surface desquelles se reflètent de grandes plantes aquatiques, sont trois rivières... Toutes les trois se jettent, après des détours capricieux, dans la baie de San Rafael. La première de ces rivières, la plus rapprochée de nous, s'appelle

(1) Bonne herbe.

San Joaquin; la deuxième *Jesus Maria;* enfin la troisième est celle du *Sacramento*...

— Comment ! ce petit filet d'eau est le Sacramento ! s'écria John Bell avec surprise et en ouvrant de grands yeux, — je n'y vois pourtant pas d'or !...

Nous acquîmes la triste conviction, en descendant à terre, que Quirino s'était beaucoup avancé en s'engageant à nous procurer des montures et des serviteurs. La ville de San Francisco, jadis si remarquablement gaie et si animée, présentait l'aspect d'un abandon complet ; c'était à peine si, de temps à autre, la présence d'une vieille femme, d'un tout jeune enfant ou d'un vieillard courbé par l'âge, animait la solitude des rues. Du reste, je remarquai que femme, enfant ou vieillard, tous se découvraient respectueusement dès qu'ils apercevaient le Gambusino. Don Rafael recevait ces hommages avec l'indifférence d'un homme qui y est habitué.

Nous étions à délibérer sur un parti à prendre, quand un secours, auquel nous ne songions guère, nous arriva fort à propos pour nous tirer d'embarras. C'était l'équipage de la goëlette, — cinq hommes en tout, — qui désertait et venait nous offrir ses services. Ces braves matelots, — qui s'inquiétaient fort peu de leur capitaine, resté solitaire à bord, — vou-

laient aller tenter la fortune au Sacramento. Nous nous empressâmes d'accepter leur concours.

Rafael Quirino se procura presque aussitôt, à assez bon compte, d'excellentes mules, de vieilles selles et des bâts de rebut, et nous nous mîmes en route sans plus tarder.

La haute Californie, il y a peu de temps (1) le plus vaste département du Mexique, en était aussi sans contredit le plus riche et le plus fertile. Il fournissait à lui seul de blé, de cuirs, de farine et de *tasajo*, ou viande séchée au soleil, non-seulement une grande étendue de la côte Pacifique, mais encore tout l'intérieur des terres du département de Senora y Cinalo. Cependant, au moment où nous le traversâmes, les haciendas (fermes) délaissées, les troupeaux errants, le silence de mort qui régnait, le faisaient ressembler à une terre maudite et dont les habitants auraient fui, chassés par quelque terrible fléau, par une de ces catastrophes immenses, comme en renferment les annales de la nature. Les villages de Bodega et Sonoma nous offrirent une hospitalité sans hôte.

Le sixième jour après notre départ de Monterey, nous atteignîmes, à la nuit tombante, un petit fort occupé par des troupes américaines.

(1) Cédée depuis la dernière guerre aux États-Unis, par le Mexique.

Quelques bâtiments de peu d'importance, adossés contre le fort, me parurent fort convenables pour nous offrir un abri; je m'empressai donc d'entrer dans une mauvaise petite boutique, assez mal assortie, et j'y demandai l'hospitalité pour la nuit.

— En payant, volontiers, — me répondit le marchand.

— Eh bien ! Je paierai volontiers... Voilà une affaire conclue...

— Non pas, mais entamée..... Combien paierez-vous ?

— Pardieu ! le prix ordinaire.

— Vous savez, sans doute, que le prix ordinaire, pour une nuit, est de douze piastres par personne (soixante et quelques francs).

— Bien obligé..... l'affaire n'est pas conclue du tout. Sans vous dire : au revoir.

Le Kentukien John Bell, à qui j'allai rendre compte du marché qu'on me proposait, en montra une joie extrême. La solitude et l'abandon du pays que nous venions de franchir lui avaient également fait ressentir de véritables transports d'allégresse : cet abandon et cette cherté étant à ses yeux une preuve certaine que le *placer* du Sacramento contenait encore plus d'or que ne l'avait écrit le correspondant du *Daily-News*.

John Bell, soit dit en passant, depuis que les hommages rendus à Quirino par les habitants de Monterey et de San Francisco avaient confirmé d'une façon incontestable la réputation dont il jouissait comme Gambusino, se montrait vis-à-vis de lui d'une amabilité d'autant plus surprenante, qu'elle était tout à fait en dehors de ses façons habituelles d'agir.

Le chercheur d'or accueillait ces avances avec cette exquise et obséquieuse politesse mexicaine à laquelle un étranger se laisse toujours prendre. Un singulier sourire, que je devinais plutôt que je ne le voyais sur ses lèvres, éveillait parfois en moi de bizarres suppositions, et me laissait quelques inquiétudes au sujet du Kentukien. Au fait, n'était-ce pas à la préférence accordée par mis Annette à ce dernier, que Quirino devait la perte de son *placer* ? Et les Gambusinos oublient si peu !

L'échantillon peu séduisant que nous avions eu la veille au soir de l'hospitalité des habitants du fort nous fit mettre en route le lendemain matin, avant le lever du soleil. Rafael Quirino nous assura que nous arriverions le jour même au *pl cer* du Sacramento. Il était temps. Le Kentukien Bell, malgré son athlétique constitution, n'avançait plus qu'avec la plus grande peine, et moi je me sentais à bout de forces. Les incroyables privations que nous venions de

supporter, les dangereuses et brusques transitions d'atmosphère, par lesquelles nous avions passé, ces journées brûlantes et sèches, ces nuits glaciales et remplies d'une rosée abondante, continuelle, froide comme une pluie d'hiver, nous tenaient continuellement sur le seuil d'une grave maladie. — Quant à Rafael Quirino, ce long voyage avait été pour lui une promenade d'agrément. Je n'avais pas vu une fois ses jambes fléchir de fatigue, son front s'humecter de sueur.

Il était près de deux heures lorsque nous arrivâmes au *placer* du Sacramento.

Jamais voyageur n'éprouva une plus complète désillusion en trouvant un site longtemps rêvé, tout différent de l'image qu'il avait pu s'en faire, que ne me causa l'aspect du fameux *placer* d'or. — D'abord, rien de triste comme la vallée du Sacramento : une végétation assez riche, il est vrai, mais bourgeoise, mesquine et interrompue par de vastes langues d'un gris noir, végétation qu'on apercevait dans tous ses détails du premier coup d'œil, couvrait, jusqu'à l'horizon, d'une nappe couleur vert sombre, un terrain uni et dénué d'accidents. Quelques bouquets d'arbres, disséminés dans la vallée, rompaient seuls, avec une colline située à notre gauche, la monotonie de cette perspective droite et plane. Enfin le Sacramento,

ce nouveau Pactole si vanté, roulait ses eaux tranquilles et limpides entre deux rives tellement rapprochées, qu'elles lui donnaient l'apparence d'un simple ruisseau.

— Est-il possible que l'on trouve ici de l'or? s'écria John Bell, presque désappointé.

— Voyez-vous d'ici ces points de toutes couleurs qui se détachent en relief le long de la colline et aux bords de la rivière? — Ce sont des chercheurs d'or, — lui dit Quirino.

Ces points pouvaient être au nombre de trois à quatre cents.

Le Kentukien donna à sa mule un coup d'éperon à la renverser par terre : la pauvre bête prit le galop, nous la suivîmes.

A mille pas plus loin environ, nous trouvâmes une trentaine d'Indiens et de métis qui cherchaient de l'or ; leur manière de procéder était des plus simples : armés de *chiquihuites*, ou paniers très-finement tressés, de vieux chapeaux en feutre, de couvertures de laine retenues par leurs quatre extrémités à des pieux enfoncés en terre, couvertures formant à leur centre un dôme renversé, ils remplissaient chiquihuites, chapeaux ou couvertures de sable, jetaient de l'eau par-dessus et agitaient le contenu à l'aide d'une palette ou d'un bâton. Le sable, entraîné par ces ablu-

tions répétées, finissait par laisser un résidu composé de petits granits, de pierres, de poudre et de grains d'or. Quelques-uns de ces derniers, étendus à sécher au soleil, étaient de la grosseur de fortes noix, de formes diverses et indécises, et contenaient encore quelques veines et fragments de quartz dans leurs flancs.

Leur vue produisit un tel effet sur notre brave Kentukien, qu'il fut obligé de se soutenir au pommeau de la selle pour ne pas tomber ; il avait le vertige.

— Eh bien ! amigos, — demanda Quirino en s'adressant aux Indiens, qui, soit dit en passant, étaient tous recouverts de chemises en batiste brodée et de magnifiques *calzoneras* à couleurs éclatantes, — eh bien ! amigos, êtes-vous heureux dans vos recherches ?

Les Indiens, que notre arrivée semblait médiocrement réjouir, ne répondirent pas.

— Savez-vous qui vous fait l'honneur de vous interroger, chiens ? reprit Quirino en fronçant les sourcils.

— Vous avez dit chiens ! s'écria un métis en jetant par terre la charge de sable qu'il portait sur le dos et en s'avançant vers nous, le couteau à la main.

— Oui, je le répète, chiens !... Mais, prends garde !... je me nomme Rafael Quirino !

— Le célèbre Gambusino... le terrible couteau! — demanda le métis, devenu tout à coup humble et tremblant.

— Lui-même... A présent, réponds. Depuis combien de temps travaillez-vous cette langue de sable?

— Depuis quinze jours, seigneurie.

— Pour votre compte?

— Non, pour celui d'un négociant américain, seigneurie.

— Qu'en avez-vous retiré?

— Environ 1,500 onces (1) d'or; sur ces 1,500 il nous en a donné 500, sans compter les belles chemises et les magnifiques calzoneras que vous nous voyez... de plus il nous nourrit... Au total, nous n'avons pas à nous en louer...

— Pas à vous en louer! — s'écria John Bell. — Comment! nourris, habillés, et 500 onces d'or... en quinze jours... et vous n'êtes pas contents!... L'or se remue donc ici à la pelle? bon Dieu!...

L'Américain, enthousiasmé, se mit à embrasser sa mule avec tous les transports d'une folle tendresse. Il était à moitié fou.

— Certainement que nous ne sommes pas satisfaits, — reprit le métis en jetant un regard malveillant à

(1) Près de 120,000 francs.

l'Américain. — Savez-vous, señor, qui embrassez votre mule, que beaucoup de nos amis, qui travaillent pour leur compte, gagnent, sans se gêner, jusqu'à 50 piatres par jour. Et ces 500 onces d'or... savez-vous bien aussi qu'elles auraient été partagées entre quarante personnes, si dix d'entre nous n'étaient pas heureusement morts de la fièvre pendant ces quinze derniers jours? Du reste, notre traité avec votre compatriote finit dans cinq jours... nous ne le renouvellerons pas.

— Ah! *God*! on meurt donc beaucoup? — demanda John Bell, moins joyeux.

— Si l'on y meurt! Par centaines!

— Bah! je ne mourrai pas, moi! s'écria le Kentukien. — Je veux devenir et rester riche.

— Qui sait! cher señor, — lui dit Quirino, en accompagnant ces paroles d'un de ces sourires fugitifs dont j'ai déjà parlé, et qui me mettaient si mal à l'aise. Après tout, que vous importe?... si vous mourez ici, vous serez enterré dans l'or...

— Si vous m'en croyez, señores, — nous dit Quirino après que nous eûmes quitté les Indiens, — nous allons nous installer au pied de cette colline et faire tranquillement notre sieste : la chaleur est accablante. Quelques heures de sommeil vous délasseront

suffisamment pour vous permettre de repartir cette nuit même...

— Comment! repartir? demanda John Bell avec inquiétude. Et pour où donc?

— Pour le véritable *placer* du Sacramento, dont nous sommes encore éloignés de près de huit lieues...

— Que m'apprenez-vous là?... Est-il possible qu'un *placer* où de misérables Indiens gagnent jusqu'à cinquante piatres par jour ne soit pas un *placer* complet?... Que verrons-nous donc huit lieues plus loin?... de l'or au lieu de sable sans doute...

— Pas précisément; mais un sol encore plus riche que celui-ci... non pas peut-être sous le rapport de la poudre, mais sous celui des grains qu'on y trouve... J'ai vu de ces grains peser jusqu'à dix livres et plus.

— Partons tout de suite, s'écria John Bell, ne songeant plus à la fatigue.

Malgré l'enthousiasme et les supplications de notre avide compagnon de route, nous ne nous installâmes pas moins au pied de la colline. Cette colline, peu escarpée, portait attachées à ses flancs une infinité de petites cabanes construites, les unes en feuillage, les autres en gros coutil.

— Voulez-vous me prêter votre carabine? me demanda Quirino à travers le rideau qui servait de porte

à ma tente. Je vais aller tuer un chevreuil pour notre dîner.

— Vous n'êtes donc pas fatigué!

— Et de quoi!... à moins toutefois que ce ne soit d'inaction... A tantôt... merci.

Quand Quirino revint, il était dix heures; j'en avais dormi quatre sans interruption.

— Tenez! voici une belle bête, nous dit-il en jetant un magnifique chevreuil à mes pieds. On m'en a déjà offert, sur ma route, deux onces d'or...

— Il fallait le donner, — s'écria John Bell. — Nous aurions partagé les deux onces entre nous trois. Le déjeuner de demain ne nous en eût semblé que meilleur...

Une heure plus tard, le chevreuil, cuit à point et tout d'une pièce, par les soins de Quirino, nous offrait un splendide repas. John Bell absorba à lui seul autant de nourriture que Rafael Quirino, les matelots et moi réunis. Toutefois, après chaque bouchée, il reprochait amèrement au Gambusino de n'avoir point accepté les deux onces.

Après tout, qui sait, peut-être l'excellent Américain mangeait-il ainsi de désespoir?

A une heure du matin, nous nous remîmes en route. A dix heures, nous étions arrivés. Cette fois, le paysage qui nous entourait ne ressemblait en rien

à celui que nous venions de quitter. L'atmosphère avait également changé d'une sensible façon, ce qui me fit songer que, toute la nuit, nous avions voyagé en gravissant des hauteurs. L'aspect du véritable *placer* était loin d'être gai et riant. Des montagnes rocheuses et fendues, soit par suite d'accidents de terrain, soit qu'elles eussent été secouées par d'anciens tremblements de terre, offraient, de toutes parts, aux regards des précipices et des ravins.

De noirs et sombres pins accrochés et suspendus le long de ces rochers rembrunissaient encore le tableau, en y ajoutant une teinte de tristesse profonde. Des cabanes bâties avec des branches de pin qui conservaient encore leur feuillage dentelé et pointu, cabanes connues au Mexique sous le nom de *enramadas*, s'élevaient capricieusement éparses de tous côtés, à quelques pieds au-dessus du sol, et servaient d'habitations aux chercheurs d'or.

Le nombre de ces derniers, quoique le paysage accidenté et raboteux les dérobât, en grande partie, à ma vue, me parut être de beaucoup plus considérable que celui de ceux que nous avions rencontrés la veille. Enfin, deux chaumières en planches, ouvertes sur leur façade, et remplies de marchandises, chaumières près desquelles cinq à six misérables cahuttes, simulant des cafés, s'étaient groupées dans l'intention

de profiter du passage des acheteurs, prouvaient seules que la civilisation, c'est-à-dire l'esprit de commerce et de lucre, avait déjà pénétré dans ce pays lointain et perdu.

Les matelots qui nous accompagnaient depuis San-Francisco, après avoir déjeuné avec nous des restes soigneusement conservés de notre chevreuil de la veille, dressèrent à la hâte ma tente de voyage au pied d'un rocher, et s'en allèrent tout aussitôt après à la recherche de l'or.

— Voulez-vous venir faire un tour avec moi? — me demanda Quirino, pendant que le Kentukien John Bell, armé d'une hachette, s'occupait à ouvrir les caisses dont le contenu nous était encore inconnu.

— Je suis un peu fatigué. Si cela vous était égal, je préférerais remettre cette promenade à plus tard.

— Allons, un peu de courage... et pardonnez-moi si j'insiste... mais c'est dans votre intérêt... Dans un *placer*, — croyez-en mon expérience, — les morts subites et étranges sont extrêmement communes... Je ne me trouverai, quant à moi, tranquille d'esprit, qu'après vous avoir récompensé de la confiance que vous m'avez montrée... et des fatigues qui en ont été la suite...

— Vous me semblez, don Rafael, craindre bien

gratuitement les maladies... vous qui bravez avec une parfaite insouciance et une complète impunité les excès de la chaleur et ceux du froid... Votre corps de fer, habitué aux privations et aux dangers du désert, me paraît inaccessible à la maladie.

— A la maladie... oui... mais non à la balle, au couteau et au poison...

— Diable ! on tue donc beaucoup dans les *placeres* ?

— Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Le vertige que produit la vue de l'or, l'impunité presque assurée que promettent les déserts qui nous entourent... la facilité avec laquelle le crime peut s'introduire sous une tente de toile ou sous des enramadas ouvertes à tous les vents, sont des motifs plus que suffisants pour donner à la cupidité ses coudées franches... Allons, caramba, secouez votre paresse, et venez...

— Vous l'exigez... me voici ; mais, dites-moi, don Rafael, — demandai-je au Gambusino en marchant près de lui, — comment se fait-il, si tant d'assassinats ensanglante t le *placeres*, que les journaux n'en parlent pas ? Le *Daily-News*, par exemple, dont la lecture m'a d'abord conduit à faire votre connaissance, puis ensuite en Californie, le *Daily-News* ne parlait nullement, dans son article sur les mines du Sacra-

mento, des meurtres, qui, dites-vous, s'y commettent toute la journée.

— Votre question est naïve, — me répondit le Gambusino. — Est-ce que les *placeres* sont organisés comme les villes, encombrés d'oisifs, de gens de police, de curieux? Au *placer* chacun vit pour soi, en dehors de toute relation et de toute amitié, — car toute amitié peut cacher un piége et offrir un danger. — Dans un *placer*, les chercheurs d'or, logés, ou pour mieux dire, campés, selon la position du gîte qu'ils exploitent, se trouvent éloignés les uns des autres sur mille emplacements divers. Découvre-t-on, par hasard, un corps humain méconnaissable et décomposé, quel est celui qui s'inquiétera du motif qui a rendu ce corps cadavre? Le chercheur d'or isolé est exposé à tant d'accidents, sans compter les fièvres, les chutes et la faim! On se contente de passer outre, après avoir regardé si, près de lui, ne se trouve pas quelque sac d'or... Mais on ne trouve jamais d'or près des cadavres! Bien des fois, j'ai vu moi-même, dans des *placeres* déjà connus et envahis, des nuées d'oiseaux de proie s'abattre en tournoyant au fond d'un ravin ou d'un précipice... Un crime a été commis... pensais-je, en continuant insoucieux mon chemin!.., Mais jamais l'idée ne m'est venue ni d'écrire à un journal, ni de raconter à quelqu'un

que des zopilotes étaient occupés à faire leur repas.

— Si les questions que je vous adresse sont naïves, don Rafael, vos réponses sont, en compensation, terribles... Pourquoi donc ne m'avez-vous pas énuméré à la Nouvelle-Orléans tous les déboires que me promettait un *placer* ? Je ne serais pas parti...

— Je ne voulais pas vous priver de la fortune que vous accordait mon amitié... — me dit le Gambusino en souriant. — Du reste, soyez sans crainte... tant que je vivrai, et je ne compte pas mourir, votre vie et vos richesses ne courront aucun danger. Après tout, ce *placer* du Sacramento, à peine effleuré encore par la rapacité des hommes, offre de moins mauvaises chances que s'il était exploité depuis longtemps : on peut le comparer, jusqu'à un certain point, à ces mers qui regorgent de poissons et où les requins, rassasiés de proies sans cesse à leur portée, ne songent pas à attaquer les baigneurs. Laissez le sol du Sacramento s'appauvrir, l'or y devenir plus rare, les difficultés pour se le procurer grandir, et l'assassinat y remplacera bientôt le travail... Malheur à ces Européens avides que je vois accourir ! Leurs ossements, déchiquetés par le bec des oiseaux de proie, blanchiront sur cette terre qu'ils avaient vue dans leurs songes émaillée d'or, et qui leur servira de tombeau. Ma foi ! ils auront bien mérité leur sort.

Il y avait une telle amertume, mêlée d'une fureur contenue, dans les paroles du Gambusino, que je me hâtai de rompre la conversation.

— Vous êtes bien aimable de me promettre toute sécurité pour mes richesses, — lui dis-je en plaisantant. — Seulement je voudrais bien savoir où se trouvent ces richesses.

— Venez, — me répondit-il gravement, — vous allez les voir.

Quirino hâta le pas et je le suivis en silence. Pendant plus d'une heure, nous escaladâmes des rochers et nous franchîmes des ravins.

Nous pouvions avoir fait près de quatre à cinq milles, quand il s'arrêta près d'un endroit où une quinzaine d'Indiens étaient occupés à laver de l'or.

— Vous vous livrez là à une triste besogne, enfants, — leur dit-il, — cette place est mal choisie.

— Seigneurie, — lui répondit l'un d'entre eux, qui probablement le connaissait, car il le salua humblement, — Seigneurie, vous êtes bien bon de vous occuper du sort de pauvres Indiens, mais cette place est encore la meilleure de celles que les Américains nous ont abandonnées... Nous ne demandons même qu'une seule chose, c'est qu'ils nous y laissent tranquilles.

— Est-ce que dans un *placer* le sol n'appartient pas au premier occupant? dit Quirino.

— Hélas! Seigneurie, cela était dans le temps et devrait être encore ainsi... mais les Américains, depuis que des traîtres leur ont livré la Californie, agissent et parlent en maîtres... et ne voient en nous que des serviteurs et des bêtes de somme, au lieu d'hommes indépendants... Tenez, en voici justement un qui s'avance vers nous, son chiquihuite à la main... Je parie dix onces d'or qu'il va se mettre, sans rien dire et comme si cela était son droit, à exploiter notre sillon.

En effet, un Américain, éloigné d'un millier de pas de l'endroit où nous nous trouvions, disparaissait et apparaissait selon l'inégalité du terrain, en se dirigeant de notre côté.

— Je serais curieux de savoir si l'Indien ne s'est pas trompé, — dis-je à Quirino, — restons ici. En attendant le Yankee (1) je vais aller me désaltérer à cette belle source d'eau claire qui brille à vingt pas de nous, semblable à une couche de cristal de roche.

Quirino me retint vivement par le bras.

— Conseillez-vous au señor de boire de cette eau?

(1) Sobriquet par lequel on désigne les Américains.

demanda-t-il à l'Indien, en accompagnant sa question d'un inexplicable sourire.

— Dam! Seigneurie, — répondit l'Indien, assez embarrassé, — l'eau fraîche, à vrai dire, est une mauvaise chose pour la santé;... elle donne souvent des *frios* (1)... Si j'étais Sa Seigneurie, je ne toucherais pas à cette source.

— Vous entendez le conseil que vous donne ce brave garçon? me demanda Quirino, en me retenant toujours fortement par le bras.

— Oui, je l'entends et je l'en remercie;... mais, comme je ne suis nullement en transpiration, je crois pouvoir me dispenser de le suivre.

— Alors, rendez-vous à ma prière... ne buvez point...

— Vous êtes mon guide et je dois vous obéir, — répondis-je à Quirino, assez surpris de son insistance.

— Très bien, — me dit-il, — puis s'adressant aux Indiens qui pendant ce débat, si insignifiant pourtant, avaient suspendu leurs travaux, il reprit :

— Enfants, l'Américain approche... parlons peu et parlons bien. Combien gagnez-vous ici par jour?... dix-huit à vingt piastres chacun, n'est-ce pas?

(1) Frios, — froids. On désigne ainsi des fièvres intermittentes toujours fort dangereuses, mortelles souvent.

— Oui, Seigneurie, vingt piastres!

— Voulez-vous travailler pour le compte de sa Seigneurie?... il vous payera quarante piastres par jour.

— Certes, Seigneurie!

— Marché conclu! Ramassez vos pelles et vos chiquihuites et suivez-nous sans plus tarder.

— Ah çà! señor don Rafael, — dis-je à demi-voix au Gambusino, pendant que les Indiens obéissaient à son ordre, — vous venez de me mettre dans une singulière position en concluant ce traité...

— Pourquoi donc?

— Mais parce qu'il m'impose tout simplement à 600 piastres par jour.

— Comment cela?

— Certes... Quinze ouvriers à 40 piastres par tête font bien, si la multiplication n'est pas une fantaisie, 600 piastres.

— Que vous importe de payer 600 piastres, s'il vous en reste encore 500 de bénéfices?...

— Oh! s'il en est ainsi... je n'y comprends plus rien... et je me tais...

Je finissais à peine de prononcer cette phrase, quand l'Américain que nous apercevions déjà depuis longtemps arriva. Son front ruisselant de sueur, ses vêtements couverts de poussière, sa respiration op-

pressée, montraient qu'il venait de faire une course longue et rapide. Son premier regard fut pour la source d'eau vive, dont j'ai déjà parlé, sa première action d'y plonger son chiquihuite, de l'en retirer plein et de boire avec avidité.

— Voilà un homme moins prudent et plus heureux que moi, — dis-je à Quirino.

— *Quien sabe?* (1) Qui sait? — me répondit-il en hochant la tête.

Les Indiens ayant ramassé leurs pelles et leurs chiquihuites, nous nous mîmes en route. Quirino marchait en avant de nous et nous guidait.

J'aperçus toutefois, avant de partir, l'Américain qui piochait avec autant d'ardeur que de sans-façon la place naguère occupée par les Indiens que le Gambusino venait d'embaucher si légèrement pour mon compte.

Quirino marcha pendant une heure environ, en se dirigeant toujours vers le nord, sans retourner une fois la tête de notre côté, sans prononcer une parole. Les Indiens le suivaient d'un air respectueux. Je conjecturai que celui d'entre eux qui semblait l'avoir reconnu leur avait appris le nom célèbre et la qualité vénérée du Gambusino.

(1) Locution favorite des Mexicains. Ils l'emploient aussi fréquemment que l'Anglais se sert du mot *indeed* (en vérité).

— Enfants, — dit enfin Quirino, en se retournant vers nous, — nous sommes arrivés. Avant tout, échangeons quelques paroles : les bons comptes font les bons amis. Votre temps est précieux, je serai bref. Je vais vous découvrir un endroit encore inconnu et facile à exploiter, un homme peut aisément y ramasser dans sa journée pour 80 à 100 piastres d'or. Vous allez travailler pour le compte de monsieur (Quirino me désigna). Voici ses conditions : chacun de vous prélèvera sur le produit de sa journée une somme de 40 piastres et lui remettra ensuite fidèlement l'excédant... toutefois lorsque cet excédant dépassera 40 piastres, ce qui aura toujours ieu, pour peu que vous soyez actifs, cet excédant sera encore partagé entre vous et lui par moitié... Le señor s'en rapporte entièrement à votre bonne foi... cependant il a bien voulu m'autoriser à me servir de gaîne, pour mon couteau, de la poitrine de celui d'entre vous que je surprendrai abusant de sa confiance... On me nomme Rafael Quirino... Il est fort difficile de me tromper, et je tiens toujours à ma parole... A présent répondez... mes conditions, ou, pour mieux dire, celles du señor, vous conviennent-elles, oui ou non?

— *Que viva el senor Quirino*! — s'écrièrent les Indiens en agitant leurs chapeaux. — Oui... oui... vos conditions nous conviennent.

— En ce cas, suivez-moi, — dit le Gambusino.

Don Rafael se glissa aussitôt entre deux roches tellement rapprochées l'une de l'autre, qu'un homme d'une forte corpulence n'eût pu y passer.

— Voici ! — s'écria-t-il cinq minutes plus tard, en montrant du doigt le lit d'un ruisseau torrentiel desséché, lit qui se trouvait encaissé dans une ceinture de roches. Un mince ruisseau, suffisant au lavage de l'or, — serpentait au milieu.

A peine les Indiens eurent-ils examiné quelques poignées de sable, que des hurras d'une joie frénétique, — les premiers sans doute qu'eussent répétés jusqu'à ce jour les échos du désert, — s'élevèrent vers les cieux. Le sable, à la simple vue, renfermait près d'un dixième d'or.

— Je ne croyais pas que cet endroit fût si riche, —me dit Quirino, en examinant avec soin une pincée de sable dans le creux de sa main ; — recevez-en mes compliments les plus sincères. Chaque homme pourra récolter ici, sans peine, au moins 200 piastres de poudre d'or par jour...

— Mais, Quirino, vous me comblez... ma reconnaissance...

— Ah ! bah ! pas de ces grands mots-là. Cette découverte n'en vaut pas la peine... dans trois semaines notre *placer* sera épuisé, mais il se fait tard, venez.

— Ah! j'y songe, — me demanda le Gambusino après avoir expliqué à plusieurs reprises, aux Indiens, l'endroit précis ou se trouvait ma tente, vous devez encore avoir soif?

— Certes.....

— Eh bien! désaltérez-vous à ce ruisseau avant de vous remettre en route.

— Vous ne craignez donc plus pour moi les fièvres?...

— Buvez... buvez sans crainte... je réponds de vous.

Lorsque nous arrivâmes, le Gambusino et moi, à l'emplacement où nous avions rencontré les Indiens, actuellement engagés pour mon compte, nous crûmes entendre quelques soupirs. Peu après nous aperçûmes l'Américain qui y était resté, gisant par terre et en proie à d'affreuses convulsions, je me précipitais pour lui porter secours. Quirino me retint.

— Inutile de vous déranger, — me dit-il froidement, — cet homme sera mort dans cinq minutes... Tenez, le voici qui se roidit... Il est mort...

C'était vrai; je restai frappé de stupeur.

— Vous voyez, cher ami, — reprit le Gambusino avec le même sang-froid, — qu'on meurt parfois d'une étrange façon dans les *placeres*... Cet homme,

qui est jeune et vigoureux, se portait ce matin à ravir... le voici cadavre!

— Et quelle peut être la cause d'une catastrophe si terrible et si subite, don Rafael?

— Qui sait? probablement une imprudence... Ah! je me rappelle. L'Américain moins bien conseillé que vous, n'a-t-il pas été boire à la source voisine? Oui c'est cela... le froid l'aura saisi.

— Mais, don Rafael, un verre d'eau froide ne tue pas comme une balle.

— Dam! c'est selon. Si cette eau a été empoisonnée, par exemple, par la chute fortuite de quelque plante vénéneuse.

— Que m'apprenez-vous là? — m'écriai-je avec horreur, — vous croyez que les Indiens avaient empoisonné la source?

— Qui sait? Les Indiens sont vindicatifs quand on les froisse dans leurs intérêts, et ils manient bien habilement le poison. Je n'ai jamais bu, pour mon compte, dans aucun *placer*, de l'eau d'une source près de laquelle se voyaient des empreintes humaines. Après tout, chacun a ses habitudes et ses manies. Remettons-nous en route.

Dès ce moment, il devint évident pour moi que le Gambusino, en m'empêchant, grâce à sa prodigieuse sagacité, de me désaltérer la première fois que j'en

avais manifesté le désir, m'avait sauvé la vie. Je dois avouer que ma reconnaissance pour lui, en songeant qu'il avait laissé mourir si misérablement le pauvre Américain, ne fut pas ce qu'elle aurait dû être. Soit que cet événement tragique m'eût causé une impression trop vive, soit que les fatigues de la journée eussent été au-dessus de mes forces, toujours est-il que je revis avec bonheur le toit aigu de ma tente pointer à l'horizon ; je me sentais faiblir, et je n'avançais plus qu'avec une difficulté extrême.

A peine arrivé, je me laissai tomber, plutôt que je ne me jetai, sur la peau de bison étendue par terre dans ma tente, en guise de tapis et de lit. Le Gambusino me considéra pendant quelques secondes très-attentivement, puis, retirant son zarape, ou couverture de laine, de dessus ses épaules, il m'en enveloppa soigneusement.

— Cher ami, — me dit-il, vous avez un commencement de fièvre froide, — ne vous épouvantez pas, et tâchez de dormir en attendant mon retour.

Une heure plus tard, le Gambusino revenait avec un poignée de plantes qui m'étaient inconnues, allumait le feu, faisait infuser ces plantes, puis s'asseyant par terre près de moi, et me soutenant la tête, me faisait boire cette infusion à petites gorgées, avec un

soin et une prévenance dignes d'une Sœur de charité.

Je tombai peu après dans un assoupissement profond.

Il faisait nuit sombre quand je me réveillai ; l'obscurité, à demi vaincue par une espèce de lampion placé dans un coin de la tente, me permit d'apercevoir Quirino assis à deux pas de moi, et veillant sur mon sommeil.

— Allons, cher ami, — me dit-il doucement, — bon courage ; une fièvre prise à temps est un avertissement plutôt qu'une maladie... avalez le contenu de cette cuillère et demain il ne sera plus question de rien.

— Oh ! quelle affreuse amertume ! m'écriai-je après avoir bu, — que m'avez-vous donc donné, Rafael ?

— Quelques grains de la quinine que je vous ai fait emporter de la Nouvelle-Orléans. Vous voyez que l'événement a justifié ma précaution... Allons, dormez sans inquiétude... La pioche servira à son tour...

Le Gambusino, après cette recommandation, alla se coucher au dehors en travers de la porte de ma tente, où il resta jusqu'au lendemain, insensible au serein froid et glacial de la nuit.

III

Rafael Quirino avait eu raison de me dire « qu'une fièvre prise à temps est plutôt un avertissement qu'une maladie, » car je me trouvai le lendemain tout à fait rétabli.

Je lui fis des reproches sur son imprudence d'avoir passé la nuit à la belle étoile.

— Si vous connaissiez mieux les Gambusinos, vous ne me parleriez pas ainsi, — me répondit-il. — Le Gambusino a besoin de voir et d'entendre ce qui se dit et se fait autour de lui, et pendant son sommeil,

il dort les yeux ouverts. L'idée de me trouver enfermé dans une tente, qui dérobe le danger à ma vue et ne m'en garantit pas, m'épouvante bien autrement que la possibilité d'une rencontre de Yakis ou d'Apaches (1)... Mais venez donc faire un tour de promenade... Je vous ménage une surprise...

— Quelle surprise?

— Plaisante question. Auriez-vous encore la fièvre?

— Tenez, voyez, — s'écria Quirino, dès que j'eus mis les pieds en dehors de la tente, — voici une auberge et un magasin qui ont poussé cette nuit dans le sable du *placer*.

Deux grands tentes en coutil, solides, bien assises, coquettement parées de drapeaux aux couleurs américaines, s'élevaient à quelques pas de nous. Un large écriteau, attaché au-dessus de la porte la plus vaste, portait, écrits en grosses lettres, trois mots: l'un espagnol, les deux autres anglais. Le mot espagnol était; *Fonda* (2). Les mots anglais: ***Washington***, *Jnn!*

— C'est la civilisation qui prend possession du dé-

(1) Indiens sauvages et cruels de la Californie. La tribu des Apaches est la plus nombreuse.

(2) Auberge.

sert, — me dit don Rafael en riant. — Devinez-vous quel est le conquérant?

— Ma foi non.

— C'est mon rival, le séduisant John Bell... Allons lui rendre visite.

Nous trouvâmes l'ingénieux Kentukien assis à cheval sur une longue planche, — son comptoir, — planche encombrée de balances, d'espèces de gobelets transparents, faits en corne mince, et de magnifiques tamis. — Une quarantaine de chercheurs d'or lui adressaient la parole à la fois.

— Combien le tamis? combien la balance? criaient-ils en espagnol et en anglais.

Le Kentukien, les bras croisés, l'air digne et froid, semblait enfoncé dans de profondes méditations, et ne répondait pas. En nous voyant entrer, il nous fit, en guise de salut, un signe amical du pied.

Quirino s'inclina jusqu'à terre.

— Combien cette balance? — demanda de nouveau un chercheur d'or impatienté, en secouant rudement le géant par le collet de son habit noir.

— Ces balances ne sont pas à vendre.

L'acheteur parut un peu déconcerté.

— Et ce tamis? — reprit-il, — combien?

— Ce tamis n'est pas à vendre, — répéta le Kentukien.

— Bah ! propos de marchand avide ! j'en offre deux onces, du tamis !

— Et moi quatre ! — et moi six ! — et moi dix ! — et moi quinze ! — s'écrièrent coup sur coup plusieurs chercheurs d'or, que la vue de cet ustensile si commode et si utile pour simplifier leurs travaux et augmenter leurs gains tentait étrangement.

La figure du Kentukien devint écarlate. John Bell, on le sait, avait les passions fort vives quand il s'agissait d'intérêts pécuniaires.

— Messieurs, dit-il enfin, — je ne vends pas ces tamis... je les loue...

— Combien ?

— Deux piastres par heure... et contre un dépôt de cent onces d'or par tamis... Toute heure commencée, ne le fût-elle que d'une minute, comptera pour une heure entière... j'aime beaucoup la régularité.

Des cris furieux accueillirent la déclaration du Kentukien ; un quart d'heure plus tard tous ses tamis étaient loués.

— Voilà un habile homme, — me dit Quirino, — qui saura exploiter fort convenablement le *placer* qu'il m'a fait perdre. Ce cher John Bell, il épousera la señorita Annette à son retour, à moins toutefois qu'un accident ne l'empêche de revoir sa patrie... ce

qui serait, du reste, vraiment dommage! Un garçon si intelligent! Espérons qu'il n'en sera rien.

Au sortir de la boutique du Kentukien, nous nous rendîmes à l'un des deux magasins dont j'ai déjà parlé, afin d'acheter notre déjeuner. Une livre de tasajo, quelques poignées de farine de maïs et une demi-bouteille d'eau-de-vie que nous y prîmes, nous coûtèrent la modique somme de sept piastres. Quirino me soutint que c'était pour rien, et que ces mêmes objets à Nabogame se seraient vendus au moins quarante piastres.

Notre déjeuner terminé, le Gambusino me proposa d'aller chasser le chevreuil; j'acceptai.

Le nombre des chercheurs d'or que nous rencontrâmes, pendant la journée, pouvait bien s'élever à 2 ou 3,000. Je remarquai que les crevasses des rochers et les ravins étaient les endroits les plus abondants en or. Quelques phrases échangées entre le Gambusino et les rascadores nous apprirent que de magnifiques trouvailles se faisaient à chaque instant. La moyenne du gain des chercheurs s'élevait à environ vingt piastres (cent et quelques francs) par personne; du reste, les réponses que nous obtînmes d'eux, courtes, brèves, à peine polies, montraient à quel point leur esprit était absorbé par des pensées cupides. Plusieurs de ces rascadores, tellement af-

faiblis par les fièvres, que leurs jambes tremblantes pouvaient à peine les soutenir, n'en travaillaient pas moins, avec ardeur, au lavage de l'or. Un d'eux nous montra un grain d'or, puisque c'est le terme convenu, de la grosseur d'une orange. Il l'avait trouvé en jetant sa pelle par terre, au moment où il allait se livrer à la sieste, et il ne paraissait que médiocrement satisfait. Des fragments de quartz, emprisonnés dans ce grain dont ils diminuaient le poids, troublaient sa joie : cependant il pouvait bien valoir de 12 à 14,000 francs. La cupidité est certes, de tous les sentiments humains, le plus difficile à contenter.

Rafael Quirino, que j'observais sournoisement sans qu'il s'en doutât, ou, pour mieux dire peut-être, sans qu'il fît semblant de s'en douter, montrait une parfaite indifférence à la vue de toutes ces trouvailles. Etait-il résigné à son malheur? Je n'osais l'espérer.

Ma montre que je consultai, en me sentant fatigué, m'apprit qu'il était deux heures.

— Donnez-moi votre carabine, — me dit Quirino, — et reposez-vous en m'attendant au pied de ce rocher. Si vous avez envie de dormir, dormez. Cette place me paraît parfaitement sûre; je ne vois autour de nous ni empreintes humaines ni traces de serpents. Je vous rapporterai dans deux heures un jeune et gras chevreuil.

— J'accepte volontiers votre offre... je vais faire ma sieste.

Deux heures plus tard, le Gambusino, fidèle à sa promesse, était de retour : un fort beau chevreuil, dont il tenait les quatre pattes dans ses deux mains, pendait inerte autour de son dos.

— Voulez-vous m'aider à porter ce gibier jusqu'à votre tente? me demanda-t-il, sans entrer dans aucun détail sur sa chasse.

— Avec le plus grand plaisir.

— Ah! ah! — me dit le Gambusino, quand nous fûmes arrivés, — voilà le soleil qui marque six heures.

— Eh bien?

— Eh bien! j'attends! — me répondit-il en jetant par terre la gaîne de cuir qui enveloppait son poignard et en laissant le fer nu à sa ceinture.

— Vous m'intriguez, don Rafael, qu'attendez-vous?

— Cet Indien qui se dirige vers nous, cher ami.

— Et quel est-il, cet Indien?

— Cet Indien est celui que j'ai nommé hier directeur en chef des travaux que vous faites exécuter.

A peine le Gambusino achevait-il cette réponse, que mon directeur en chef arriva : il nous salua

humblement. Je remarquai qu'il portait à la main un petit sac de toile.

— Mon garçon, — lui dit Quirino en prenant le premier la parole, — j'ai perdu tout à l'heure la gaîne de mon poignard... Ah! à propos! tu apportes au señor le produit de la journée, n'est-ce pas? Allons, donne.

L'Indien, au lieu d'obéir, retourna précipitamment sur ses pas.

— Voilà un honnête voleur qui éprouve des remords, et tient absolument à laisser rouiller mon poignard, — me dit don Rafael.

— En attendant, il emporte prudemment la récolte du jour avec lui.

— Oh! soyez sans inquiétude... il sait trop bien que les distances n'existent pas pour moi, pour songer à s'enfuir... Tenez, le voici qui revient.

En effet, l'Indien ne tarda pas à se représenter devant nous; il portait toujours son petit sac de toile; seulement il me parut que le sac avait augmenté de volume.

Quirino le lui prit des mains et le fit sauter deux ou trois fois en l'air.

— Cela pèse de quatre-vingt-seize à quatre-vingt-dix-huit onzes, dit-il. — C'est donc, à raison de seize Indiens, six onces et quelques grains par tête... C'est

bien travaillé... Toutefois, mon garçon, vous pouvez faire mieux encore.

— Mais, Seigneurie, nous ne sommes plus seize hommes!... Il y a eu, depuis hier au soir, deux morts parmi nous...

— A coups de couteau?

— Oui, Seigneurie.

— Je conçois très bien, mon garçon, qu'une fois le travail fini, on se divertisse... car personne n'est plus indulgent que moi... cependant comme, cette fois-ci, vous êtes engagés au service d'autrui, et que vous ne vous appartenez momentanément plus... je défends l'usage du couteau... tu entends bien. Toute personne qui en tuera une autre sera tenue de mesurer son poignard avec le mien... Répète cela à tes compagnons... Toutefois, si vous voulez me promettre d'être prudents, je consens à permettre de jouer à *un pouce*...

— Seulement *un pouce*, Seigneurie? — dit l'Indien métis d'un air attristé.

— Impossible de vous accorder davantage.

— Vous serez obéi, Seigneurie; je vous baise les mains.

— A revoir, mon garçon, reviens demain à pareille heure, et ne t'avise plus surtout de jour la comédie

avec moi... Je suis rarement indulgent deux fois de suite.

L'Indien parti, j'examinai l'or qu'il venait de m'apporter; il était de la plus belle espèce. Mon premier séjour en Californie m'avait assez appris à le connaître pour que je pusse juger, sans crainte d'une grossière erreur, qu'il était à 1,000/960e ou 1,000/980e de titre. C'est ce qu'on appelle vulgairement de l'or vierge, l'or à 1,000/1,000e n'existant réellement pas.

J'avais tellement accepté le rôle de protecteur que Quirino s'était arrogé vis-à-vis de ma personne, que je ne songeai pas un instant, non-seulement à lui offrir de partager avec moi, mais même à le remercier. Il parut me savoir bon gré de mon égoïsme.

Pendant les vingt jours suivants, les Indiens qui travaillaient pour mon compte m'apportèrent chaque soir de six livres à six livres et quelques onces d'or. Ces vingt jours passés, ils me déclarèrent, — ainsi que m'en avait, du reste, prévenu Quirino, — que le lit du ruisseau était épuisé, et qu'ils se retiraient.

Le résultat obtenu pendant ces vingt jours était pour moi de plus de cent vingt livres d'or, c'est-à-dire, en monnaie d'Europe, cent cinquante et quelque mille francs. Je dois me rendre cette justice, que ce rapide commencement de fortune ne m'éblouit

nullement et ne m'inspira aucune idée d'ambition. Je n'avais plus qu'une seule pensée, celle de retourner en Europe.

Quoique mon ami Quirino me montrât, toutefois, la même affection, je ne trouvais plus chez lui ces moments d'épanchements et de gaîté auxquels il m'avait habitué pendant notre voyage de la Nouvelle-Orléans au *placer* du Sacramento. Froid, morose, taciturne, Quirino restait souvent plusieurs jours sans m'adresser une seule parole ; ses absences devenaient aussi de plus en plus fréquentes et prolongées.

Le vingtième jour de mon arrivée, Quirino entra dans ma tente. Son air était plus sombre encore que de coutume.

— Cher ami, me dit-il, il peut se faire que, d'un moment à l'autre, je quitte le *placer*, et je veux, avant mon départ, compléter votre fortune. Vous sentez-vous assez fort et assez déterminé pour entreprendre, avec moi, une expédition de longue haleine ?

— Oui, don Rafael ; mais permettez-moi, avant de discuter l'opportunité de cette expédition, de vous faire entendre quelques paroles de reproche et d'amitié... Je sens instinctivement, don Rafael, que vous méditez l'accomplissement de ce projet insensé dont vous m'avez parlé à la Nouvelle-Orléans... vous

êtes au moment de partir pour votre fameux val d'or. Pourquoi, je vous le demande, jouer à chances inégales la vie contre la mort, pour acquérir des richesses? Si la passion de l'or, passion à laquelle je ne puis croire, en présence du rare désintéressement que vous avez montré à mon égard; si la passion de l'or vous domine, mon Dieu! ne foulez-vous pas, en ce moment, le sol du Sacramento!... En vingt jours, vous m'avez fait presque riche, et vous ne vous êtes occupé de moi qu'un seul jour; en un mois, si vous le voulez sérieusement, vous posséderez un million... que vous faut-il de plus? Vous ne connaissez pas l'Europe, allons-y ensemble... avec un million, vous y mènerez, pendant deux ans, une vie d'enchantements et de délices.

Rafael Quirino m'écouta gravement, sans m'interrompre.

— Ami, me dit-il, quand je cessai de parler, j'apprécie le bon sentiment qui vous inspire, mais je ne puis suivre vos conseils... Oui, si je le voulais, il me serait facile de gagner, non pas un million, mais trois à quatre millions au Sacramento...

— Et vous ne le voulez pas?

— Non, je ne le veux pas! Le cœur du Gambusino possède une fierté inconnue au restant des hommes, qui l'empêche de s'enrichir en exploitant un *placer*

déjà livré à la cupidité des chercheurs d'or... Je pourrais, poussé par le besoin ou par un caprice, ramasser dans le sol du Sacramento quelques poignées d'or, mais voilà tout. Vous n'épouseriez pas une belle courtisane souillée par de vénales amours, n'est-ce pas? Eh bien ! de même, je ne m'enrichirai jamais, moi, par l'exploitation d'un *placer* souillé par les rascadores... Un dernier mot, pour en finir : les bienveillants reproches que vous m'adressez me font mal, et ne peuvent en rien changer ma résolution... faites m'en grâce, je vous en supplie...

— C'est bien, don Rafael..... je me tairai.

— Merci. — A présent, dites-moi, vous trouverai-je, dans une heure d'ici, prêt à me suivre?

— Oui, Rafael.

— Très-bien. Mettez vos grandes guêtres de cuir, remplissez votre gourde d'eau-de-vie, votre corne de buffle de poudre, et nettoyez soigneusement votre bonne carabine. A revoir. — Ah! j'oubliais... faites un trou dans le sol de votre tente et cachez-y votre or...

Rafael Quirino était l'exactitude en personne.

L'heure allait expirer quand il revint.

J'avais ponctuellement suivi ses recommandations, et il me trouva prêt à le suivre. Le costume du Gambusino ne différait en rien du mien, si ce n'est toute-

fois qu'il portait une espèce de petite valise en cuir et un large tromblon au canon de cuivre.

— Partons-nous ? lui demandai-je.

Il inspecta, par un rapide coup d'œil, mon accoutrement.

— Et votre pioche? me demanda-t-il.

— Vous ne m'en aviez point parlé. — Faut-il la prendre?

— Certes..., il faut la prendre !

Le Gambusino s'entretint, pendant quelques secondes, avec trois Indiens armés de *machettes* (ou sabres droits) qui semblaient l'attendre à la porte de ma tente ; puis, se tournant ensuite vers moi, qui me tenais à l'écart :

— Que Dieu nous protége, me dit-il, nous pouvons à présent commencer notre voyage...

Nous prîmes la même direction que nous avions parcourue vingt jours auparavant, quand don Rafael m'avait fait trouver mon petit *placer*.

La vue d'un squelette, scrupuleusement disséqué par les oiseaux de proie, et déjà blanchi par le soleil, squelette que nous rencontrâmes près de la source d'eau empoisonnée, m'affecta peniblement.

Soit que le cadavre du pauvre Américain n'eût été aperçu par personne, soit que pas un seul chercheur d'or n'eût voulu distraire en sa faveur quelques mi-

nutes d'un temps si fructueusement employé à dépouiller la terre, toujours est-il qu'il restait privé de sépulture et livré aux outrages des animaux.

— L'homme se plaint sans cesse de la mort, — me dit Quirino. — Cependant il est bien rare qu'il succombe à la mort naturelle qu'il redoute. Ce sont les passions qui, presque toujours, nous tuent... Qui sait si, dans un mois, mon corps, si vivace aujourd'hui, ne sera pas, comme ce squelette, un débris hideux ballotté par l'orage dans les solitudes du désert?

Le Gambusino, après avoir prononcé ces lugubres paroles d'un air calme et assuré, doubla la vitesse de sa marche, afin d'échapper sans doute aux remontrances qu'il redoutait de ma part.

Le reste de la journée n'amena aucun incident nouveau.

Quelques chercheurs d'or que nous aperçûmes blottis dans les ravins, furent les seules distractions que je trouvai à la fatigue. A six heures, Quirino s'arrêta.

— Voici notre première étape finie, — me dit-il; — nous ne nous remettrons plus en route que demain au lever du soleil.

Nous allumâmes un grand feu, et Quirino accommoda notre dîner, qui consistait en une livre environ de tasajo. Depuis un mois, je n'avais pas goûté un

seul morceau de pain. A peine notre modeste repas achevé, nous nous trouvâmes enveloppés de ténèbres ; la nuit, on le sait, succède au jour, dans ces latitudes, sans aucune transition. Le crépuscule y est inconnu.

— Ravivons le feu avant de nous endormir — me dit Quirino. — Sa clarté nous protégera contre les attaques des jaguars et des serpents... quoiqu'à parler sans passion, on soit forcé d'avouer que ces animaux ont été indignement calomniés, et ne présentent nullement le caractère de férocité qu'on leur prête..... Voilà qui est fait... bonsoir... A présent, couchez-vous sur le côté, afin d'éviter que le serein de la nuit ne vous tombe sur les yeux... ce qui pourrait vous rendre aveugle... A demain.

Je m'étendis par terre, après m'être enveloppé, tant bien que mal, dans ma couverture de laine. Je n'étais pas sans inquiétude ; mais la fatigue finit bientôt par l'emporter sur mes préoccupations, et je m'endormis d'un profond sommeil.

Le lendemain, le Gambusino me réveilla, ainsi qu'il me l'avait promis, dès que le soleil se montra à l'horizon.

Quelques tisons de notre feu de la veille qui brûlaient encore nous permirent de faire rôtir une nou-

velle lanière de tasajo, avant de nous mettre en route.

Cette seconde journée me parut plus fatigante encore que la première. Le terrain, de plus en plus raboteux et accidenté, retardait notre marche et la rendait pénible.

Ce fut à peine si, pendant cette seconde étape, nous aperçûmes trois à quatre rascadores. A six heures précises, don Rafael s'arrêta, ainsi que la veille; il était temps, mes jambes se refusaient à supporter le poids de mon corps. Je me laissai tomber à terre sans songer à aider mon compagnon à allumer le feu.

— Un peu de courage, ami, — me dit-il en m'apportant mon inévitable morceau de tasajo, — nous avons déjà accompli les deux tiers de notre tâche.

En effet, le lendemain au soir, Rafael m'apprit que nous étions arrivés. Une heure de plus, je serais mort à la peine: je m'endormis sans pouvoir manger.

Le jour suivant, ma première action fut de regarder les objets qui m'environnaient, et que mon accablement de la veille ne m'avait pas permis d'examiner.

Le paysage était loin d'être gai. Devant moi, s'étendaient des plaines recouvertes de hautes herbes et

parsemées de quelques bouquets d'arbres, plaines séparées les unes des autres par des collines assez peu élevées ; derrière moi, une ceinture de roches grisâtres se déroulait à perte de vue.

— Vous ne vous plaindrez pas d'avoir mal dormi, cher ami, — me dit le Gambusino que j'aperçus fort occupé à une dizaine de pas de moi à dépouiller un chevreuil ; — car j'ai pris votre carabine à vos côtés et tiré à quelques *vares* (1) de vous sur ce gibier, sans que vous vous en soyez douté...

Cette fois je me dédommageai de mon abstinence de la veille en faisant grandement honneur au repas improvisé par le Gambusino. L'idée que j'étais enfin arrivé ne contribuait pas peu non plus à me rendre courage.

— Voici le moment solennel venu, — me dit don Rafael en souriant pour la première fois depuis vingt jours, — prenez votre pioche et suivez-moi.

— Vous voyez cette roche à travers les fissures de laquelle suinte cet imperceptible filet d'eau, — continua-t-il, — eh bien ! cette roche nous sépare seule de la réussite, et c'est cette roche qu'il faut attaquer.

J'étais tellement rentré dans l'esprit de mon rôle

(1) La vare, mesure mexicaine, a 2 pieds et demi.

passif, et le Gambusino m'inspirait une si grande confiance, que je ne songeai pas même à lui demander une explication.

— Me voilà prêt, — lui dis-je seulement, — ordonnez, que faire?

— Agrandissez ces fissures à coup de pioche, jusqu'à ce qu'elles forment une ouverture d'environ un pied carré, — me répondit-il.

Je me mis aussitôt à l'ouvrage ; la roche me parut moins dure que je ne l'avais cru d'abord.

De nombreux éclats de pierre qui jonchaient le sol prouvaient, au bout d'une heure, avec quel zèle j'avais exécuté les ordres du Gambusino ; seulement, j'étais exténué.

— Reposez-vous, — me dit Rafael, — en me prenant la pioche des mains.

Mon compagnon, quoiqu'il fut beaucoup plus frêle d'apparence que moi, frappa la roche pendant plus de trois heures sans s'arrêter ; le filet d'eau, qui augmentait de plus en plus de volume, rendait cependant sa tâche bien plus difficile.

Enfin, à un dernier et furieux coup de pioche qu'il donna, l'eau s'élança avec une telle violence, qu'il fut obligé de se retirer en arrière pour n'être pas renversé.

— Allons, voici une affaire terminée, — me dit-il. — A présent, le plus difficile est fait ; il ne nous reste plus qu'à attendre l'entier écoulement de cette eau.

IV

Cet écoulement des eaux dura près de cinq heures, et nous laissa inactifs jusqu'à plus de la moitié de la journée. Vers les trois heures, Quirino se leva de dessus la terre où il était resté couché pendant tout le temps.

— A présent, cher ami, — nous allons gravir ces roches. Seulement, je dois vous prévenir qu'elles sont infestées de serpents à sonnettes...

— Ah diable ! m'écriai-je en pâlissant.

— Vous craignez beaucoup ces malheureux reptiles, à ce que je vois?

— Énormément... j'éprouve même une telle antipathie physique pour eux, que le contact d'un serpent, fût-il mort, me ferait trouver mal.

— Je conçois!... un mystère d'instinct. A cela je n'ai rien à répondre, et il ne me reste qu'à agir.

Le Gambusino se mit aussitôt à cueillir, après un léger examen, certaines plantes desséchées qui m'étaient inconnues; puis, lorsque ces plantes formèrent, réunies ensemble, une assez grosse gerbe, il les attacha avec une corde sur son dos et commença à escalader la muraille de roches qui se trouvait derrière nous.

Je le perdis presque tout de suite de vue.

Cinq à six minutes s'étaient à peine écoulées, qu'une épaisse fumée et une odeur âcre et aromatique tout à la fois, venant toutes deux de la direction dans laquelle avait disparu le Gambusino, éveillèrent mon attention.

Quelques ombres grisâtres glissèrent précipitamment sur la roche et tombèrent sur le sol sans produire d'autre son qu'un frôlement bizarre, frôlement semblable au bruit que fait une compagnie de perdrix en s'envolant.

Je n'eus même pas la force de pousser un cri, tant fut grande ma frayeur, en me voyant, littéralement parlant, entouré de serpents qui fuyaient de tous les

côtés. Plusieurs de ces reptiles passèrent à un demi-pied à peine de la place où la peur me tenait cloué immobile.

La voix du Gambusino me rappela enfin à moi-même.

— Vous pouvez venir à présent, cher ami, — me criait-il, — les cascabeles (1) sont partis.

Je ne me fis pas répéter cette invitation, et je m'empressai de gravir les roches dont la hauteur pouvait être d'environ vingt à vingt-cinq pieds.

— J'espère qu'ils étaient nombreux! — me dit Quirino, dès que je l'eus rejoint. — Au moins quatre-vingts; vraiment, on croirait qu'un génie bienfaisant les avait commis à la garde de cet or que nous allons ravir à la solitude, et dont la circulation dans la société donnera lieu sans doute, plus tard, à bien des bassesses, peut-être aussi à bien des crimes.

— Et où se trouve cet or, don Rafael?

— Ici! — me répondit le Gambusino, en me montrant du doigt une excavation en forme d'entonnoir, excavation large d'à peu près cent pas à son orifice, et profonde de vingt à vingt-cinq pieds. — Peu de mots me suffiront, — continua-t-il, — pour dissiper votre étonnement. Les pluies torrentielles qui descen-

(1) Nom du serpent à sonnettes en espagnol; il vient du mot cascabel, grelot.

dent chaque année des montagnes, entraînant, avec elles, les parcelles d'or, dont seul je connais la source, ont dû nécessairement accumuler dans cette excavation, depuis des centaines d'années, des provisions de poudre et de grains d'or.

— Mais, don Rafael, le fond de cette excavation est encore recouvert par au moins un pied d'eau, et nous n'avons aucun instrument...

— Bah ! nous avons l'intelligence... Vous allez voir.

Le Gambusino descendit alors dans l'excavation, puis, une fois rendu en bas :

— Jetez-moi des pierres, — me cria-t-il, — et prenez garde de me blesser.

Le Gambusino, avec les matériaux que je lui fournissais, se mit à construire une espèce de digue formant le demi-cercle, et s'appuyant par ses deux extrémités contre les parois de la roche.

Cette digue, haute d'à peu près quinze pouces, pouvait avoir une vingtaine de pieds de circonférence.

En deux heures de temps elle fut tout à fait terminée, et Quirino remonta.

— Il doit être près de cinq heures, — me dit-il, — occupons-nous donc du dîner. Je ne serai point fâché non plus de me réchauffer un peu devant un bon feu.

Je n'adressai au Gambusino, selon la règle de conduite que je m'étais tracée, aucune question pendant

notre repas. De son côté, il ne me fit nullement part de la façon dont il avait réglé l'emploi de notre journée du lendemain.

— Bonsoir, — me dit-il seulement en s'étendant par terre, — demain, nous récolterons déjà de l'or.

Je dormis paisiblement jusqu'à quatre heures du matin, heure à laquelle le Gambusino me réveilla. Il faisait à peine jour.

— Allons! paresseux, au travail! — s'écria-t-il en me secouant amicalement par la manche de ma veste, — il se fait tard, et nous avons encore bien de la besogne devant nous... Prenez votre pioche.

Le Gambusino retira alors de sa petite valise un seau de cuir aplati et une longue corde finement tressée en fil d'aloès, redonna sa forme ordinaire au seau, attacha la corde à l'anse, et se dirigea vers l'excavation.

— Descendez à votre tour, — me dit-il. — Vous remplirez ce seau d'eau, et moi je le tirerai en haut, jusqu'à ce que nous ayons desséché le petit espace de terrain renfermé entre ma digue et le roc.

Trois heures d'un travail acharné et continu nous firent obtenir le résultat que le Gambusino désirait.

— A présent, il s'agit de creuser aussi profondément que possible l'espace que nous venons de dessécher, — me dit-il. — Piochez, cher ami... piochez.

Au premier coup de pioche que je donnai, je

poussai un cri de surprise. La terre remuée était mêlée, presque par partie égale, à de la poudre d'or. — Je ne suis point cupide, cependant cette vue me fit battre violemment le cœur et me donna le vertige. Je fus obligé de m'asseoir sur la digue.

— Tenez, me cria d'en haut le Gambusino. — Voici une pierre plate et large, qui peut remplacer une pelle, elle vous servira à mettre dans mon seau la terre enlevée par votre pioche. — Allons, du courage...

Cette recommandation était inutile : j'éprouvais en ce moment une fièvre d'activité incroyable ; je sentais en moi la force et la puissance de dix hommes vigoureux : rien ne me semblait impossible.

Quand je remontai, deux heures plus tard, près du Gambusino, le terrain était creusé de près de trois pieds.

— Qu'allons-nous faire à présent, Rafael ? — lui demandai-je en l'interrogeant pour la première fois depuis que nous étions partis du *placer* del Sacramento.

— Ah ! ah ! me répondit-il en souriant. — Voilà donc votre belle indifférence qui disparaît ! Eh bien ! cher ami, quand nous aurons profondément creusé l'espace de vingt pieds compris entre le roc et ma digue, nous renverserons la digne, afin que l'eau se retire dans ce trou, et laisse le reste du terrain à

sec... Alors, nous nous ferons tout naïvement rascadores... Approuvez-vous mon plan ?

— Je crois bien, don Rafael !

Je ne décrirai pas ici, ce qui serait sans nul doute fastidieux, les travaux que nous accomplîmes et la façon dont nous vécûmes pendant les huit jours qui suivirent ; il me suffira de dire que, ces huit jours écoulés, je me trouvais possesseur d'une masse d'or, que Quirino jugeait pouvoir peser de 55 à 60 livres.

— Mon excellent ami, — me dit le Gambusino, le matin du neuvième jour, — ma détermination va peut-être vous surprendre et vous affliger... nous repartons aujourd'hui pour le *placer* du Sacramento.

— Déjà, don Rafael ! — m'écriai-je douloureusement.

— Oui, cher ami... dans une heure.

— Et pourquoi cela ?

— Pour mille raisons... La première, c'est que si nous continuions à exploiter notre *placer*, vous deviendriez bientôt avare et cupide... Oh ! ne vous récriez pas... la cupidité est une maladie que produit le seul contact de l'or... La seconde, c'est que l'époque approche où les Indiens Yakis vont envahir les parages où nous nous trouvons. La troisième enfin, pour ne pas vous énumérer toutes les autres.

c'est que je ne puis plus disposer de mon temps... pour vous.

— Pardonnez-moi, don Rafael... j'ai eu tort d'insister!... Oui, je crois que vous avez raison; le contact de l'or produit, chez l'homme, une maladie véritable, une fièvre qui tient de la folie... car, voyez, je ne vous ai pas témoigné une seule fois, pendant ces huit jours, l'expression de ma reconnaissance... Partons.

— Oh! quant à la reconnaissance, cher ami... je vous en dispense entièrement... vous ne m'en devez aucune... Mon instinct m'a poussé à vous être agréable, et j'ai obéi à mon instinct.., voilà tout. Je n'exige de vous qu'une seule chose, et j'espère que vous ne me la refuserez pas...

— Dites, don Rafael... c'est accordé d'avance... Voulez-vous la moitié de mon or?

— Oh! non! mais j'exige que vous vous engagiez, par un serment vis-à-vis de moi, à ne jamais révéler à personne la position du *placer* que nous venons d'exploiter, à ne jamais y retourner vous-même...

— Je vous en fais le serment, don Rafael! m'écriai-je avec chaleur.

— Merci, cher ami, — me dit le Gambusino de sa voix la plus calme; — votre noblesse de caractère me retire un poids pesant de dessus le cœur... Si vous m'eussiez refusé ce serment, mon intention était

de vous poignarder sur-le-champ... Pas un mot de plus à ce sujet... Partons.

Le Gambusino remplit de pierres son seau de cuir et le jeta dans l'excavation aurifère ; puis, descendant les roches, il boucha très-soigneusement, avec des fragments de granit mêlés à de la terre grasse et délayée dans du sang de chevreuil, l'ouverture que nous avions pratiquée huit jours auparavant pour faciliter l'écoulement des eaux qui noyaient le *placer* que nous venions d'exploiter.

Ces travaux terminés, le Gambusino renferma soigneusement dans sa valise, devenue vide par l'abandon du seau de cuir, l'or que nous avions recueilli, et nous reprîmes le chemin du Sacramento, où nous arrivâmes huit jours plus tard, une heure avant la fin du jour.

Je trouvai, devant ma tente, deux Indiens qui semblaient monter la garde et que je reconnus pour être les mêmes avec lesquels Quirino s'était entretenu pendant quelques instants le jour de notre départ pour notre expédition. Ils nous saluèrent profondément.

— Où est votre troisième compagnon ? — leur demanda le Gambusino.

— A cinquante pas d'ici... Seigneurie... il se repose de sa faction.

— Entrez dans votre tente, — me dit Quirino, — et vérifiez si l'or que vous y avez enfoui s'y trouve toujours.

Je m'empressai d'obéir : je retrouvai mon or intact.

— Alors vous devez à ces Indiens 2,100 piastres, — me dit le Gambusino. — Je les avais loués à raison de 50 piastres par homme et par jour, pour garder votre tente pendant le temps que durerait notre absence. Ai-je mal fait ?

— C'est-à-dire, don Rafael, que je ne sais comment vous remercier.

Les Indiens partis, le Gambusino me proposa d'aller peser notre or chez John Bell.

— Tiens, vous voici, vous autres ! — s'écria d'un air assez dédaigneux le géant Kentukien en nous apercevant, — je suppose que vous venez de gratter la terre ?

— Vous devinez juste.

— Un métier de dupes !... Après tout, à chacun selon son intelligence... Je suis riche à présent, moi !

— Ah ! bah, vraiment, vous êtes riche, vous ? — dit le Gambusino. — Et comment l'êtes-vous donc devenu ?

— D'une façon bien simple et peu fatigante... tenez, voici mon registre, lisez : la location de dix tamis à raison de 20 piastres, l'un dans l'autre, par jour, me donne 200 piastres ; mon hôtel, qui contient douze couchers, à 2 piastres par tête, me rapporte 24 piastres ; ajoutez à cela un prélèvement d'une piastre que j'opère sur toute quantité d'or que l'on vient me faire peser, prélèvement qui s'élève chaque

soir à 20 piastres, et vous verrez qu'en trente-cinq jours j'ai gagné 8,540 piastres... sans compter la vente de cent petites mesures, — de mon invention, — mesures en corne transparente... graduées par once, dont je me suis défait à 10 piastres chaque... ce qui met ma fortune aujourd'hui à 10,540 piastres... Quant à ma nourriture, elle ne m'a occasionné aucune dépense... je l'ai toujours gagnée en me chargeant de la cuisine de mes pratiques... Si j'entre avec vous dans tous ces détails, c'est que je ne crains pas que vous me fassiez concurrence... Que pensez-vous de mon esprit?

— Tenez, voici une piastre, — dit le Gambusino sans répondre à la question de l'Américain, — pesez-nous ce peu d'or que nous avons ramassé en grattant la terre, selon notre degré d'intelligence.

Rafael Quirino, en parlant ainsi, déposa sur le comptoir sa valise qu'il portait sous son bras et que cachait le zarape (1) jeté sur son épaule.

— *By god! god bless me!* s'écria John Bell, — 61 livres! mettez seulement l'once de poudre à 14 piastres, et cela frea encore 13,454 piastres que vous aurez gagnées.

(1) Zarape. Couverture de laine, bariolée de dessins, que le Mexicain ne quitte jamais. A la ville, elle lui sert de manteau ; en voyage, de lit et de tente.

— Bah! c'est pour commencer, — dit tranquillement Quirino.

Le Kentukien prit les deux petites mains du Gambusino dans une des siennes et les serra à les briser.

— Brave et noble caballero, lui dit-il, en essayant d'adoucir sa voix, vous savez que j'ai toujours été votre ami, moi, n'est-ce pas? je vous en conjure, faites-moi trouver aussi 60 livres d'or!...

— Que me donnerez-vous?

— Ce que je vous donnerai! mais tout ce qne vous voudrez... tout!... le vingtième de la somme, par exemple...

— Ce n'est pas assez.

— Pas assez! plus de trois livres d'or... c'est-à-dire 760 et quelques piastres!... Eh bien! écoutez... oui... c'est cela... on se doit à ses amis... je me sacrifie... Trouvez-moi 60 livres d'or et je vous abandonne miss Annette B...

— Marché conclu, dit le Gambusino.

Ces deux mots agirent d'une si puissante façon sur l'Américain, qu'il eut toutes les peines du monde à balbutier d'une façon intelligible, — à quand?

— A demain, cinq heures du matin, — répondit Quirino.

— Vous ne me trompez pas... vous viendrez bien demain?

— Oh! ne craignez rien... je serai exact au rendez-vous, — dit le Gambusino, en accompagnant sa réponse d'un de ces sourires douteux que je n'aimais pas à lui voir.

J'avais le corps tellement endolori, par suite des incroyables fatigues que je venais de supporter, que je m'empressai d'aller me jeter sur ma peau de bison, dans ma tente.

Les trois Indiens qui vinrent le lendemain me réclamer les 2,100 piastres que je leur devais me tirèrent, seulement pour un moment, de mon sommeil : je les priai de m'apporter un peu d'eau et de nourriture; puis je me rendormis, après avoir bu et mangé.

A huit heures du soir, le Gambusino entra dans ma tente, au moment où je me décidais enfin à me lever.

— Cher ami, je viens vous faire mes adieux... Je pars à l'instant même pour mon grand voyage, me dit-il tout aussitôt, selon son habitude d'aller droit au but.

— Vous partez, Quirino?

— Oui, cher ami, je vous le répète... je pars... J'ajouterai aussi que je vous serais particulièrement obligé si vous étiez assez bon pour ne m'adresser aucune remontrance à ce sujet... Voyez, la lune

éclaire magnifiquemeut la campagne... Voulez-vous m'accompagner pendant une ou deux heures?...

— Oh! bien volontiers, Rafael! — m'écriai-je.

— J'ai à vous parler sérieusement, cher ami, — me dit-il, après une heure et demie de marche, — écoutez-moi donc avec attention. Vous voilà à présent riche, car je vous crois doué d'un caractère heureux et facile à contenter... ne gâtez point, par une cupidité insensée, l'avenir tranquille qui vous attend... Après-demain, doit repartir pour Monterey un convoi arrivé ces jours-ci avec des vivres au Sacramento... Joignez-vous à ce convoi... Votre quinine et votre pioche vous ont été utiles, tâchez de retourner en Europe sans avoir besoin de vous servir de votre couteau..... Ce *placer* du Sacramento, déjà si dangereux aujourd'hui à habiter, présentera bientôt, envahi par la cupidité européenne, un spectacle à rendre le diable heureux dans son Enfer, comme s'il était en Paradis... Le fer, la faim et le poison, trois terribles divinités, qui se sont souvent disputé ma pauvre existence, décimeront impitoyablement les rangs de cette foule insensée que je vois accourir, et couvriront de ses ossements les sables du désert... Croyez en mon expérience. Vous ne pouvez, vous, ni vous imaginer ni savoir ce que c'est qu'un *placer* livré à la concurrence du pillage... C'est affreux! me promettez-vous de partir?

— Oui, Rafael, sur l'honneur, je vous le promets!

— Voilà de bonnes paroles. A présent, adieu! Pensez quelquefois à moi... dans vos prières!

Le Gambusino me serra cordialement la main et se remit rapidement en marche. Pendant longtemps, je le suivis, à la clarté de la lune, d'un œil humide et attendri. Où allait cet homme, qui venait de peser d'un si grand poids dans ma destinée?.... à la mort ou à la gloire?

Je repris tristement le chemin de ma tente. Je passai ma nuit en proie à des réflexions tristes et mélancoliques, sans pouvoir me livrer de nouveau au sommeil.

Le lendemain, on trouva dans un ravin le cadavre de John Bell accroché sur la pointe d'un rocher. Un coup de poignard lui avait traversé le cœur. On attribua sa mort à une chute, à un accident, et les rascadores pillèrent son or.

Le soir suivant, fidèle à ma promesse, je partis avec le convoi pour Monterey.

J'ai vendu en Angleterre, la semaine dernière, la poudre d'or que j'ai rapportée du Sacramento, pour le somme de 232,000 francs.

Souvent, je pense à Quirino; je m'attends chaque jour à apprendre la nouvelle qu'un pauvre chercheur d'or vient de découvrir un *placer* bien autrement merveilleux que celui du Sacramento; un *placer*

dont l'exploitation doit influer puissamment sur le sort de l'Europe... Parfois aussi, je doute, en me rappelant que, lorsque don Rafael m'adressa ses adieux, il éprouvait un invincible pressentiment de sa mort prochaine !

Le récit des événements que l'on vient de lire m'a été fait, en juin dernier, par un Espagnol, M. Carlos Urriaga, qui arrive du Sacramento.

M. Urriaga est un jeune homme plein de franchise et de loyauté. Doué de beaucoup de bon sens et de peu d'imagination, je le crois incapable d'avoir, non pas inventé, mais même dénaturé aucun des faits qui se rapportent à sa connaissance avec le Gambusino Quirino, et à son séjour au *placer* du Sacramento. J'ai écrit ce récit, pour ainsi dire, sous sa dictée.

Décembre 1848.

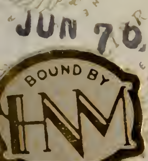
FIN.

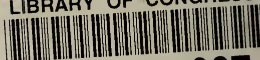
Sceaux. — Imp. de E. Dépée.








BOUND BY


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 615 087 7